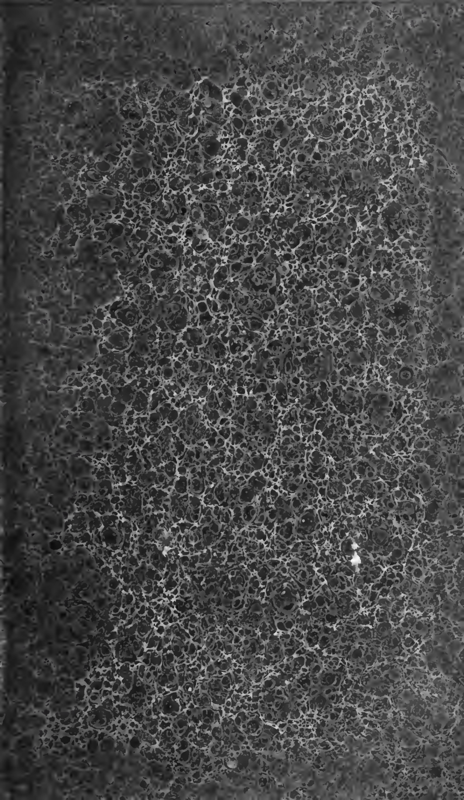

PALLI





THÉATRE
DE LA JEUNESSE

PAR ÉMILE VANDER-BURCH

COMPRENANT

Les pièces représentées sur le théâtre de M. Comte.

I.



PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,
35, QUAI DES AUGUSTINS.

1841

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.
(Près le Pont-Neuf.)

L'ÉCOLE

BUISSONNIÈRE

OU

LES MARIONNETTES AU VILLAGE,

Pièce enfantine

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE COUPLETS.



PERSONNAGES.

M. DELVILLE, riche propriétaire et armateur.
EUGÈNE, } ses neveux.
ALEXIS, }
M. CRÉDIT, aubergiste.
Mme CRÉDIT, sa femme.
FANTOCCINI, joueur de marionnettes.
MOUTONNET, tambourineur du village.
VILLAGEOIS DES DEUX SEXES.

La scène est dans un petit village.

L'ÉCOLE
BUISSONNIÈRE
OU LES MARIONNETTES
AU VILLAGE.

Le théâtre représente un site champêtre ; à droite, l'auberge de M. Crédit, ayant pour enseigne, *Au Soleil-d'Or ;* à gauche, un banc ombragé.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. CRÉDIT, Mme CRÉDIT, MOUTONNET, JOUANT DU TAMBOURIN, VILLAGEOIS.

MOUTONNET, après avoir tambouriné.

Messieurs et Mesdames, le sieur Fantoccini, artiste mécanicien, directeur de spectacles, prévient les respectables habitants de ce village, qu'il fera aujourd'hui, premier jour de la foire, l'ouverture de son théâtre de marionnettes ; la salle sera bien éclairée et fraîchement décorée ; c'est en plein air, en face du Soleil-d'Or.

CHOEUR.

Air du vaudeville d'*Isabelle et Gertrude* ou Ronde des *Habitants des Landes*.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain,
Dansons sous le feuillage,
Au son du tambourin.

Mme CRÉDIT.

Jarni!
J'espère ici
Qu'aujourd'hui
On va se mettre en quête;
C'est la fêt' du pays,
Mes amis,
On n' boira pas d' piquette.

CHOEUR.

C'est la fêt' du village, etc.

CRÉDIT.

Pour prouver en ce jour,
A mon tour,
Que ma joie est parfaite,
Mon vin, l' vieux et l' nouveau,
S'ra sans eau;
C' n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

C'est la fêt' du village, etc.

CRÉDIT.

Chut! chut! pas si haut, mes enfants, vous allez réveiller mes locataires.

MOUTONNET.

Ah bah! laissez donc, père Crédit, un jour comme çà, faut qu'on se lève de bonne heure.

Mme CRÉDIT.

Mes enfants, je vous préviens qu'aujourd'hui, jour de Saint-Bonaventure, patron du lieu, mon mari et

moi, avons réuni nos efforts pour satisfaire à l'appétit et au goût des consommateurs.

CRÉDIT.

Oui, la carte sera très-variée, tant en gras qu'en maigre : rôti, gibier, friture, pâtisserie, soupe aux choux, harengs salés, etc.; le tout proprement servi au Soleil-d'Or.

MOUTONNET.

A quatre sous l'plat, comme à l'ordinaire.

CRÉDIT.

Non, comme c'est la fête de l'endroit, ce sera cinq sous, prix fixe, à choisir. Il faut bien faire quelque chose pour ses amis.

MOUTONNET.

C'est juste.

Mme CRÉDIT.

Ainsi, mon petit Moutonnet, tu vas aller tambouriner çà partout, comme qui dirait d'un avis au public.

MOUTONNET.

Oui, en tambourinant M. Fantoccini, je tambourinerai le Soleil-d'Or.

CRÉDIT.

Tiens, voilà la carte du jour, prends garde de la perdre, c'est celle qui me sert toute l'année... Va, et tu auras pour boire.

MOUTONNET.

Soyez tranquille, allez, j' m'en charge. *Il déroule*

la carte.) Diable, en voilà de ces gourmandises, il y a de quoi avoir une fameuse indigestion là-dessus.

(Il lit.)

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Canards, pigeonneaux,
Dindonneaux,
D'aucun mets je n' leur ferai grace,
Goujons,
Chapons,
Cochons,
Dindons,
Lapins, lapereaux et bécasses,
Jarni ! l'joli menu que v'là.
Mais, morguenn' ! on va croir', je gage,
En entendant tous ces noms-là,
Que je fais l'appel du village.

CRÉDIT.

Allons, va, va, ne perds pas de temps. Ah! tu te rappelleras que, pour la commodité générale, les dîners commenceront à toute heure et finiront quand on voudra.

MOUTONNET.

Voilà qu'est dit... En marche!

(Il se met à la tête des villageois; ils sortent en chantant le premier chœur (2 bis).

SCÈNE II.

CRÉDIT, Mme CRÉDIT.

Mme CRÉDIT.

Dis donc, not' homme!...

CRÉDIT.

Eh bien!... quoi?...

Mme CRÉDIT.

Nous voilà bien embarrassés.

CRÉDIT.

Comment çà?...

Mme CRÉDIT.

Dame! tu fais une carte comme les plus beaux restaurateurs de Paris, et nous n'avons rien.

CRÉDIT.

Nous n'avons rien! Es-tu folle? N'ai-je pas des œufs? Et ce quartier de veau que M. Baubeuf m'a apporté la semaine dernière!...

Mme CRÉDIT.

C'est bon pour des œufs et du veau; mais ces poulardes, ces rôtis, ces fritures....

CRÉDIT.

Eh bien! rien de plus simple... Celui-ci demande du poisson, vite un hareng et de la moutarde. Celui-là veut une fricassée de poulet; blanquette de veau pour un... L'autre, là-bas, crie : Monsieur Crédit, de la friture; vite une omelette aux fines herbes. Plus loin : Père Crédit, rôti au naturel; voilà, Monsieur; en avant les côtelettes sur le gril. Un feu d'enfer à la cuisine, toutes les casseroles en mouvement... Du sel et du poivre, çà les fait boire... Ils paient, ils vont danser par là-dessus, et ils sont contents comme

des rois... Tu ne connais pas le commerce. Tiens, not' femme, à Paris, une belle enseigne bien dorée, une superbe carte, en v'là assez pour faire fortune !...

Mme CRÉDIT.

Une enseigne bien dorée ; c'est pour cela que tu as pris le Soleil-d'Or !...

CRÉDIT.

Précisément, c'est une idée qui m'est venue du ciel ; et puis cà donne dans l'œil.

Mme CRÉDIT.

Hé !... voilà un de nos habitués, M. Fantoccini, le directeur des marionnettes.

CRÉDIT.

Tant mieux ; c'est un bon vivant, il mange comme quatre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FANTOCCINI.

FANTOCCINI, de loin.

Voilà, me voilà, les enfants !...

AIR : *Vivandière du régiment.*

Puisque chacun a son destin
Dans cette triste vie,
Le mien est gai, j'en suis certain,
Car rire est ma folie.
Aussi, je ris soir et matin,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin !
Et je n'ai jamais de chagrin,
Quand mon gousset est plein.

CRÉDIT.

Oui, mais quand par hasard le gousset est vide !

FANTOCCINI.

Eh bien !...

MÊME AIR :

Je ris encor pour oublier
La misère incivile ;
Je ris, fuyant un créancier,
Jusqu'au bout de la ville ;
Et oui, je ris soir et matin,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin, tin !
Quand mon gousset tire à sa fin,
Comme quand il est plein.

Mme CRÉDIT.

Toujours gai, monsieur Fantoccini.

FANTOCCINI.

Et philosophe, Madame, montrant les ombres chinoises et les marionnettes par-dessus le marché.

CRÉDIT.

Oh ! nous connaissons votre talent. Et cela va-t-il, les affaires?...

FANTOCCINI.

Hein !... comme çà ; la province est si malheureuse ; les artistes de la capitale inondent les départements, et voilà. Ah ! cette année, surtout, j'ai joué de malheur.

AIR : *Vive la Lithographie !*

Dans une ville assez bonne,
J'avais annoncé déjà
L' tremblement d' terr' de Lisbonne,
Mais on attendait Sylla ;

Tout le monde me quitta
Pour ce méchant romain-là.
Et mes artistes et moi,
Nous mourrions d' faim sur ma foi.
Par mon enfer je m'esquive,
C'était une affaire d'or;
Mais le pèr' Sournois arrive,
Et je m' donne au diable encor.
Ne sachant plus que d'venir,
Pour étr' sûr de réussir,
J'annonce un drame ennuyeux,
Les acteurs v'naient d'en jouer deux.
Mon pantin, dis-je en moi-même,
Va me tirer d'ce pas-là;
Mais voilà, guignon extrême,
Un danseur de l'opéra.
J'invoque mes chats savants,
Qu' j'instruisais depuis long-temps,
Lorsqu'un chanteur de Feydeau
Vint arrêter mon duo.
Enfin, par la comédie
J'retablissais mes succès,
Quand vint c'te bell' Valérie,
Toujours si chère aux Français.

CRÉDIT.

C'est tout de même bien désagréable de voir comme çà des collégues qui viennent vous couper l'herbe sous l'pied.

FANTOCCINI.

D'autant plus que çà m' coupe les vivres, à moi. J'en veux, par-dessus tout, à cette aveugle de Valérie... Elle y voit clair, allez; mais, c'est affreux de sa part.

AIR du vaudeville de *l'Actrice en voyage* ou de *l'Ours et le pacha*.

Non content' d'avoir du talent,
Cett' intéressant' Valérie,
Afin de m' faire un tort plus grand,
Était gracieuse et jolie.
Pour moi, quel destin malheureux!
Cette aveugle, vraiment unique, (bis.)
A tout l' mond' fit ouvrir les yeux,
Et me fit fermer ma boutique.

Mme CRÉDIT.

Ah! c'est malhonnête!...

FANTOCCINI.

Dites-moi donc, j'ai fait rencontre en route d'un voyageur, et il va sans doute descendre chez vous.

CRÉDIT.

Un voyageur!... Tant mieux!...

FANTOCCINI.

Il a fort bonnes façons, grand amateur de marionnettes, il m'en a beaucoup parlé. Oh!... c'est un homme de goût... Et justement, le voilà...

Mme CRÉDIT.

Bravo!... bravo!... la fête commence bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DELVILLE.

M. DELVILLE.

C'est bien ici, je crois?...

CRÉDIT.

Oui, Monsieur, le Soleil-d'Or !...

Mme CRÉDIT.

La meilleure auberge de tout le département... donnez-vous donc la peine d'entrer, je vous prie.

M. DELVILLE.

Un moment; faites-moi, avant tout, le plaisir de me dire si vous avez dans votre maison deux petits jeunes gens qui doivent y être depuis quelques jours.

CRÉDIT.

Oui, Monsieur.

Mme CRÉDIT.

MM. Eugène et Alexis, deux enfants charmants, doux, honnêtes, et...

M. DELVILLE.

Deux petits mauvais sujets! mes neveux, qui ont fait l'école buissonnière, et que je vais corriger d'importance.

Mme CRÉDIT.

Ah! ce sont les neveux de Monsieur.

M. DELVILLE.

Oui, Madame; les petits coquins, au lieu de se rendre à Paris pour y étudier les arts, comme c'était mon dessein, ont quitté la voiture, sont descendus ici, où ils passent leur temps à ne rien faire, et mangent leur argent en friandises... Corbleu!... je suis d'une colère contre eux!... Ce n'est pas à ce métier-là

que j'ai gagné ma fortune, moi... Bref!... Monsieur l'aubergiste, il faut que vous m'aidiez dans le projet que j'ai de leur donner une leçon; je veux les mettre à l'épreuve. S'ils ont un bon cœur, qu'ils se repentent d'eux-mêmes, je leur pardonne; mais si le vice a déjà pris racine dans leur âme, je ne les reverrai de ma vie!...

FANTOCCINI.

J'espère, Monsieur, que tout cela n'est qu'une étourderie de jeunesse et que vous la leur pardonnerez.

M. DELVILLE.

Je le désire plus que vous. Eh! parbleu, vous me servirez merveilleusement vous-même, avec vos marionnettes.

FANTOCCINI.

Moi?

M. DELVILLE.

Oui, sans doute; j'ai là mon plan, je vous le communiquerai, c'est le ballet de Clari qui m'en a donné l'idée!...

Air de *Lisbeth*.

Les hommes sont de grands enfants,
Et chaque jour on voit Thalie,
Par des soins toujours renaissants,
Avec les acteurs les plus grands.
Les corriger de leur folie.
Aujourd'hui, je veux, mes amis,
Rendant mes leçons plus complètes,
Pour en corriger de petits,
Me servir (bis) des marionnettes.

CRÉDIT.

Eh ! bon Dieu, je les entends !...

Mme CRÉDIT, allant vers la maison.

Ce sont eux !...

M. DELVILLE.

Il ne faut pas qu'ils me voient; quoiqu'ils me supposent bien loin, ils pourraient me reconnaître. Je veux aussi les effrayer par quelques tours de physique... Suivez-moi tous, je vous dirai mes projets; vous me servirez bien.... et... corbleu ! je vous paierai mieux encore !...

CRÉDIT, à part.

Voilà un bien brave homme d'oncle !...

M. DELVILLE.

Air du *premier pas*.

Cachons-nous bien
De crainte de surprise,
Que mes neveux ne se doutent de rien;
Ma longue absence à leurs yeux me déguise,
Mais prudemment pour ma grande entreprise,
Cachons-nous bien. (bis.)

(Ils passent tous derrière la maison.)

SCÈNE V.

EUGÈNE, ALEXIS.

EUGÈNE, bâillant et se frottant les yeux.

Ah !... nous nous sommes levés de bien bonne heure, aujourd'hui.

ALEXIS, gaîment.

Pas trop!... d'ailleurs, c'est la fête du village, et le jour n'est jamais assez long pour s'amuser...

EUGÈNE.

Tu as raison, je n'y pensais plus; c'est que j'ai eu des idées tristes, cette nuit.

ALEXIS.

Des idées tristes! voilà qui est plaisant!...

EUGÈNE.

Ah! toi, tu ris toujours; moi, je réfléchis quelquefois...

ALEXIS.

Oui, quelquefois...

EUGÈNE.

Enfin, Alexis, raisonnons, si tu es capable de raisonner... *(Sérieusement.)* Nous avons quitté la maison de M. Delville, notre oncle.

ALEXIS.

Bon!

EUGÈNE.

Nous avons perdu un temps précieux consacré à nos études.

ALEXIS.

Très-bien!

EUGÈNE.

Nous avons fait mille extravagances.

ALEXIS.

C'est parfait!

EUGÈNE.

Nous n'avons plus d'argent.

ALEXIS.

A merveille !

EUGÈNE.

A merveille ! Va-t-en au diable ! Si tu appelles cela raisonner... Va, mon cher cousin, je me reproche bien de t'avoir écouté, à-présent. Crois-tu que mon oncle nous pardonnera jamais ?

ALEXIS.

Notre oncle, il est bien loin, ma foi !

EUGÈNE.

De l'argent qu'il envoie exprès d'Amérique, et que nous employons...

ALEXIS.

A manger d'excellents gâteaux et à boire du vin délicieux, il trouvera le tour excellent.

EUGÈNE.

Enfin, il est en droit de nous faire les plus graves reproches.

Air du *Courtisan dans l'embarras.*

Alexis, tu dois le savoir :
En vain tu plaisantes sans cesse ;
Nous avons trahi sa tendresse,
Nous avons trompé son espoir.
Quitter le lieu de sa naissance,
Et de ses devoirs s'exempter,
Au régiment, c'est là, je pense,
Ce qu'on appelle déserter.

ALEXIS, vivement.

Déserter! fi donc! nous avons fait l'école buissonnière, voilà tout.

Air: *A soixante ans* (de Madelon).

Ah! ne va pas, par ce mot, je te prie,
Avilir ainsi notre état,
Et placer une espiéglerie
Au rang des devoirs du soldat! (bis.)
Plus d'un bambin de la classe écolière,
Changeant de temps et changeant de travaux, (bis.)
Enfant, a fait l'école buissonnière,
Soldat, resta fidèle à ses drapeaux.

D'ailleurs, où tendent tes discours? La morale en est belle, mais très-inutile à-présent; il fallait faire tes réflexions plus tôt; tu as partagé ma fuite, tu as surtout fort bien mangé ta part des excellents gâteaux de M. Crédit; tu vois, mon cher Eugène, que nous n'avons pas de reproches à nous faire.

EUGÈNE.

Il a ma foi raison. Allons, vogue la galère! Au fait, nous sommes dans le meilleur temps de notre vie, à cette heure.

ALEXIS.

Sans doute! Dis donc, quels plaisirs aurons-nous quand nous serons vieux, quand nous serons pères de famille! Me vois-tu, moi, avec cinq ou six enfants?

EUGÈNE.

Chut! voici M. Crédit; ayons l'air de rire.

ENSEMBLE, s'efforçant de rire.

Ah! ah! ah!

ALEXIS.

Ce pauvre Eugène, il rit jaune tout de même!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CRÉDIT.

CRÉDIT.

Eh! vous voilà bien gais ce matin, Messieurs; c'est charmant çà.

EUGÈNE.

C'est notre cher hôte!

ALEXIS.

Ce bon monsieur Crédit!

CRÉDIT.

Moi-même.

EUGÈNE.

Crédit... le charmant nom!

ALEXIS.

Crédit... c'est un nom superbe; vous ferez votre fortune, mon cher...

Air: *J'ai du talent dans mon état* (de Fanfan Latulipe).

Oui, croyez-moi, votre seul nom,
Pour vous, est un trésor unique,

EUGÈNE.

Monsieur Crédit, votre maison
Ne manquera pas de pratique.

ALEXIS.

Le Soleil-d'Or est vraiment notre lot,
Nous y serons fort long-temps, je suppose.

EUGÈNE, à demi-voix.

De crédit nous aimons le mot.

ALEXIS, de même.

Nous aimons encor mieux la chose.

CRÉDIT, à part.

Songeons à faire ce que m'a dit l'oncle. (*Haut.*) C'est fort bien, Messieurs ; mais il faut que nous ayons une petite explication ensemble.

ENSEMBLE.

Parlez, monsieur Crédit, parlez.

CRÉDIT.

Nous avons déjà une petite créance de quinze francs trente centimes, et je viens vous prier de me donner cette bagatelle.

EUGÈNE.

Comment?

ALEXIS.

Mais cela se trouvera avec ce que nous vous devrons par la suite.

CRÉDIT.

Non, non; voyez-vous, les bons comptes font les bons amis; et, quand vous m'aurez payé l'arriéré, vous me donnerez d'avance la première quinzaine ; cela fait que nous serons les meilleurs amis du monde.

EUGÈNE.

Ah çà ! vous plaisantez ?

CRÉDIT.

Du tout, Messieurs ; je parle très-sérieusement. (*A part.*) Je suis payé, je meurs d'envie de rire.

ALEXIS.

Mais, c'est une horreur !

EUGÈNE.

Vous nous prenez donc pour des vagabonds ?

CRÉDIT.

Tout ce qu'il vous plaira, Messieurs ; la meilleure raison du monde, c'est de l'argent.

EUGÈNE, vivement.

Nous n'en avons pas.

ALEXIS, tâtant ses poches.

J'ai fait l'appel encore ce matin, absent par ici, absent par là...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DELVILLE.

M. DELVILLE, à part, caché derrière la maison.

Bon ! les voilà, écoutons.

ALEXIS.

Songez donc que nous sommes des artistes, monsieur Crédit ; un peu plus d'égards pour le génie.

EUGÈNE.

D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre, nous sommes fort riches, et nous avons un oncle qui l'est encore davantage.

Air: *J'ai vu le parnasse des dames* (de Fanchon).

Ce bon oncle, par sa richesse,
Est pour nous deux un trésorier...

CRÉDIT.

Donnez-moi vite son adresse,
Que j'aille me faire payer.
A courir chez chaque pratique,
Moi, je suis toujours résigné.

ALEXIS.

Partez, il est en Amérique.

CRÉDIT.

C'est un parent très-éloigné.

ALEXIS.

Allons, papa Crédit, un peu d'humanité.

EUGÈNE.

Faites-nous, au moins, donner à déjeûner.

CRÉDIT.

Je le veux bien, mais donnez-moi un à-compte.

ENSEMBLE.

Nous n'avons plus rien.

CRÉDIT.

Eh bien! donnez-moi un nantissement, une bague,

une montre, n'importe ; n'avez-vous pas quelque bijou?

ENSEMBLE.

Non, Monsieur.

CRÉDIT.

Si fait; il me semble que vous avez une boîte d'or qui renferme un portrait.

EUGÈNE.

D'où sait-il cela?

ALEXIS.

Oui, Monsieur, nous avons une boîte précieuse, mais dont nous ne nous déferons jamais.

EUGÈNE.

Non, jamais!...

M. DELVILLE, à part.

Bien!... bien!...

ALEXIS, montrant un médaillon.

Le voilà, c'est le portrait de notre oncle, de notre bon oncle que nous avons trahi, offensé... Nous en séparer!... oh! non, non! Tiens, Eugène, embrassons-le, demandons-lui pardon de notre étourderie!...

(Ils baisent le portrait.)

M. DELVILLE, à part.

Les bons petits enfants! j'ai peine à ne pas aller les embrasser.

CRÉDIT.

Allons, il ne sera pas dit que j'aurai perdu mon

nom le jour de la Saint-Bonaventure, je vais vous faire déjeûner.

ENSEMBLE.

Ah! à la bonne heure!...

CRÉDIT.

Est-ce du vin à vingt ou à quinze qu'il vous faut?...

EUGÈNE.

Risquez la bouteille à vingt!...

CRÉDIT.

Je n'ai pas grand' chose pour le moment; mais cependant j'ai un civet et un pâté chaud...

ENSEMBLE.

Un pâté! c'est délicieux!... Ah! le brave homme!...

CRÉDIT, à part.

Il faut bien faire ce que l'on m'a dit. *(Haut.)* Vous êtes servis...

Air: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne* (de Caroline).

Je veux, dans l'art où je raffine,
Habile à vous bien régaler,
Prouver qu'au feu de la cuisine,
Je sais surtout me signaler. (bis.)
J'ai là d'un certain vin potable;

ALEXIS.

Mon cher, que ce soit bien du vin.

CRÉDIT.

Et certain civet délectable;

EUGÈNE.

Surtout qu'il soit bien de lapin. (bis.)

ENSEMBLE.

Dans l'art où Beauvillier raffine,
Habile à nous bien régaler,
Prouvez, au feu de la cuisine,
Que vous voulez vous signaler.
(Crédit reprend comme ci-dessus.)

M. DELVILLE, à part, en se retirant.

Achevons la leçon.

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, ALEXIS.

ALEXIS.

Eh bien! mon ami, tu vois qu'il ne faut désespérer de rien.

EUGÈNE.

Le père Crédit est un bon enfant. Allons, ne pensons plus au passé, déjeûnons, et que le plaisir soit partagé entre nous deux, comme la fatigue et le chagrin.

Air de *l'Aveugle de Montmorency* (de Miller).

Usons encor de ce droit au collége,
Que l'on accorde à la douce amitié;
Ce don heureux, ce charmant privilége
D'être partout, comme en tout, de moitié.

ALEXIS.

Je ne fais qu'un avec mon cher Eugène,
Et je ne mets jamais rien à l'écart;
Argent, bonbons, comme plaisir et peine,
Il est toujours sûr d'en avoir sa part.

EUGÈNE.

Si, pour un tour dont je ne suis pas chiche,
Quelque taloche est appliquée au mieux,
Étant ensemble à faire mainte niche,
Nous nous disons encor : part à nous deux.

ALEXIS.

Cousins, amis, nous partageons en frères,
Le bon accord en tous lieux suit nos pas;
Et la prison, pour des fautes légères,
Nous vit ainsi que Damon et Pythias.

EUGÈNE.

En bon cousin, à l'amitié fidèle,
Chacun de nous sans l'autre est malheureux.

ALEXIS.

C'est pour cela, poussés du même zèle,
Que nous avons déserté tous les deux.
(*Les quatre derniers vers repris ensemble.*)

EUGÈNE, vers le fond.

Ah ! voilà la table ! c'est de bon augure...

ALEXIS, en extase.

Ah ! le beau pâté !...

SCÈNE IX.

Les mêmes, deux garçons de cuisine apportant une table.

ALEXIS.

Nous nous passerons bien de nappe et de serviettes.

EUGÈNE.

Pas tant de cérémonies ; allons, à table ! il ne faut pas le laisser refroidir.

(Ils se placent.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CRÉDIT, M. DELVILLE.

M. DELVILLE, caché, à part.

Tourmentons-les un peu.

CRÉDIT.

L'appétit s'annonce-t-il bien, Messieurs?

EUGÈNE, débouchant la bouteille.

Pour l'ouvrir, nous allons commencer par boire un coup.

ALEXIS.

A la santé de madame Crédit!

CRÉDIT.

Vous êtes trop honnête. *(A part.)* Voyons leur surprise.

(Eugène prend la bouteille, qui verse de l'eau.)

ENSEMBLE.

De l'eau!...

EUGÈNE.

A vingt sous la bouteille... c'est plus cher qu'à Paris.

CRÉDIT.

Comment! de l'eau! c'est bien du vin; j'en suis sûr, je l'ai fait moi-même.

(Il verse avec la même bouteille, qui verse du vin.)

ALEXIS.

C'est une mauvaise plaisanterie...

CRÉDIT verse encore du vin et feint de se fâcher.

Allons donc, Messieurs, vous voulez vous moquer de moi; mon vin est fort bon. Qu'est-ce que c'est donc que çà, mépriser ma marchandise!...

M. DELVILLE, riant, à part.

Allons-nous-en, car je n'y tiens plus.

SCÈNE XI.

EUGÈNE, ALEXIS.

ALEXIS.

C'est qu'il se fâche, encore!

EUGÈNE verse encore de l'eau.

Quand le diable y serait, c'est de l'eau!...

ALEXIS, buvant.

Pouah! oui, sans doute, c'est de l'eau!... Hum! à jeun, comme c'est mauvais!

EUGÈNE.

Allons, retirons-nous sur le pâté chaud.

ALEXIS.

S'il est aussi bon qu'il est beau, cela nous fera une compensation. (*Il lève le couvercle du pâté, il en sort une grande flamme.*) Ah! mon Dieu!...

EUGÈNE, effrayé.

Qu'est-ce que c'est que çà?

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oh ! pour le coup, la chose est surprenante ;
Et je ne sais que penser de cela.

ALEXIS.

Monsieur Crédit a l'âme bien méchante,
Pour nous jouer de ces tours-là.
Oui, je le sens, mon estomac s'en va.

EUGÈNE, se rapprochant de la table.

De nous vexer il se fait une étude,
Ce n'est pas agir comme il faut.
(Le pâté jette de nouvelles flammes.)
C'est à-présent que j'ai la certitude
Que c'est un pâté chaud.

ALEXIS.

C'est une abomination !...

EUGÈNE.

Cela crie vengeance !...

ALEXIS.

Mme Crédit est une vieille sorcière !...

EUGÈNE.

Et M. Crédit un empoisonneur !...

ALEXIS.

Il fera chaud quand nous reviendrons au Soleil-d'Or. *(Ils courent çà et là sur la scène.)*

SCÈNE XII.

Les mêmes, CRÉDIT, Mme CRÉDIT.

Mme CRÉDIT.

Qu'est-ce que c'est donc ! quel tapage, Messieurs ! Se conduit-on ainsi dans une maison honnête !

ALEXIS.

Une maison honnête ! Dites plutôt un guet-à-pens.

EUGÈNE.

Une caverne de voleurs !...

ALEXIS, à Crédit.

Si je n'avais égard à votre âge, je vous demanderais raison l'épée à la main !...

CRÉDIT.

L'épée à la main ! Diable, comme vous y allez, mes petits Messieurs ; vous payez vos dettes d'une singulière façon... *(A part, à sa femme.)* Il faut les pousser à bout.

Mme CRÉDIT.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là, Messieurs ! Eh bien ! je vous déclare que vous allez sortir sur-le-champ de chez moi.

ENSEMBLE.

Sur-le-champ !...

CRÉDIT.

Oui, il faut déménager avant le terme.

ALEXIS.

Sans déjeûner!...

Mme CRÉDIT.

Oui!... de l'argent!...

EUGÈNE.

Je meurs de faim!...

Mme CRÉDIT.

De l'argent!

ALEXIS.

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de ma bourse!

CRÉDIT.

De l'argent!

EUGÈNE.

Ah! mon Dieu!

M. et Mme CRÉDIT.

De l'argent! de l'argent!

EUGÈNE.

Air : *Lorsque dans une tour obscure.*

Lorsque l'on vous en prie en grace,
Daignez entendre la raison.

Mme CRÉDIT.

La raison veut que je vous fasse
Sortir soudain de ma maison.

ALEXIS.

Par pitié, soyez plus traitable;
Par pitié, plus compatissant.

CRÉDIT.

Allez-vous-en tous deux au diable!
La pitié n'est pas de l'argent.

SCENE XIII.

LES MÊMES, FANTOCCINI, PAYSANS, MOUTONNET.

(On apporte le théâtre de marionnettes de Fantoccini, que l'on pose vers le fond à droite, c'est-à-dire auprès de la maison.)

CHOEUR.

C'est la fêt' du village, etc.

(Pendant cette entrée, on débarrasse la table.)

FANTOCCINI.

Oui, mes enfants, me voilà arrivé, mes artistes aussi; avec un instant de préparation, le spectacle va commencer.

TOUS.

Bravo!... bravo!...

MOUTONNET.

Il est bon, l'père Bamboche, avec ses pantins et son instant de préparation; nous en avons pour trois quarts d'heure.

Mme CRÉDIT.

Eh bien! tiens, mon petit Moutonnet, pendant l'entr'acte, chante-nous une ronde.

TOUS.

Ah! oui, une ronde!...

ALEXIS, à Eugène.

Comme c'est restaurant pour nous !

TOUS.

Une ronde ! une ronde !

MOUTONNET.

T'nez, j'vas vous en chanter une belle, longue, nouvelle, vous allez voir. Vous savez bien, Fanchette la coquette ? Eh bien ! c'est elle qu'est en chanson.

(Pendant cette ronde on a le temps de préparer les marionnettes.)

PREMIER COUPLET.

Air : *Grenadier, que tu m'affliges* (Cuisinières).

Autrefois, dans not' village,
Une jeun' et bell' fille était; } (bis.)
Elle se nommait Fanchette,
Son père était laboureur...
Dame ! elle était joli', charmante, superbe....
Et sag' par dessus tout çà.

CHOEUR, en dansant.

Elle se nommait Fanchette, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais voilà qu'un jour de s'maine,
Un gentil seigneur passant, } (bis.)
Vit c'te charmant' demoiselle,
L'épousit et l'emmena.
Dame ! elle était si fiare, hautain', pimpante,
Qu'ell' n' vous r'gardait seul'ment pas.

CHOEUR, en dansant.

Vit c'te charmante, etc.

TROISIÈME COUPLET.

C'est la morale.

Mais bientôt, la pauvr' Fanchette, } (bis.)
Qu'était allée à la cour,
Son mari mourut en guerre,
Ell' r'vint sans un sou comptant;
Çà la rendit hônnêt', polie, aimable,
Tout de mêm' qu'auparavant.

CHOEUR, en dansant.

Son mari mourut, etc.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. DELVILLE, SE MÊLANT AVEC LES PAYSANS, A LA FIN DE LA DANSE.

FANTOCCINI.

Voilà qui est prêt...

MOUTONNET.

Ah! çà va-t-il être joli?... hein!

FANTOCCINI.

Certainement, Messieurs, je ne vous donnerai pas cette année, comme les années passées, *le Pont cassé, la mère Gigogne*, et autres pièces semblables, qui ne sont plus positivement nouvelles aujourd'hui!.. Aujourd'hui, Messieurs, j'aurai l'honneur, avec permission de M. le Maire, de donner à la compagnie une brillante et magnifique représentation des *Petits Déserteurs*, ouvrage tout à la fois nouveau et moral, imité du charmant ballet de Clari, du grand opéra de Paris!...

EUGÈNE et ALEXIS.

Les petits déserteurs !

FANTOCCINI.

Oui, Messieurs, j'ose croire que cette pièce méritera votre approbation et même vos suffrages *ad libitum*. Rangez-vous bien tous de ce côté-là, afin que tout le monde puisse voir; et l'on va lever la toile. Allumez la chandelle...

(Musique.)

M. DELVILLE, à part, à Crédit.

Comme auteur de la pièce, je peux bien voir le spectacle.

CRÉDIT.

Cachez-vous derrière moi.

FANTOCCINI, aux musiciens.

Allons, par là, un petit air de musique pour l'ouverture; et commençons...

EUGÈNE, à part.

J'aimerais bien mieux déjeûner.

ALEXIS.

Et moi donc!

(Musique.)

FANTOCCINI.

Levez la toile... levez la toile... levez donc la toile, *(La toile du petit théâtre se lève et l'on commence; Fantoccini, une baguette à la main, fait l'explication.)* Vous voyez, Messieurs, Mlle Rosalie *(Mlle Rosalie paraît sur le petit théâtre)*, nièce de M. Cassandre; elle est fort embarrassée, elle ne sait comment faire pour annoncer à

son oncle que, pendant son absence, un voyage qu'il a fait, Arlequin et Gilles, ses deux neveux, sont partis pour Paris, mais qu'ils n'y ont pas été et qu'ils font l'école buissonnière dans un village voisin...

EUGÈNE, bas à Alexis.

Dis donc, c'est comme nous.

ALEXIS.

Chut!

(Entrée de M. Cassandre.)

FANTOCCINI.

Voici présentement M. Cassandre; il arrive d'un grand voyage, il embrasse sa nièce, qu'il aime de tout son cœur, parce qu'elle est sage et soumise; mais sa joie se change bientôt en désespoir lorsqu'il apprend l'escapade de ses neveux; il entre dans une colère de tous les diables, et part tout de suite pour courir après eux...

(M. Cassandre sort.)

EUGÈNE, effrayé.

Ah! mon Dieu!...

MOUTONNET.

Qu'avez-vous donc?...

ALEXIS.

Ce n'est rien.

FANTOCCINI.

Et, en même temps, la bonne demoiselle Rosalie entre dans sa chambre pour pleurer ses cousins qu'elle croit perdus.

(Rosalie tire son mouchoir et sort en pleurant.)

MOUTONNET.

Dites donc ! si elle veut, moi, je les tambourinerai.

FANTOCCINI.

Paix donc ! Il ne faut pas interrompre !... Ici le théâtre change (*le théâtre change*) et présente une riante campagne... Voyez mes deux drôles de Gilles et d'Arlequin qui sont à se divertir pendant que leur pauvre oncle a du chagrin. Gilles est moins étourdi, il est un peu bête ; mais Arlequin est plus éveillé, il est aussi plus mauvais sujet !

EUGÈNE.

C'est bien vrai... tu es Arlequin !...

ALEXIS.

Et toi, tu es Gilles.

CRÉDIT.

Silence donc ! on ne se dispute pas dans une salle de spectacle. A la porte !...

M. DELVILLE, à part.

Ils commencent à être intrigués.

(*Le cuisinier entre.*)

FANTOCCINI.

Mais ils ne sont plus à la noce .... l'aubergiste voyant qu'ils n'ont plus d'argent, ne veut plus fournir de comestibles ; ils sont obligés de se passer de déjeûner.

EUGÈNE.

Ouf !...

ALEXIS.

C'est notre histoire, décidément!...

FANTOCCINI.

Mais ce n'est encore rien; ils se querellent avec l'aubergiste, qui est pourtant un très-brave homme; mais enfin, il veut son argent... c'est bien naturel. Il perd patience, et pendant qu'ils sont là tous les deux, il va chercher les gendarmes!...

(L'aubergiste sort.)

EUGÈNE et ALEXIS.

Les gendarmes!...

EUGÈNE.

Nous sommes perdus!...

ALEXIS.

Sauvons-nous!...

MOUTONNET.

Ont-ils perdu la tête?...

TOUS.

Paix donc! à la porte!...

FANTOCCINI.

Mais, au moment... Remarquez bien çà, le dénouement est de mon invention; au moment où ils se croient perdus, le bon oncle arrive *(Cassandre revient)* tout d'un coup, et il pardonne.

ENSEMBLE.

Il pardonne!...

M. DELVILLE, se montrant.

Ma foi, je n'y tiens plus. Eh! oui .... sans doute, il pardonne; allons .... ouvrez-moi donc les bras!...

ENSEMBLE.

Mon oncle!...

CHOEUR.

Air : *Le dieu de la tendresse.*

Ah! pour { eux / nous / moi } quelle ivresse!
Il { leur / nous } rend sa / Je vous rends ma } tendresse;
Dans { ses / mes } bras { il les / il nous / je vous } presse
Tous deux contre { son / mon } cœur.
Quel bonheur!
Dans ce jour d'allégresse,
Loin d'user de rigueur,
{ Il / Je } pardonne une erreur.

M. DELVILLE.

Oui, oui, petits mauvais sujets! votre oncle veut bien oublier cette faute, à condition...

ALEXIS.

Oh! Soyez tranquille, allez!...

EUGÈNE.

La leçon a été bonne, nous ne l'oublierons pas de sitôt.

Mme CRÉDIT.

Nous étions tous du complot.

ALEXIS.

Et vous n'avez rien dit!...

CRÉDIT.

Elle était payée pour cela...

M. DELVILLE.

Allons, mes enfants, embrassez-moi encore, ne parlons plus de cela; soyez plus sages à l'avenir. Remercions ces messieurs qui ont aidé ma petite correction, et allons déjeûner.

EUGÈNE.

Vivat!...

ALEXIS.

Déjeûner, ah! voilà le roi des oncles!...

MOUTONNET, jetant son bonnet en l'air.

Vive l'oncle, vivent les neveux, vive tout le monde! vivent les marionnettes!...

VAUDEVILLE FINAL.

CHOEUR.

Air d'*Isabelle et Gertrude*, ou *Ronde des Landes*.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

CRÉDIT.

J'ai vu des chiens savants;
En tous temps

J'ai vu parler des bêtes;
Mais au Louvre on entend,
A-présent,
Parler des marionnettes.

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons nôtre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

FANTOCCINI.

On voit, à chaque pas,
Ici-bas,
Sans prendre de lunettes,
Grands et p'tits,
Par un ruban conduits.
Ah! que de marionnettes!

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

M. DELVILLE.

Le vieux Piron,
Ce joyeux luron,
L'Apollon des goguettes,
Daigna, gai sans souci,
Faire aussi
Parler les marionnettes.

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

EUGÈNE.

Ces petits intrigants,
Bien fringants;
Ces faiseurs de gazettes,
Tous ces petits commis,
Si bien mis;
Encor des marionnettes!

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

MOUTONNET.

Polichinel
Se rend immortel;
Arlequin fit des r'cettes;
Laporte et Mazurier
F'ront crier:
V'la les bonn's marionnettes!

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

Mme CRÉDIT, au public.

Don Quichotte aux moulins,
Aux pantins,
Fit des guerr's indiscrètes;
Ne fait's pas aujourd'hui,
Comme lui,
Tomber nos marionnettes.

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.

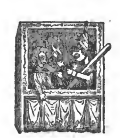
ALEXIS et **EUGÈNE**, ensemble, s'avançant vers les spectateurs.

Air de la *Sentinelle*, ou air *nouveau* (de M. Blanchard).

Messieurs, ici, nous osons présager
Que l'indulgence, excusant leurs malices,
Vous daignerez ne pas décourager
Deux écoliers encore un peu novices.
Un déjeûner si bien gagné,
Ne vous trouvera pas contraires;
Que le sifflet soit consigné!
Notre bon oncle a pardonné;
Ah! ne soyez pas plus sévères!

CHOEUR.

C'est la fêt' du village,
Chantons notre joyeux refrain;
Dansons, sous le feuillage,
Au son du tambourin.



LA

REINE DE SIX ANS,

Comédie historique

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE COUPLETS.



PERSONNAGES.

CHRISTINE, reine de Suède, âgée de 6 ans.
ALEXANDRE OXENSTIERN, ministre du feu roi Gustave-Adolphe.
Le baron DUSSELDORFF, chambellan.
CHARLES-GUSTAVE, prince suédois, comte palatin, cousin de Christine.
ULRICK, paysan suédois, père nourricier de Christine.
ALIX, sa femme, nourrice de Christine.
LUDOVIC, leur fils, frère de lait de Christine.
WALSTEIN, duc de Friedland, général autrichien.
SUITE, GARDES.

La scène se passe dans un château, aux environs de Stockolm, en décembre 1632.

LA REINE
DE SIX ANS.

Le théâtre représente le vestibule d'un palais ; les meubles et les ornements sont dans le style gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES-GUSTAVE, DUSSELDORFF, QUELQUES COURTISANS.

CHOEUR.

Air d'un *chœur de Guillaume Tell* (Vaudeville, musique d'Adam).

Amis, ici, selon l'usage,
De la reine formons la cour;
A Christine portons l'hommage
De nos vœux et de notre amour.

LE BARON.

Princesse, elle s'est endormie,
Elle est reine en se réveillant;
Voilà pourtant, dans cette vie,
Comme le bien vient en dormant.

CHOEUR.

Amis, ici, etc.

LE BARON, à Charles.

C'est à vous, prince Charles-Gustave, comme parent de notre auguste souverain, de nous introduire auprès de Sa Majesté.

CHARLES.

Je connais mes devoirs de parent et de prince, baron Dusseldorff. Suivez-moi chez ma jeune cousine, je veux être un des premiers à la saluer.

LE BARON.

Je me recommande à votre Altesse.

CHARLES.

Nous aurons soin de vous, mon cher baron.

REPRISE DU CHOEUR.

(Ils vont pour entrer dans l'appartement de Christine. — Oxenstiern paraît.)

LE BARON, à Charles.

Quel contre-temps!... voilà le sévère chancelier Oxenstiern.

CHARLES, au baron.

Qu'est-ce que cela nous fait? Il n'est point le maître, nous ne l'écouterons pas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Qu'est-ce donc, Messieurs, qui vous amène de si bonne heure au palais?

LE BARON.

Le désir bien naturel de présenter nos devoirs à Sa Majesté. Nous voulons assister à son lever.

CHARLES.

Monsieur le chancelier Oxenstiern ne peut qu'approuver notre empressement, le mien surtout; j'ai quitté Stockolm exprès pour me rendre auprès de ma jeune parente, dans ce vieux château isolé où ma cousine a été élevée.

LE CHANCELIER, s'approchant de lui.

Vous êtes donc bien pressé de lui apprendre qu'elle porte une couronne, que le glorieux roi Gustave-Adolphe n'est plus? Voilà bien les cours!... hier encore, Christine n'était qu'un enfant auquel on ne faisait point attention, elle règne aujourd'hui et on l'entoure de flatteurs.

Air d'*Aristippe*.

D'un sceptre illustré par son père,
Pauvre orpheline, elle hérite à six ans;
Et du pouvoir déjà le charme opère,
Déjà je vois les courtisans
La menacer de leur perfide encens.
Près du berceau de votre souveraine,
Oui, je blâme un zèle pareil;
Courez, Messieurs, au lever d'une reine;
Mais d'un enfant respectez le sommeil.

CHARLES, avec fatuité.

Monsieur le chancelier oublie sans doute, pour parler ainsi en ma présence, que je suis premier prince du sang.

LE CHANCELIER, avec fermeté.

C'est vous qui l'oubliez, Monseigneur, en vous conduisant aussi légèrement aujourd'hui. Votre pre-

mier devoir est de donner des regrets et des larmes au roi votre oncle mort au champ d'honneur. Quant à votre zèle pour Christine, c'est en combattant contre ses ennemis que vous devez le prouver. Vous n'avez que quatorze ans, Charles-Gustave, c'est assez pour commencer la guerre, c'est trop peu pour jouer un rôle en politique.

CHARLES, irrité.

Et de quel droit, monsieur le comte, osez-vous me donner des conseils ou des ordres?

LE CHANCELIER.

Du droit que m'a laissé le feu roi Gustave dont j'étais le ministre et l'ami. Allez, Messieurs, je me charge de vos hommages auprès de la jeune reine.

LE BARON, bas à Charles.

Si ce vieux chancelier garde la puissance, nous ne ferons jamais rien.

CHARLES, bas au baron.

Patience, j'agirai à mon tour, nous le ferons sauter.
(Il sort fièrement et d'un air goguenard. — Le baron et les autres le suivent.)

SCÈNE III.

LE CHANCELIER, SEUL.

Il faut lui pardonner, il est si jeune! Un seul soin m'occupe en ce moment, c'est l'éducation de ma chère Christine; elle a un esprit au-dessus de son âge, tâ-

chons d'en profiter. Elle ignore sa destinée ; que le sort d'un grand empire est aujourd'hui entre ses mains. Comment lui annoncer son malheur ? Oui, son malheur, car elle monte bien jeune sur le trône. Tant d'ennemis la menacent ! l'Allemagne surtout m'inquiète. Allons, du courage, et pour son repos ne lui disons pas toute la vérité.

Air du *Baiser au porteur.*

Aimable enfant, si jeune encore,
Au rang des rois tu parviens aujourd'hui,
Contre l'éclat qui déjà te décore,
Pauvre vieillard, je serai ton appui.
De la pourpre qui l'environne,
Cachons-lui bien l'écueil et les douleurs ;
Et, jusqu'ici, de sa couronne
Ne lui laissons voir que les fleurs.

SCÈNE IV.

LE CHANCELIER, CHRISTINE ; ELLE SORT PAR LA PORTE DE DROITE EN SEMBLANT ÉVITER DEUX FEMMES QUI LA SUIVENT.

CHRISTINE, courant.

Eh bien ! non, laissez-moi, je ne veux rien de plus que cette robe. Je me trouve assez belle comme cela. Dieu ! que c'est ennuyeux d'être princesse ! (*Voyant le chancelier.*) Ah ! c'est vous, monsieur le Comte, mon bon ami !

LE CHANCELIER.

Vous me reconnaissez, chère Christine, après deux ans d'absence ?

CHRISTINE, avec abandon.

Oh ! mon cœur a bonne mémoire. (*Avec vivacité et un peu de minauderie.*) Chancelier, délivrez-moi donc de mes femmes d'atours ; avec leur étiquette elles m'obsèdent. (*Le chancelier leur fait signe de s'éloigner.*) Mais sans doute, allez-vous-en ; elles ne comprennent rien.

(*Les femmes sortent.*)

LE CHANCELIER.

Un peu plus de douceur, mon enfant.

CHRISTINE.

Si vous saviez, mon bon ami, comme on m'impatiente dans ce vieux château ; depuis que je grandis un peu, on se plaît à m'habiller comme une poupée. Mais dites-moi donc depuis quand vous êtes ici ; je vous croyais à l'armée ?

LE CHANCELIER.

J'en suis arrivé cette nuit même.

CHRISTINE.

C'est donc cela que j'ai entendu un bruit extraordinaire de chevaux, d'armes, d'équipages, que je croyais que c'était le général Walstein qui venait me bloquer avec ses Autrichiens.

LE CHANCELIER.

Il en serait bien capable, car depuis quelques jours il rôde autour de ce château, où sans doute il cherche à pénétrer.

CHRISTINE.

Mes femmes, qui sont plus enfants que moi, ne parlent que des souterrains de ce manoir gothique, de revenants, d'ennemis, qui peuvent facilement s'introduire sous ces voûtes... Enfin c'est moi qui ai été obligée de les rassurer. Mais parlez-moi donc de mon papa? comment se porte Sa Majesté? remportons-nous bien des victoires?

LE CHANCELIER.

Hélas!...

CHRISTINE.

Qu'avez-vous, bon ami? vous paraissez ému, embarrassé. Auriez-vous quelques mauvaises nouvelles à m'apprendre?

(Elle le conduit jusqu'à un fauteuil et le fait asseoir.)

LE CHANCELIER.

Mon enfant, savez-vous ce que c'est que de régner?

CHRISTINE.

Oui, mon bon ami, c'est de commander aux autres, de leur donner l'exemple du bien, de défendre son peuple, battre les ennemis comme fait mon père.

LE CHANCELIER, à part.

Son père... *(Haut.)* Oui, il faut imiter votre père... toujours, en tout.

CHRISTINE.

Pourquoi me dites-vous cela?



LE CHANCELIER.

Ma chère fille, vous savez que nos lois couronnent l'héritier direct de nos princes régnants.

CHRISTINE.

Je crois que oui, je ne me suis jamais occupée de cela.

LE CHANCELIER.

Quel que soit leur sexe et leur âge, ils sont appelés par Dieu à gouverner.

CHRISTINE.

On me l'a dit.

LE CHANCELIER.

Christine, le grand Gustave-Adolphe a gagné la bataille de Lutzen, mais la Suède a payé cher, bien cher ce triomphe.

CHRISTINE, inquiète.

Qu'est-ce donc? vous m'effrayez...

LE CHANCELIER.

Christine... vous êtes maintenant reine de Suède.

CHRISTINE.

Ciel! mon père est mort! (*Elle tombe à genoux.*) Mon Dieu! ayez pitié de moi. (*Elle ouvre ses bras au chancelier.*) Oh! vous ne m'abandonnerez pas, bon ami, vous me protégerez.

LE CHANCELIER.

Toujours, j'en ai fait le serment.

CHRISTINE, dans les bras du chancelier.

Mon père! je ne le verrai plus!...

LE CHANCELIER.

Du courage, mon enfant; vous régnez, le sort vous impose de cacher même vos larmes...

CHRISTINE, se relevant.

Je ne pleure pas, bon ami, je souffre trop.

LE CHANCELIER.

Ma chère Christine, quoique bien jeune, sentez-vous toute l'importance des devoirs que vous avez désormais à remplir?

CHRISTINE.

Oh! oui! oui, mon bon ami, et je compte sur vous pour me guider.

Air de *Téniers*.

Vous m'aiderez, ô vous, mon second père,
A rendre heureux nos fidèles Suédois;
Grace à vous, ils auront, j'espère,
Tout le bonheur que je leur dois:
Les malheureux, auprès de ma personne,
Auront l'appui dont tous ils ont besoin;
Car le ciel ne m'élève au trône,
Qu'afin de les voir de plus loin.

LE CHANCELIER.

Ah! j'en conçois maintenant l'espérance! vous rendrez à la patrie les beaux jours de Gustave-Wasa.

CHRISTINE, lui frappant sur la joue.

Ah ! vous voulez me flatter aussi, ce n'est pas bien, monsieur le Chancelier.

LE CHANCELIER, à part.

Pourvu qu'on ne nous gâte pas ce bon petit cœur-là !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLES-GUSTAVE, LE BARON.

(*Ils entrent avec gravité et saluent Christine très-respectueusement.*)

CHRISTINE, étourdiment.

Eh ! mais c'est mon cousin Charles-Gustave ! Viens donc, viens donc. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! moi qui oublie déjà ma dignité !

CHARLES.

Madame, nous venons offrir à Votre Majesté l'hommage de notre respect et de notre soumission.

LE BARON.

Si Sa Majesté daigne permettre...

CHRISTINE.

Majesté ! voilà donc comme on va m'appeler maintenant !... O mon père !... (*Frappant du pied.*) Non ! je ne veux pas, cela me rend honteuse.

LE CHANCELIER, souriant.

On s'y habitue facilement.

CHRISTINE.

Toi aussi, Charles, tu me parles avec cérémonie; cela me fait de la peine.

CHARLES.

Madame, le respect que je dois à ma souveraine...

CHRISTINE.

Laisse-moi donc tranquille avec ton respect; nous avons bien le temps d'y penser! Appelle-moi ta cousine. *(Au chancelier.)* Comme tout est changé depuis hier!... on me flatte, on me révère... il me semble que personne ne m'aime plus...

LE BARON.

Et au contraire, Madame, nos cœurs sont à vous.

CHARLES, vivement.

Comme nos épées, Madame!

CHRISTINE.

J'y compte, Charles. Mon père est mort au combat, sachez le venger. Quand tu seras grand, je te ferai général; il faudra tuer tous les Autrichiens!

CHARLES, bas au Baron.

Général, je suis déjà en faveur, hein!

LE BARON, idem.

Cela va très-bien.

CHARLES, faisant le capable.

Oui, ma cousine, nous espérons, avec la grace de

Dieu, battre comme il faut le fier duc de Friedland, Walstein, et tous les généraux de l'empereur.

LE BARON.

Noble enthousiasme! Je me sens tout électrisé.

CHRISTINE, souriant.

Vous, chambellan, oh! ce n'est pas votre vaillance qui ferait bien peur à l'ennemi.

CHARLES.

Le baron Dusseldorff est mon ami; je le recommande à Votre Majesté; il peut se distinguer dans les grands emplois de la magistrature.

CHRISTINE.

Vous m'en demandez trop, mon petit cousin; je ne suis qu'un enfant, mais je suis assez fine pour me défier de la politique.

CHARLES, avec dépit.

Défiez-vous donc aussi de ceux qui pourraient abuser de leur position près de vous, Madame, pour s'emparer en votre nom de l'autorité... Songez que vous n'avez plus de père.

CHRISTINE, prenant tout-à-coup un air sévère, puis regardant le chancelier, et courant le prendre par la main.

Vous vous trompez, mon cousin, voilà celui que le ciel m'a conservé; je vous prie de le regarder comme tel. Lorsque vous voudrez jouer ou étudier ensemble comme cela convient à nos âges, vous me trouverez prête; quand il s'agira d'affaires d'état, de

places à demander, de faveurs à obtenir, c'est à lui seul que vous vous adresserez. (*Avec malice.*) Ah! vous êtes ambitieux!... Adieu, mon petit cousin.

(*Elle sort avec le chancelier en lui faisant la révérence.*)

SCÈNE VI.

CHARLES-GUSTAVE, LE BARON.

CHARLES, surpris.

Eh bien! que dites-vous de cela, chambellan?

LE BARON.

Altesse, je suis pétrifié; je vois que le vieux comte Oxenstiern nous a noircis dans l'esprit de la jeune reine.

CHARLES.

Vrai Dieu! si je savais cela!.. baron Dusseldorff! il faut nous venger d'une manière éclatante; vous sentez que si une reine de six ans a déjà des intrigues, des créatures, notre mérite n'a plus rien à faire ici. Partons, allons à la cour de France, nous serons bien reçus par le roi Louis XIII. Deux campagnes et notre fortune est faite.

Air de la *Robe et les bottes*.

Nous servirons tous deux dans son armée,

LE BARON.

Ce service est peu de mon goût;

CHARLES.

Là, nous pourrons trouver la renommée,

LE BARON.

Nous n'y trouverons rien du tout;

CHARLES.

Nous gagnerons quelque belle victoire,

LE BARON.

De ce gain-là je me passerai bien ;

CHARLES.

Nous rapporterons de la gloire,

LE BARON.

C'est de l'argent qui ne rapporte rien.

CHARLES.

Allons donc, vous n'avez pas d'énergie.

LE BARON.

Hein! Tenez, mon prince, mauvais moyen ; si vous voulez m'en croire, il faut faire mieux que cela. Je suis né dans les antichambres de la cour, je connais la diplomatie, et si votre Altesse veut bien le permettre, je vais lui donner une leçon de politique.

CHARLES.

Voyons.

LE BARON.

D'abord, il faut de la résignation et de la persévérance.

CHARLES.

J'en aurai.

LE BARON.

Étudier avec soin les goûts, les penchants, les habitudes de celui ou de celle qui gouverne.

CHARLES.

C'est très-facile, je connais parfaitement les goûts de Sa Majesté.

LE BARON.

Tant mieux.

CHARLES.

Nous avons toujours joué ensemble ; elle aime beaucoup les joujoux.

LE BARON.

Alors, nous sommes sauvés.

CHARLES.

C'est par là qu'il faut la prendre; justement il m'est arrivé d'Allemagne un régiment de bois très-bien travaillé; j'ai une optique du célèbre Zuchelli, de Milan, et un joli bilboquet qui appartenait au duc de Joyeuse.

LE BARON.

Un bilboquet! mais c'est une fortune tout entière.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Si les joujoux sont la corde sensible,
Il faut, mon prince, en avoir à tout prix;
Sa Majesté sera plus accessible:
Du régiment son cœur doit être épris,
Le bilboquet va changer les esprits,
N'en doutez plus, vos affaires sont faites;
Un jeu d'honchets, je crois, dans ce moment,
Vous donnerait un crédit éminent;
Procurez-vous quelques marionnettes,
Et je vous vois chef du gouvernement.

CHARLES.

Le cher chancelier ne s'attend pas à un coup d'état comme celui-là.

LE BARON.

Vous continuerez à suivre la jeune reine dans ses jeux; aujourd'hui l'escarpolette, demain colin-maillard, ou colin-tampon. Il faut de la variété à la cour, et qui sait si un jour il n'en résultera pas un mariage.

CHARLES.

Un mariage! c'est cela, je l'épouserai, je serai roi; la bonne idée!

LE BARON.

Je prierai alors votre Altesse de se souvenir d'un serviteur dévoué, qui...

CHARLES.

Vous oublier, baron, jamais; je vous nomme d'avance intendant-général des joujoux de la couronne, cela tient aux menus plaisirs.

LE BARON.

Quelle faveur!

(On entend du bruit au dehors.)

CHARLES.

Quel est ce bruit? Qui est-ce qui se permet donc d'interrompre notre conférence diplomatique?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ULRICK, ALIX, LUDOVIC, ILS ENTRENT EN REGARDANT PARTOUT D'UN AIR SURPRIS.

ULRICK, poussant Ludovic.

Mais marche donc, garçon. (*A Alix.*) Et toi, ma femme, t'as l'air ébahie; on dirait que tu n'as jamais rien vu.

ALIX.

Dam', c'est si grand, si doré, si brillant ici, que je ne sais plus où que je suis.

LUDOVIC.

C'est fièrement joli ces chambres-là; si j'étais roi, je voudrais en avoir des pareilles.

Air : *Je ne suis plus Jean Jean.*

V'là-t-il des parquets,
V'là-t-il des dorures,
V'là-t-il des portraits
Avec des figures!
Tout m' paraît nouveau;
Quell' magnificence!
Mon père, je pense,
Nous somm's au château.
Ah, que c'est beau!
Ah! mon Dieu! qu' c'est beau!
Non, jamais, j' n'ai rien vu d' si beau.
Çà ne r'ssemble guère
A notre chaumière;
Papa, qu'en dit's-vous?
C'est plus beau qu' chez nous.

ULRICK.

Par Saint-Julien d'Upsal, je crois bien que c'est plus beau que chez nous!

CHARLES, d'un air important.

Qui sont ces braves gens? que veulent-ils?

LE BARON.

Il est inconcevable qu'on laisse entrer ce monde-là ici. Voyons, paysans, que demandez-vous?

LUDOVIC, se cachant derrière Ulrick.

Comme il a l'air méchant, celui-là !

ULRICK.

Tout ce que j'en sais, c'est que ce n'est pas vous que nous demandons.

ALIX, bas à Ulrick.

Prends garde, notre homme, il est plus doré que les autres, c'est peut-être un seigneur.

ULRICK, bas à Alix.

Du tout, c'est un habit de livrée. (*Haut.*) Apprenez, monsieur le domestique, que je m'appelle Ulrick, ancien soldat, que je viens ici avec ma famille pour embrasser ma petite Christine, dont je suis le père nourricier.

LE BARON.

L'impertinent me prend pour un domestique!

CHARLES, riant.

Embrasser Christine! ah! ah! ah! c'est délicieux;

il faut l'excuser, baron, le pauvre homme n'y entend pas malice... ah! ah! ah!

ULRICK.

Je ne vois pas qu'il y ait tant à rire. Je vous dis que nous venons voir not' petite Christine.

ALIX.

C'est moi qui suis sa nourrice.

LUDOVIC.

Et moi, son frère de lait.

CHARLES, riant toujours.

La jolie famille! ah! ah! ah!

LE BARON, riant aussi.

C'est trop plaisant, ah! ah! ah! Et qui vous a permis de vous introduire dans cet appartement?

ULRICK, fièrement.

Quelqu'un qui vous vaut bien, sans que je sache qui vous êtes, le chancelier Oxenstiern.

CHARLES.

Encore ce damné chancelier!

LE BARON.

Cet homme-là se mêle de tout, c'est inoui.

CHARLES.

Laissez donc, baron, n'allez pas vous compromettre avec des paysans.

(Il l'emmène.)

LE BARON.

Au fait, vous avez raison.

Air des *Blouses*.

N'oublions pas, seigneur, que la nature,
Nous a tous deux fait nobles, Dieu merci.
Méprisons donc cette basse roture,
Et n'allons pas nous compromettre ici.

ULRICK.

Ces grands seigneurs, tout pétris d'insolence,
Ne sav'nt donc pas, qu' soumis aux mêmes lois,
D'puis six mille ans les homm's doiv'nt la naissance
Au père Adam, qu'était un bon bourgeois.

(Le Baron les regarde avec mépris et sort avec Charles.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORS CHARLES ET LE BARON.

ULRICK.

A-t-on jamais vu des drôles de corps comme ça?

ALIX.

Mais, dis donc, notr' homme, nous nous sommes peut-être trompés.

LUDOVIC.

Si ce n'était pas ici que demeure ma sœur de lait?

ULRICK.

Si fait, morgué, M. le chancelier me l'a bien expliqué. Au fait, elle est peut-être la fille de quelqu'un de plus cossu que nous ne le pensions.

ALIX et LUDOVIC.

Bah !

ULRICK.

C'est possible tout de même ; quand on nous l'a donnée à élever, on ne nous a pas dit qui elle était.

ALIX.

On nous a dit que sa mère était morte, que son père était à l'armée ; et j'en ai pris soin comme de mon propre enfant.

LUDOVIC.

Moi qui l'aimais tant ! Elle doit être joliment grande à cette heure.

CHRISTINE, au dehors.

Où sont-ils ? où sont-ils ? je veux les voir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTINE, EN GRANDE PARURE, DEUIL DE COUR, VELOURS VIOLET.

CHRISTINE.

Eh ! oui, ce sont eux : Ulrick, ma bonne mère Alix et Ludovic ; je les reconnais.

TOUS.

C'est elle !

(Elle va pour les embrasser.)

CHRISTINE.

Comment ! vous avez l'air de me fuir, venez donc m'embrasser.

ULRICK.

Dam'! c'est que je n'ose pas, voyez-vous...

ALIX.

Je ne sais pas si je dois me permettre...

CHRISTINE.

Pourquoi donc cela?

LUDOVIC, timidement.

Dam'! mam'zelle ma sœur, vous avez une si belle robe...

CHRISTINE.

Ma robe... Eh bien! ne la regarde pas; approche, mon cher Ludovic.

Air de l'*Artiste*.

Pourquoi cette contrainte,
Qui cause ma douleur?
Parle-moi donc sans crainte,
Je suis toujours ta sœur.
Le droit de la nature
Ne peut être outragé;
J'ai changé de parure,
Mon cœur n'a pas changé.

LUDOVIC.

Est-elle bonne!

ALIX.

La chère enfant! elle est bien toujours la même!

ULRICK.

Ma foi, j'y tiens plus, moi, je me risque.

(Elle les embrasse tous.)

CHRISTINE.

Voyons, père Ulrick, asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

ULRICK, hésitant.

Moi!

CHRISTINE.

Oui, oui!... je le veux!... Voyons, mettez-moi sur votre genou, comme autrefois, et causons de vos petites affaires.

(Elle se place sur le genou d'Ulrick; Alix et Ludovic se groupent autour d'eux.)

ULRICK, bas à Alix.

C'est drôle, femme, je tremble comme la feuille.

LUDOVIC.

Dieu!... est-elle gentille ma sœur de lait!... je serais roi, que je ne serais pas plus content.

CHRISTINE, souriant.

Si tu étais roi; eh! mon pauvre garçon, tu serais bien embarrassé.

LUDOVIC.

Oh! que non... je m'amuserais joliment, au contraire.

CHRISTINE.

Et que ferais-tu pour t'amuser?

LUDOVIC.

Dam'! je ne sais pas, mais je ferais bien des choses.

Air : *En attendant.*

Si j'étais roi,
Je f'rais du bien, peut-être,
Car tous les pauvr's s'raient des enfants pour moi ;
J'empêcherais le bailli d' fair' le maître,
En souliers neufs j'irais au bal champêtre,
Si j'étais roi. (bis.)

Si j'étais roi,
Je n'aim'rais pas la guerre ;
On s'bat toujours et sans savoir pourquoi ;
Je donnerais du pain blanc à ma mère (*),
J' gard'rais à ch'val les vaches de mon père,
Si j'étais roi. (bis.)

CHRISTINE, lui passant les bras autour du cou.

Embrasse-moi; tu es un bon garçon... tu as un bon cœur ; mais parlons d'autre chose... Voyons, papa Ulrich, comment tout cela se passe-t-il à la ferme ? êtes-vous heureux, ne manquez-vous de rien ?

ULRICK.

Non, grace à Dieu, ma chère mignonne ; nous travaillons bien, mais tout nous prospère.

CHRISTINE.

Vous aviez une pension comme ancien soldat...

ULRICK.

Oui, vraiment, c'est monsieur le chancelier qui me l'a fait avoir, le digne homme !

(*) Imité d'une vieille ballade.

CHRISTINE.

De combien est-elle?

ALIX.

Cinquante bons écus tous les ans, n'est-ce pas not' homme?

CHRISTINE, souriant.

Quelqu'un m'a dit ce matin que dorénavant vous recevriez cent écus au lieu de cinquante.

ULRICK.

Vraiment!

ALIX.

Est-il possible?

CHRISTINE.

La même personne m'a chargée aussi de donner cette petite bourse à Ludovic... pour acheter des souliers neufs.

LUDOVIC.

A moi!... ah! quel bonheur! *(Il saute et ouvre la bourse.)* Oh! des pièces d'or! me voilà riche pour toute ma vie; regardez donc, papa, elles sont toutes neuves.

CHRISTINE.

Elles ont été frappées ce matin, à ce qu'on m'a dit.

ULRICK, regardant attentivement quelques pièces d'or.

Eh! bon Saint-Julien! mes yeux ne me trompent-ils pas?.. cette figure d'enfant, c'est elle!.. c'est Christine... je la reconnais. Serait-il bien possible!...

TOUS, stupéfaits.

Christine!

(On entend le chœur au dehors.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHANCELIER, LE BARON, SUITE, GARDES.

CHOEUR.

Air : *Amis, pour la cérémonie* (de Valentine).

Chantons la jeune souveraine,
Que le ciel donne à notre amour !
Saluons notre auguste reine,
Fêtons, célébrons ce beau jour !
Chantons la jeune souveraine,
Que le ciel donne à notre amour, } (bis.
Fêtons, célébrons ce beau jour. }

(Ulrick, stupéfait, reconnaît que Christine est la reine ; il tombe à ses pieds, Alix et Ludovic aussi.)

ULRICK.

Ah ! grand Dieu ! oui ; c'est elle qui est la reine.

ALIX et LUDOVIC,

La reine !

ULRICK.

Pardon, pardon.

LUDOVIC.

Ma sœur de lait princesse, quel malheur !

CHRISTINE, vivement.

Levez-vous, mon père, mes amis, je le veux ; ah ! je vous en prie.

(Ils se relèvent.)

LE BARON, au Chancelier.

Monsieur le chancelier, ce rustre a osé prendre la reine sur ses genoux; c'est un crime de lèze-majesté. Gardes! qu'on le saisisse, et qu'on le mène en prison.

ULRICK, ALIX et LUDOVIC.

En prison!

LE CHANCELIER, à sa suite.

Cette marque de familiarité vous semblera peut-être excusable, quand vous saurez que ce brave homme est le père nourricier de Christine, et qu'il a ignoré jusqu'ici son rang et sa naissance.

LE BARON.

C'est égal, toute la cour est indignée, moi d'abord. En prison.

CHRISTINE, s'avançant au milieu de la scène, tout le monde se range.

Monsieur Dusseldorff, je vous remercie de votre zèle pour notre personne royale; mais je m'étonne que vous vous offensiez d'une chose dont je ne me trouve pas offensée, moi; je ne suis encore qu'une petite fille, je le sais, mais je comprends déjà mes devoirs de reine. Messieurs, vous trouvez mauvais qu'un simple paysan se soit approché de moi; ce paysan est un vieux soldat, il est mon père nourricier, et vous lui devez le respect; car, de ce jour, je le nomme comte d'Upsal.

ALIX.

Grand Dieu!

ULRICK.

Ah ! Madame.

LUDOVIC.

Papa est un comte, par exemple !

LE CHANCELIER, s'approchant de Christine, à mi-voix.

Bien, ma fille ! avant l'âge, vous vous montrez digne du trône.

CHRISTINE, au chancelier.

Je n'y suis pas encore bien habituée, mais cela viendra. *(Haut.)* Or çà, voilà assez d'étiquette et de majesté ; quand cela dure trop long-temps, çà m'ennuie... J'ai faim, qu'on me serve ma collation.

LE BARON, faisant l'empressé.

Vite ! le goûter de Sa Majesté.

CHRISTINE, allant vers Ulrick.

Mes amis, je vous invite ; pendant deux ans, vous avez été mes hôtes, c'est bien le moins que je vous rende la pareille.

LUDOVIC.

Qui ?... moi aussi !.. je suis invité !... Au fait, quand il y a pour deux, il y a pour trois.

(On dresse une table sur la droite.)

CHRISTINE.

Allons, prenez place.

(Elle va à la table, les autres la suivent en hésitant.)

ULRICK.

Comment, Madame, vous voulez ?..

ALIX.

Votre Majesté daigne permettre...

CHRISTINE, souriant.

Sans doute.

LUDOVIC, regardant la table.

Oh! les bonnes choses! (*Bas à Ulrick.*) Dites donc, papa, je n'oserai jamais avoir faim, moi; j'ai pourtant bon appétit.

CHRISTINE, malignement.

Que l'on donne une serviette à M. le baron Dusseldorff... il nous servira à table.

LE BARON.

Moi! Madame!

CHRISTINE.

Vous-même.

Air : *Amis, voici la riante semaine* (de Meissonnier).

Celui qu'ici je reçois à ma table,
Pour mon enfance eut les soins les plus doux;
Ce qui, pour moi, n'est qu'un trait équitable,
Ne saurait être un déshonneur pour vous.
Ah! sans rougir d'un pareil ministère,
Servez, Monsieur, cet homme en cheveux blancs;
Depuis vingt ans il laboure la terre :
Il vous nourrit depuis assez long-temps.

(*Ils se placent : le Baron se tient debout derrière Ulrick, la serviette sous le bras, il verse à boire et veille au service.*)

LE CHANCELIER, à part.

La vengeance n'est pas maladroite. Oh! il y a plus d'esprit dans cette petite tête-là que dans tout le conseil de régence.

(*Il sort pendant que les domestiques vont et viennent.*)

LE BARON, à part, essuyant une assiette.

Quelle vexation pour un des plus anciens barons du royaume!...

SCÈNE XI.

Les mêmes, hors LE CHANCELIER.

CHRISTINE.

Eh bien! mes amis, trouvez-vous tout cela à votre goût?

ULRICK.

Vrai Dieu! je n'ai jamais rien mangé de si délicieux.

LUDOVIC.

Je le crois bien, c'est fièrement bon.. Si ma sœur de lait, je veux dire si la princesse... que je suis bête!... je veux dire si Votre Majesté voulait me donner encore des gâteaux aux confitures.

CHRISTINE, riant.

Manges-en tant que tu en voudras; est-il heureux! il aime les confitures...

LUDOVIC.

Oh! si j'étais roi, je voudrais en manger toute la journée!

ALIX.

Que t'es bête, garçon, tu en serais tout de suite rassasié.

LUDOVIC.

Bah! que non.

CHRISTINE.

Il me vient une idée... père Ulrick; pour égayer

le repas, chantez-nous une de vos vieilles chansons militaires avec lesquelles vous m'endormiez si bien quand j'étais toute petite.

ULRICK, embarrassé.

Ah! Madame, dans ce palais, je ne puis...

CHRISTINE.

Cela me rappellera mon enfance, çà me fera plaisir.

LUDOVIC.

Avec cela, papa en sait de bien jolies. (*Ulrick lui donnant un coup sur le bras.*) Veux-tu te taire, toi, imbécille!

CHRISTINE.

Voyons, j'écoute.

LE BARON, d'un air patelin.

Monsieur le comte ne peut refuser ce plaisir à Sa Majesté.

ULRICK.

A l'autre, avec son monsieur le comte, il me rend encore plus honteux. Au fait, c'est égal, puisque vous le voulez absolument, je vais vous chanter notre vieille ballade de Finlande.

CHRISTINE.

Très-bien!

LUDOVIC.

Ah! elle est fameuse, celle-là...

ULRICK.

Air de la *Ronde de table* (de Guillaume Tell);

Vaillants Suédois, le verre en main,
Sous nos tentes faisons ripaille;

Qui sait si nous boirons demain,
C'est demain un jour de bataille,
Jour de bataille.
Sans son hôte comptant déjà,
Contre nous Wallenstein s'avance;
Mais la Suède triomphera,
Dans son camp nous ferons bombance:
Buvons donc à cette espérance.
Verse, verse le vin de France,
C'est l'Autriche qui paiera.

REPRISE EN CHOEUR.

(Christine, qui a paru de plus en plus fatiguée, semble résister au sommeil, elle finit par s'endormir au second couplet.)

MÊME AIR.

Arrosons, par mille glouglous,
Le brillant laurier de la gloire,
Le grand Gustave est avec nous,
Il nous garantit la victoire,
Oui la victoire;
Comme à Nordlingue il combattra,
Et nous vaincrons en sa présence,
A notre tête il marchera;
Amis, buvons à sa puissance,
Buvons encore à sa vaillance...
Verse, verse le vin de France,
C'est l'Autriche qui paiera.

(Il s'aperçoit que Christine dort et fait signe aux autres de ne point faire de bruit. On reprend le chœur à voix basse.)

LUDOVIC.

Chut!

ULRICK.

Chut!

ALIX.

Chut !

(On entend au loin un coup de canon.)

ULRICK.

Un coup de canon !

ALIX.

Ah ! mon Dieu !

CHRISTINE, se réveillant.

Quel est ce bruit ?

(On entend un second coup de canon.)

LUDOVIC, effrayé.

Encore !... Ah ! on va se battre ; je n'ai plus faim, je me sauve.

(Il sort en courant par une petite porte latérale.—Charles entre par le fond.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HORS LUDOVIC, CHARLES, L'ÉPÉE A LA MAIN.

CHARLES.

Madame, le genéral Walstein vient de paraître sous les murs du château, il a essayé de nous surprendre, mais nos braves sont déjà sous les armes.

LE BARON.

Walstein !

ULRICK.

Les Autrichiens !



CHRISTINE.

Mon beau cousin, il faut leur couper les oreilles pour leur apprendre à respecter le sommeil de la reine de Suède. Ces dames avaient raison, ce Walstein est capable de tout.

ULRICK.

Vive Dieu! je vais donc encore leur donner une leçon de politesse; Votre Majesté m'accorde des titres de noblesse, il faut que les ennemis paient le brevet. Marchons, Messieurs, vous verrez si mon bras s'est rouillé à la charrue.

CHARLES.

Partons.

LE BARON.

Moi, je reste ici pour veiller sur la reine.

(Ils vont pour sortir, le Chancelier entre.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER.

Rassurez-vous, Madame, l'audacieux Walstein et la poignée d'hommes qu'il commandait sont déjà en fuite. Sa menace n'était qu'une bravade, et ma prudence avait veillé à votre sûreté.

CHRISTINE.

Je vous remercie, monsieur le chancelier, il faut avouer que ce duc de Friedland est bien téméraire,

(*souriant*) mais je n'ai pas eu peur, bon ami, pas du tout ; je dormais tranquillement, quand le canon m'a réveillée ; et pourquoi me serais-je alarmée ? ne suis-je pas entourée ici des braves soldats de mon père ?...

LE CHANCELIER, à part.

A chaque instant, cette enfant m'étonne.

CHRISTINE, étourdiment.

Or çà, Messieurs, puisque l'ennemi a quitté la place, je veux jouer ; çà m'ennuie trop la majesté... Où est donc Ludovic ?

ULRICK.

Le poltron s'est sauvé.

CHRISTINE.

Qu'on le cherche, qu'il vienne, nous jouerons ensemble.

LE CHANCELIER.

Quel mélange singulier d'enfantillage et d'héroïsme !

CHRISTINE, lui prenant la main.

Bon ami, vous me regardez en souriant, je devine ce que vous pensez. Vous vous dites : Voilà une petite reine bien légère, bien étourdie, qui ne songe qu'à jouer. C'est vrai ; mais, au fait, c'est bien naturel : une reine de six ans n'est pas une majesté de trente.

Air : *J'en guette un petit.*

Des simples jeux qui plaisent à l'enfance,
J'aime encor l'attrait séduisant,
Si l'orgueil royal s'en offense,
Souvenez-vous que je suis une enfant.



Pour aujourd'hui, du pouvoir qui m'enchaîne
Laissez-moi fuir l'éclat et la grandeur,
Encore un jour d'enfance et de bonheur,
Demain je serai votre reine.

LE CHANCELIER, souriant.

Elle a raison, il n'y a rien à répondre.

LE BARON.

Que l'on obéisse à Sa Majesté, que l'on cherche partout le chevalier Ludovic, le fils de M. le comte.

ULRICK.

Le peureux a été cacher sa chevalerie dans un coin.

ALIX.

Il faut lui pardonner, voyez-vous, ma princesse, il n'a jamais été à la guerre.

CHRISTINE.

Ah! je lui pardonne aussi de tout mon cœur. (*A sa suite, avec dignité.*) Allez.

(*Ils sortent tous, excepté Charles.*)

SCÈNE XIV.

CHRISTINE, CHARLES-GUSTAVE.

CHARLES, saluant.

Madame.

CHRISTINE.

Reste, Charles, tu joueras avec nous.

CHARLES, à part.

Elle me retient, bon ! (*Haut.*) Si Votre Majesté me l'ordonne...

CHRISTINE.

Mais non, Charles, ce n'est point ma majesté, c'est mon amitié; je ne l'ordonne pas, je t'en prie.

CHARLES, à part.

Je crois que c'est le moment de la séduction politique. (*Haut.*) Ma cousine, si vous daignez me faire l'honneur d'accepter l'hommage de quelques joujoux, j'en ai de bien jolis.

CHRISTINE, vivement.

Des joujoux, oui, je le veux bien; où sont-ils?

CHARLES.

Ils sont dans une boîte que le cher baron a pris le soin de faire transporter ici.

CHRISTINE, finement.

Le baron! Vous êtes donc d'accord ensemble? Charles, je parierais bien que tu ne m'offres tes joujoux que pour me faire ta cour.

CHARLES.

Eh bien! quand ce serait, ma cousine, puis-je être blâmable de vous aimer plus que les autres, moi, votre parent, votre ami d'enfance, le plus proche du trône après vous?...

CHRISTINE, de même.

Et si nous étions plus grands l'un et l'autre, vous songeriez peut-être à devenir mon mari...

CHARLES, avec une réserve comique.

Ah! Madame, le respect m'empêche de vous répondre.

CHRISTINE.

Je suis aussi fine que toi, va... *(Plus sérieusement.)* Mon beau cousin, ce n'est pas ma main que vous voulez, c'est ma couronne qui vous tente...

CHARLES.

Quoi! Votre Majesté peut supposer...

CHRISTINE.

Eh! bon Dieu, je ne suppose rien.... je prévois que vous serez ambitieux, qu'une couronne sera bien lourde pour moi... Si je vous la cédais, Charles, sauriez-vous la faire respecter?

CHARLES.

En doutez-vous, ma cousine? Ah! je jure de me montrer digne de mes aïeux.

CHRISTINE.

Eh bien! nous verrons cela plus tard... M. le comte palatin; mais commençons par grandir l'un et l'autre, et, en attendant, occupons-nous de nos joujoux.

CHARLES, à part.

Elle s'est moquée de moi.

CHRISTINE.

Justement, voilà Ludovic.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, ses habits un peu en désordre, il est couvert de plumes et de brins de paille.

Eh bien! n'y a donc plus de danger?

CHRISTINE.

Ah! ah! ah! D'où viens-tu, mon pauvre Ludovic? comme te voilà fait!

LUDOVIC.

Pardon, ma sœur de lait, ma princesse; mais quand on se bat, je n'en joue pas...

Air de *Julie*.

Excusez ma poltronnerie,
Mais je craignais d'être fait prisonnier,
Et j'ai couru, pour me sauver la vie,
Me cacher dans le pigeonnier.
La guerre n'est pas mon étude,
Il est permis d'être poltron,
Lorsque l'on entend le canon,
Et qu'on n'en a pas l'habitude.

CHARLES.

Tu n'es guère brave, pour le fils d'un vieux militaire.

LUDOVIC.

Dame! chacun son métier, je suis paysan, je n'aime pas à me battre; çà n'est point mon état... Ah! si j'étais roi, je serais brave, et encore ce n'est pas sûr.

CHRISTINE.

Voyons, voilà assez de politique, à quel jeu jouons-nous?

CHARLES, *à part.*

Jouer avec ce petit rustre! Silence, nous sommes à la cour.

LUDOVIC.

Jouer, à la bonne heure, quand on joue, j'en suis. Si j'étais roi, je jouerais toute la journée.

CHRISTINE.

Jouons à colin-maillard, hein?

CHARLES.

Nous sommes aux ordres de Votre Majesté.

LUDOVIC.

C'est très-amusant, colin-maillard, mais né faut pas de tricheries; ma sœur de lait, Votre Majesté ne trichera pas.

CHRISTINE.

Au contraire, j'aime la justice, et je veux l'observer même en jouant. Qui est-ce qui sera colin-maillard?

CHARLES.

Tirons au sort.

LUDOVIC.

C'est çà. (*Il présente ses doigts à Christine et à Charles.*) Bon! le doigt mouillé, c'est vous.

CHRISTINE.

Allons, Monseigneur, c'est vous qui l'êtes. (*Charles fléchit le genou, elle lui bande les yeux.* Là...

LUDOVIC.

Pauvre aveugle, cherche ton chemin.

(Il court çà et là.)

Air : *Garde à vous* (la Fiancée).

Garde à vous ! (bis.)
Colin-maillard m'amuse,
On se trompe, on s'abuse,
C'est un plaisir bien doux;
Garde à vous ! (ter.)
On se cherche, on s'évite,
On s'approche, on se quitte;
Mais gare aux casse-cous,
Garde à vous ! (bis.)

ENSEMBLE.

Garde à vous !

CHARLES prend Christine.

Ah ! je tiens quelqu'un.

CHRISTINE.

C'est moi.

LUDOVIC, content.

Sa Majesté est prise !

CHARLES.

Non, non, on ne peut pas prendre la reine... l'étiquette... C'est Ludovic qui est censé pris.

LUDOVIC.

Tiens, non ! il n'y a pas d'étiquette à colin-maillard... Et si j'étais roi, j'y verrais clair.

CHRISTINE.

Il a raison. Voyons, mon cousin, mettez-moi le bandeau de la justice.

CHARLES, lui bandant les yeux.

C'est pour obéir à Votre Majesté.

CHARLES et LUDOVIC.

Garde à vous! (bis.)

LUDOVIC.

C'est farc' de voir un' reine,
Qui s'amuse sans gêne
Et qui joue avec nous ;

CHARLES et LUDOVIC.

Garde à vous! (ter.)

CHARLES.

Qui porte une couronne,
Doit prendre, sur le trône,
Bien garde aux casse-cous,
Garde à vous! (bis.)

(Ils recommencent à jouer et reprennent ensemble le couplet précédent. Christine marche à tâtons, Charles et Ludovic se cachent pour l'éviter. Au moment où elle est vers le milieu du théâtre, une trappe s'ouvre, un officier autrichien en sort. A peine il a mis un pied sur la scène, que Christine le saisit à bras le corps en criant.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, WALSTEIN, DEUX OFFICIERS.

CHRISTINE.

Pris! pris!

LUDOVIC.

Qui donc?

CHARLES, surpris.

Un officier autrichien! *(Il court lui enlever son épée.)* Aux armes!

CHRISTINE.

Oh! vous voulez me faire peur; mais je tiens toujours, je ne lâcherai pas.

WALSTEIN.

Que signifie tout cela? A moi, mes amis!

LUDOVIC.

Des ennemis? çà n'est pas du jeu.

(Walstein veut fuir; les deux officiers qui le suivent sortent à leur tour, et mettent l'épée à la main. Au même instant, Oxenstiern, Ulrick et toute la suite de la reine paraissent au fond. Christine ôte son bandeau au moment où l'on vient de les désarmer, et comme Walstein tenait un pistolet dirigé sur elle.

ULRICK, accourant.

C'est Walstein lui-même.

LE CHANCELIER, se précipitant devant la reine.

Sauvez la reine!

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

WALSTEIN.

Nous sommes perdus!

CHRISTINE.

Qu'est-ce donc? Où suis-je?

LUDOVIC.

C'est sa Majesté qui l'a pris.

CHRISTINE, se remettant.

Bah! vraiment, en jouant à colin-maillard? J'en suis bien fâchée, monsieur le duc, mais c'est de franc jeu, vous êtes mon prisonnier.

WALSTEIN.

Je n'en disconviens pas, Madame; ma ruse a tourné contre moi, car je n'avais pénétré dans cette poterne souterraine, que pour tâcher de vous surprendre et m'emparer de votre personne.

LE BARON.

Quelle audace!

CHRISTINE.

Et si vous aviez réussi, qu'auriez-vous fait de moi?

WALSTEIN.

Vive Dieu! je vous aurais conduite à Vienne jusqu'à ce que la Suède eût fait la paix.

CHRISTINE.

Je serai donc plus généreuse que vous, Walstein; je vous rends la liberté sur parole, et je signerai le traité en si grosses lettres, que votre empereur ne pourra le récuser.

LE CHANCELIER.

Promettez-vous la paix, duc de Friedland?

WALSTEIN.

Comte Oxenstiern, je la jure sur la croix de Bavière.

CHRISTINE.

Je vous rends votre épée, mais ne blâmez pas ma prudence. J'exige, pour sortir du château, que vous mettiez, à votre tour, le bandeau de colin-maillard.

LUDOVIC, s'avançant.

C'est juste, il est pris; c'est lui qui l'est, pas de tricherie.

WALSTEIN.

Je n'ai rien à répondre; Votre Majesté daignera donc l'attacher elle-même.

CHRISTINE.

Volontiers.

(On apporte un coussin; Walstein met un genou en terre, Christine lui bande les yeux, il lui baise la main.)

TOUS.

Vive Christine!

(On emmène Walstein et les officiers.)

CHOEUR.

Air de *Valentine*. (Musique d'Adam.)

Chantons la jeune souveraine,
Que le ciel donne à notre amour!
Saluons notre auguste reine,
Fêtons, célébrons ce beau jour!

Chantons la jeune souveraine,
Que le ciel donne à notre amour, } (bis.)
Fêtons, célébrons ce beau jour.

TABLEAU FINAL.



ROBERT LE DIABLE,

Tableau villageois

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ DE COUPLETS.



PERSONNAGES.

M. BARENTIN, maire du village.
ROBERT, son fils, surnommé le DIABLE.
M. MARTINET, vieux maître d'école, chantre de la paroisse.
JACOTIN, son neveu, jeune pêcheur, sonneur et tambourineur.
LA MÈRE MICHEL, épicière et marchande de tabac.
BABET, sa petite-fille.
FANFAN, son petit-fils, enfant de chœur.
PAYSANS et PAYSANNES.

La scène se passe à Argenvières, petit bourg sur les bords de la Nièvre, dans le Bourbonnais.

ROBERT
LE DIABLE.

Le théâtre représente une place de village plantée de quelques arbres; à droite, la maison de Barentin, avec un vieux drapeau, au-dessous duquel on lit, *Mairie;* à droite, celles de Martinet et de la mère Michel, qui se touchent presque; sur la première, cette inscription : *École primaire; Martinet, instituteur;* sur la seconde : *Magasin d'épiceries*, et les insignes d'un débit de tabac.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTINET, LA MÈRE MICHEL, JACOTIN,
ARRIVANT SUCCESSIVEMENT.

MARTINET.

Air : *C'est un tour abominable* (Philtre).

C'est vraiment abominable !
C'est une chose incroyable !
Ce méchant
Garnement
Est un diable assurément.

LA MÈRE MICHEL, une quenouille à la main.

MÊME AIR.

C'est un' chose abominable !
C'est un tour épouvantable !
Un enfant
Si méchant
Mérit'rait un châtiment.

JACOTIN, accourant, tenant à la main une grande ligne qu'il pose contre un arbre.

MÊME AIR.

C'est un tour abominable,
Oui, c'est bien Robert le Diable,
Ce méchant
Garnement
N'en fait pas d'autres vraiment.

MARTINET.

Ma bonne mère Michel, figurez-vous que ce petit vaurien de Robert m'a escamoté le battant de ma sonnette; je ne peux plus appeler mes écoliers aux heures des classes, et me voilà forcé de donner congé malgré moi.

(Il agite une sonnette qui ne sonne pas.)

JACOTIN.

C'est vrai qu'elle a l'air fièrement enrhumée vot' sonnette, mon parrain.

LA MÈRE MICHEL.

Voyez, mon cher voisin, voyez dans quel état il a mis ma quenouille; il l'a si bien emberlificotée que la bonne sainte Geneviève, qui était pourtant une habile filandière, ne la débrouillerait pas.

JACOTIN, regardant la quenouille.

Il est sûr, mère Michel, qu'on dirait que tous les chats du pays y ont mis la griffe.

LA MÈRE MICHEL.

Mais comment ce petit serpent-là fait-il pour entrer

dans les maisons? Il faut croire qu'il se glisse sous les portes, ou qu'il passe par le trou des serrures.

MARTINET.

Oh çà! il est adroit comme un singe.

JACOTIN.

Mais moi, savez-vous ce qu'il m'a fait, pas plus tard que tout-à-l'heure, à moi, son camarade; moi, le neveu de mon oncle et le filleul de mon parrain; moi, une autorité locale, le sonneur de la paroisse et le tambourineur de la municipalité? J'avais tendu mes lignes de fond dans le meilleur endroit de la rivière; je comptais sur du beau poisson, une alose, une brème, qui sait? Devinez qu'est-ce que je trouve après mes hameçons?

Air : *La bonne aventure.*

J'avais fait un joli choix
De lign's assorties,
A la premièr' qu'est-c' que j' vois?
Un paquet d'orties;
A la s'conde, un hareng saur,
La troisièm', c'est ben pus fort;
(montrant un gros soulier)

Demandez-moi.

MARTINET et LA MÈRE MICHEL.

Un soulier!

JACOTIN.

Tout éculé, avec des clous de charrette au talon.

Si y avait la paire encor,
Si y avait la paire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BABET, FANFAN, ARRIVANT EN PLEURANT.

BABET.

Ah! ah! bonne maman, c'est le méchant Robert.

FANFAN.

Ah! hé! hé! oui, grand'maman, c'est lui.

LA MÈRE MICHEL, les caressant.

Qu'est-ce que c'est, mes enfants?

MARTINET.

Qu'est-ce qu'il vous a fait, voyons?

JACOTIN.

Faire du mal à des enfants; hein! c'est-il traître!

BABET, montrant une tartine.

Il m'a mis une grosse poignée de poivre sur mon pain; çà fait que mon raisiné n'est plus sucré du tout.

JACOTIN.

Je crois bien; donne voir que je goûte. (*Il mord dans la tartine.*) Pouah! ah! que c'est mauvais!

FANFAN.

Et moi donc, c'est bien pire! il m'a mis plein ma poche de fromage à la crême.

MARTINET.

Par exemple!

FANFAN.

Le chien du père Roquillard a senti çà ; çà fait qu'il a déjeûné avec ma poche...

Air du vaudeville d'*Arlequin dans la lune*. (Pour sauver.)

C'était ma veste des dimanches,
Me v'là-t-il pas bien fagoté ?
Il ne reste pus que les manches,
Tout le derrière est emporté.
Ce Robert est un diable à quatre,
Et la colér' me tient si fort,
Qu'avec lui je voudrais me battre,
Si j'étais sûr d'étr' le plus fort.

LA MÈRE MICHEL.

Le méchant garnement !

JACOTIN.

Pauvre garçon, va !

FANFAN, commençant à pleurer.

Mais quoi qu'il faut faire, grand'maman ? je ne peux pourtant pas rester comme çà !

JACOTIN.

Pardine ! on le prendrait pour un chie-en-lit, et nous ne sommes plus dans le carnaval.

LA MÈRE MICHEL.

Écoute, mon petit Fanfan, ne pleure pas, rentre chez nous, mets ta robe d'enfant de chœur ; çà fait qu'il n'y paraîtra plus, et que tu seras tout prêt pour la grand'messe...

FANFAN.

Eh ben ! c'est çà, voilà une bonne idée... Dieu !.. a-t-elle de l'esprit, ma grand'mère !..

(Il rentre dans la maison en sautant.)

BABET.

Et moi ! bonne maman, j'ai bien faim.

LA MÈRE MICHEL.

Je te donnerai une autre tartine tout-à-l'heure, avec des confitures, pour te récompenser.

BABET.

Des confitures ! quel bonheur !

MARTINET.

Si vous m'en croyez, mère Michel, vous porterez plainte à M. Barentin, le maire du village, contre son mauvais sujet de fils.

JACOTIN.

C'est çà, faut porter plainte.

LA MÈRE MICHEL.

Eh ! vraiment, j'y ai bien pensé, mon voisin.... mais M. le maire croit que son garçon est un ange, il le gâte, Dieu le sait, et il m'en voudra, si je me plains de lui.

JACOTIN.

Çà, c'est vrai.... il ne voudra pas croire tout ce qu'on lui dira contre son satané de Robert.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ FANFAN, ROBERT, ARRIVANT PAR LE FOND, REGARDANT DE TOUS COTÉS ET PRÊTANT L'OREILLE; IL A DES VÊTEMENTS ASSEZ PROPRES, MAIS EN DÉSORDRE, LES CHEVEUX MAL ARRANGÉS, UNE CASQUETTE SUR L'OREILLE.

ROBERT, à part.

Oh! oh!... on parle de moi, ici! Écoutons.

(Il grimpe légèrement et sans bruit sur le gros arbre auprès duquel Jacotin a appuyé sa ligne.)

LA MÈRE MICHEL.

C'est plutôt vous, monsieur Martinet, qui devriez vous plaindre, en votre qualité de maître d'école.

ROBERT, à part.

Se plaindre... de moi, sans doute.

MARTINET.

Certainement, mère Michel, à la grande rigueur, je le devrais..., mais je n'ose pas.

LA MÈRE MICHEL.

Comment!

MARTINET.

C'est tout simple : vous sentez bien que, dans ma position, c'est fort embarrassant.... car enfin je suis maître d'école de la commune; j'ai besoin de garder des ménagements avec l'autorité administra-

tive...; d'autant plus que M. le Maire a la complaisance de me donner six francs cinquante centimes par mois pour les leçons de son fils.

JACOTIN.

Qu'il ne prend jamais.

ROBERT, haut.

Pour çà, c'est assez vrai.

MARTINET, à Jacotin.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?

JACOTIN.

Moi! parrain!... je ne dis rien... je n'ai pas soufflé le mot.

LA MÈRE MICHEL.

C'est égal, mon voisin, çà ne peut pas durer comme çà... et, si vous voulez, nous nous plaindrons ensemble.

JACOTIN.

C'est çà! ensemble, tous les deux!

MARTINET.

Allons, je le veux bien.

ROBERT, à part.

C'est bon à savoir.

LA MÈRE MICHEL.

Justement, voilà M. Barentin qui sort de chez lui.

MARTINET.

Cela se trouve à merveille.

ROBERT, à part.

Papa!... cachons-nous bien.

SCÈNE IV.

Les mêmes, M. BARENTIN sortant de la maison en costume de chasse, un fusil à la main.

M. BARENTIN.

Air : *J'espère que c'est bien.* (Air de chasse.)

Chasseur, dès le matin,
Sors du logis les armes à la main;
Guerre au lièvre, au lapin!
Guerre au gibier,
Qui fuit de son terrier!
Mort au gentil perdreau!
Gare au cailleteau,
Et même au moineau!
S'il se trouve un faisan,
Pan!
Du bois reviens triomphant.

MARTINET.

Monsieur le Maire, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

La mère MICHEL.

Monsieur le Maire, je suis vot' servante.

JACOTIN.

Et moi aussi, monsieur le Maire.



BABET.

Salut bien, monsieur le Maire.

M. BARENTIN.

Ah! bonjour, mes enfants... bonjour, papa Martinet, mère Michel... Toi aussi, petite Babet. *(Il lui frappe sur la joue. — A Jacotin.)* Et toi, grand garçon, as-tu fait bonne pêche ce matin; le temps était bon; tu as dû prendre quelque pièce.

JACOTIN.

Eh! eh! pas précisément, monsieur le Maire... çà n'a pas mordu bien fort! Tenez, voilà tout le poisson d'aujourd'hui.

(Il lui montre le soulier.)

M. BARENTIN.

Qu'est-ce que cela?

JACOTIN.

C'est du poisson de la façon de M. vot' fils.

AIR du *ballet des Pierrots.*

Il est d'une espècè fameuse,
On n'en pêch' pas souvent comm' çà,
La Nièvre est fièr'ment poissonneuse,
Mais c'est l' premier que j' vois déjà!
Ce brochet, comme on n'en voit guère,
A cuir' s'ra peut-êtr' dur un peu;
A vot' servic', monsieur le Maire,
Si vous voulez le mettre au bleu.

M. BARENTIN.

Comment!... que signifie?..

MARTINET.

Rien n'est plus vrai, monsieur le Maire, M. votre fils nous fait cent méchants tours à la journée.

LA MÈRE MICHEL.

Tant y a qu'il ne respecte personne et que tout le village a à se plaindre de lui.

ROBERT, à part.

Tu me paieras cela, vieille sorcière !

JACOTIN.

Il ne sait qu'inventer tous les jours pour nous faire enrager.

M. BARENTIN.

Vraiment !... Mais, vous me surprenez.. un enfant qui est la douceur même.

JACOTIN.

Ah ben !... elle est fièrement vinaigrée, sa douceur.

BABET.

Et poivrée aussi, je peux le dire.

MARTINET.

Ce que nous vous disons est la pure vérité.

JACOTIN.

Oui, mon magistrat, il cache son jeu, voyez-vous.

Air : Lise épous' le beau Gernance.

D'vant vous il fait l' bon apôtre ;

MARTINET.

Il ne vaut pas mieux qu'un autre.
Au contraire, il est mutin,
Enfin c'est un vrai lutin.

LA MÈRE MICHEL.

C'est un enfant détestable,
L'effroi de tout le canton.

JACOTIN.

On l'a surnommé le diable,
Il n'a pas volé son nom.

M. BARENTIN.

Allons, allons, rassurez-vous, mes amis, si mon fils est coupable, s'il a fait quelques espiégleries que je doive blâmer, je le gronderai, je le punirai même.

BABET.

Çà sera bien fait.

ROBERT, à part.

Voyez-vous la petite sournoise qui s'en mêle aussi.

M. BARENTIN.

Adieu, mes enfants, je vais faire une tournée dans le bois; à mon retour, je parlerai à Robert.

LA MÈRE MICHEL.

A la bonne heure!

MARTINET.

Nous vous présentons nos hommages, monsieur le Maire.

JACOTIN.

Bonne chasse, mon autorité.

M. BARENTIN.

Merci.

Air : *Nous saurons bien le faire marcher droit.*

Oui, mes amis, reposez-vous sur moi,
C'est mon devoir, je vous rendrai justice;
Je punirai, s'il faut que je punisse,
Puisque je suis l'organe de la loi.

JACOTIN.

Pour ce p'tit diabl', je vous réponds vraiment
Qu'un' bonn' leçon s'rait nécessaire;
Et vous devez le punir doublement,
Et comme père et comme maire.

ROBERT, à part.

C'est ce que nous verrons.

REPRISE.

M. BARENTIN.

Oui, mes amis, reposez-vous sur moi, etc.

MARTINET, LA MÈRE MICHEL, JACOTIN et BABET.

Monsieur Robert ne s'attend pas, ma foi,
De ses méfaits qu'on nous rendra justice;
Il faudra bien aussi qu'il obéisse,
Le fils d'un maire est sujet à la loi.

ROBERT, sur son arbre.

Mes bons amis, vous vous plaignez de moi,
C'est vous, morbleu ! qu'il faudra qu'on punisse;
Je veux tourner, à mon seul bénéfice,
L'esprit du maire et celui de la loi.

ENSEMBLE.

(M. Barentin sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORS M. BARENTIN.

MARTINET.

J'espère, mère Michel, que j'ai montré un beau caractère.

LA MÈRE MICHEL.

Très-bien, monsieur Martinet!

JACOTIN.

Parrain, vous avez été superbe.

MARTINET.

Ah! quand je m'en mêle une fois... je sais ce que parler veut dire.

JACOTIN.

Robert le Diable va avoir sa danse, et je n'en suis pas fâché.

ROBERT, à part.

Cela n'est pas si sûr!...

(Il s'est emparé de la longue ligne de Jacotin, il accroche avec l'hameçon le bonnet de la mère Michel, et le tient suspendu en l'air.

LA MÈRE MICHEL.

Eh ben! eh ben!... qu'est-ce que c'est que çà?

BABET.

Par exemple!.... le bonnet de grand'maman qui s'envole.

JACOTIN.

Au secours! au voleur! au sorcier!...

TOUS, effrayés.

Ah ! mon Dieu !...

(Ils se sauvent tous.)

SCÈNE VI.

ROBERT, SEUL, ENCORE SUR L'ARBRE, FAISANT DANSER LE BONNET DE LA MÈRE MICHEL AU BOUT DE LA LIGNE, ET CHANTANT.

C'est la mère Michel
Qu'a perdu son chat,
Et son bonnet de tulle,
Et son beau falbala.

(Il jette la ligne et descend de l'arbre en riant.)

Ah ! ah ! ah !... La bonne farce !... Ah ! vous osez vous plaindre de moi, drôles que vous êtes !... Laissez-moi faire... je vous en ferai tant que vous demanderez grace... Ils croient que papa écoutera tous leurs rapports ! brrrt !... Je m'arrangerai si bien qu'il me donnera raison... Je veux leur faire cent niches à tous, et qu'il paient encore les pots cassés par-dessus le marché... Quel plaisir !... la journée ne sera pas assez longue pour tous les bons tours que je veux leur jouer. Pour commencer... je m'en vais semer des pois secs sur le chemin de l'Église : ceux qui passeront par là... patatras !.. et là, une bonne corde, bien tendue, pour que le cher maître d'école se casse un peu le nez, s'il sort de chez lui sans lunettes. *(Il sème des pois du côté gauche et tend une corde près de la maison de M. Martinet.)* Quant à la

marchande de tabac, je la garde pour la bonne bouche; ils auront tous leur part.

Air: *Sans souci de l'avenir.* (Robin des Bois.)

Il s'agit de me venger
Et de les faire enrager;
Loin d'être blâmable,
Ce sont des tours d'écolier;
Je ne fais que mon métier,
Je suis Robert le Diable.

MÊME AIR.

Oui, guerre à tous ces manans,
A tous ces gros paysans,
Guerre impitoyable!
Je deviens un lucifer,
Je vais faire un train d'enfer;
Je suis Robert le Diable!

SCÈNE VII.

ROBERT, FANFAN en costume d'enfant de choeur.

FANFAN.

Eh! eh! faut que je me dépêche, justement que j'ai à balayer la sacristie.

ROBERT, faisant l'aimable.

Te voilà, mon petit Fanfan?

FANFAN.

Monsieur Robert!... filons vite.

ROBERT.

Reste donc... Comment, tu as peur de moi!

FANFAN.

Pardine! çà n'est pas sans raison. *(A part.)* Il a l'air bien calin, il veut me faire quelque méchanceté.

ROBERT.

Voyons, mon cher Fanfan, est-ce que nous ne sommes plus amis?

FANFAN.

Oui, amis comme chien et chat... laissez-moi aller, M. le curé me grondera si ma besogne n'est pas faite.

ROBERT.

Veux-tu jouer ensemble?

FANFAN.

Je n'ai pas le temps.

ROBERT, le retenant toujours.

Tu as là une bien belle calotte.

(Il la prend.)

FANFAN.

C'est ma tante Bernard qui m'en a fait cadeau, elle est toute neuve.

ROBERT.

Si tu veux, je t'en donnerai aussi, moi?

FANFAN.

Merci, merci, les vôtres ne sont pas du même genre, et elles ne tiennent pas si chaud à la tête... rendez-moi ma calotte, monsieur Robert, je vas être en retard.

ROBERT.

J'ai envie de la garder pour en faire un petit bateau.

FANFAN.

Ah ! çà ne va pas sur l'eau.

ROBERT, faisant sauter la calotte en l'air.

On pourrait très-bien jouer à la balle avec.

FANFAN.

Finissez donc... vous allez me l'abîmer, ou la loger dans les arbres... rendez-la moi.

ROBERT.

Tiens, la voilà, ta calotte, gamin. (*Il prend dans sa poche une poignée de poix, la met au fond de la calotte et la lui enfonce sur la tête.*) N'as-tu pas peur que je la mange, ta calotte. (*A part.*) Tu ne l'ôteras pas de si tôt. (*Haut.*) Si tu ne m'apportes pas du pain bénit, tu seras gifflé.

FANFAN, se sauvant.

Adieu, monsieur Robert. (*A part.*) J'en suis encore quitte à bon marché.

ROBERT.

A la mère Michel, à-présent... (*Il grimpe jusque sur le toit, tire à lui du foin qui est dans un grenier et bouche avec la cheminée de la mère Michel.*) Ah ! vieille épicière, tu t'avises de porter plainte, je vais t'enfumer comme un jambon.

(*Il écoute.*)

LA MÈRE MICHEL, à la cantonnade.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que çà ?

RABET, de même.

Ah ! bonne maman ! quelle fumée !

ROBERT.

Voilà le commencement... sauvons-nous.

(Il saute jusqu'en bas et disparaît derrière les arbres.)

SCÈNE VIII.

LA MÈRE MICHEL, BABET, ENSUITE MARTINET ET JACOTIN, VILLAGEOIS.

LA MÈRE MICHEL.

Au secours! au secours!

BABET.

Le feu est à la maison.

ENSEMBLE.

Au feu! au feu!

JACOTIN, accourant.

Qui est-ce qui crie comme çà?

(Il roule sur les pois et tombe en arrière.)

MARTINET, sortant de chez lui.

Eh! bon Dieu! qu'est-il arrivé?

(Il se prend les pieds dans la corde et tombe en avant; une épaisse fumée sort de chez la mère Michel.

TOUS.

Au secours!... à l'assassin!... au feu!

(Les gens du village arrivent de différents côtés, plusieurs entrent chez la mère Michel.)

CHOEUR.

Air du *Logeur*.

Dieu ! quel bruit ! ah ! Quels cris ! quel tapage !
Mais, vraiment, nous somm's tout en émoi.
Oui, sur pied, voilà tout le village ;
Qui peut donc causer un tel effroi ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. BARENTIN.

REPRISE DU CHOEUR.

BARENTIN.

Voyons, pourquoi cette rumeur ? Est-ce qu'il y a une émeute ici ?

LA MÈRE MICHEL.

Non, monsieur le Maire.

JACOTIN.

Ho ! là ! là ! monsieur le Maire, j'ai les reins brisés.

MARTINET.

Sauf votre respect, monsieur le Maire, j'ai le nez cassé.

M. BARENTIN.

Expliquez-vous ?

JACOTIN.

Pargué ! c'est encore un tour de votre M. Robert !

LA MÈRE MICHEL.

Pas autre chose.

MARTINET.

C'est la pure vérité, monsieur le Maire.

JACOTIN.

Haï! haï! *(A un paysan.)* Tâte donc, Jean-Louis, voir si je n'ai rien de démoli... *(Furieux.)* Au fait, tant pis! je m'exaspère!... je m'insurge!... *(A M. Barentin.)* Magistrat irréprochable, envoyez Robert le Diable dans une pension, bien loin d'ici... si vous ne voulez pas qu'il y ait une révolution dans ce paisible village!

M. BARENTIN, souriant.

Rassure-toi, mon pauvre Jacotin, je le punirai sévèrement.

LA MÈRE MICHEL.

A la bonne heure!

JACOTIN.

Çà ne guérit pas, mais au moins çà console.

MARTINET.

Justement, le voilà.

TOUS.

C'est lui! c'est lui!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ROBERT, IL PARAIT AYANT L'AIR DE SE PROMENER BIEN TRANQUILLEMENT, ET DIRIGE SES PAS VERS LA MAISON.

M. BARENTIN.

Approchez, mon fils, et dites-moi d'où vous venez.

ROBERT, prenant un ton très-doux.

Je viens de me promener, mon papa, et, comme vous voyez, je rentre à la maison.

JACOTIN.

Oui, mais vous étiez ici tout-à-l'heure.

ROBERT, à part.

De l'audace. (*Haut.*) Pas du tout, je suis sorti dès ce matin.

JACOTIN.

Oui, pour nous faire des farces.

ROBERT.

J'ai suivi le chemin d'Argenvières, et je suis revenu par la Charnaye.

M. BARENTIN.

Et comment ne vous ai-je pas rencontré sur ma route?

ROBERT.

Parce que vous avez été par le bois et que j'ai suivi le bord de la Nièvre.

MARTINET.

Il a réponse à tout.

LA MÈRE MICHEL.

Il n'enrage pas pour mentir!

M. BARENTIN.

Et comment tout le village se plaint-il de votre conduite et de vos méchancetés?

ROBERT.

Des méchancetés, moi! n'en croyez pas un mot, mon papa; ceux qui viennent ainsi vous débiter de beaux mensonges sur mon compte, je les connais, ils savent que je les ai pris en faute, et c'est pour s'excuser qu'ils m'accusent.

TOUS.

Par exemple!

JACOTIN.

C'est un peu fort!

M. BARENTIN.

Quelle faute, voyons.

JACOTIN.

Oui, voyons.

MARTINET.

Oui, nous voulons voir.

ROBERT.

D'abord, mon papa, M. le maître d'école qui fait le bon apôtre devant vous, ne vous dit pas qu'il fait mille injustices tous les jours, et qu'il met les premiers de la classe ceux qui lui apportent des paniers de pommes et qui lui font des cadeaux.

TOUS.

Ah!...

MARTINET.

Mais, monsieur le Maire, c'est une affreuse calomnie... je dirai même plus.

M. BARENTIN.

Monsieur Martinet, si ce fait est vrai, vous méritez en effet quelque reproche.

MARTINET.

C'est une imposture, je puis vous le protester et en donner des preuves.

ROBERT.

Madame Michel, qui fait aussi sa sainte-nitouche, elle se garde bien de vous conter qu'elle met les trois quarts d'eau dans son ratafia et qu'elle vend du tabac de contrebande.

TOUS.

Ah! bien, c'est bon à savoir.

LA MÈRE MICHEL.

Ne le croyez pas, monsieur le Maire, ce n'est pas vrai du tout.

M. BARENTIN.

Prenez-y garde, Mère Michel, vendre de la contrebande est un délit; si cela venait aux oreilles de M. le Sous-Préfet, cela pourrait vous mener loin.

LA MÈRE MICHEL.

Mais encore une fois je vous assure... *(A part.)* Ah! le petit serpent.

ROBERT.

Après çà, voilà ce grand nigaud de Jacotin qui vient s'en mêler... Il vient se plaindre que j'ai attaché des orties à ses lignes... c'est vrai, je ne m'en défends pas.

JACOTIN.

Ah! il l'avoue au moins!

ROBERT.

Mais c'est pour lui apprendre à aller pêcher dans les endroits défendus; car il ne se gêne pas pour aller, avec un épervier, dans la pêcherie de maître Georges, dans l'étang du père Boursin, et dans notre propre vivier.

TOUS.

Ah! voyez-vous çà!

JACOTIN.

Ah!... çà me casse les bras!... Mais non, çà n'est pas vrai... demandez plutôt à tout le monde. Je suis un industriel, et la loi doit me protéger comme négociant.

M. BARENTIN.

Négociant!

JACOTIN.

Oui, négociant; car, depuis ma tendre jeunesse, j'ai déjà fait tous les commerces.

Air : *D'une robe légère.*

J'ai vendu d'la salade;
J'ai t'nu du bigarreau;
J'ai fait d'la limonade,
Qu'on app'lait du coco.
J'ai vendu d'la friture,
Des pois, des artichauts,
Enfin tout' la nature
A passé sur mon dos.

M. BARENTIN, à Jacotin.

Qu'est-ce qu'il dit, ta, ta, ta, ta. Ah! mon drôle! tu t'avises d'aller pêcher à l'épervier, et dans les endroits défendus. Que je t'y prenne jamais, et c'est à moi que tu auras affaire.

JACOTIN, s'arrachant les cheveux.

Seigneur! est-il possible de mentir comme çà!... Oui, c'est vexatoire... c'est abominable!...

(Il frappe du pied et entre chez la mère Michel.)

MARTINET.

Comment! monsieur le Maire, vous pourriez croire?..

M. BARENTIN.

C'est assez, laissez-moi, je vois que vous étiez tous ligués contre mon fils. Allez, et si je prends quelqu'un en contravention, je le punirai sévèrement.

MARTINET, allant pour sortir.

A la bonne heure!

LA MÈRE MICHEL, de même.

Voilà la justice!

BABET, de même.

C'est les battus qui paient l'amende.

ROBERT, à part.

Sont-ils vexés!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FANFAN, AYANT QUITTÉ SA ROBE D'ENFANT DE CHOEUR, MAIS AYANT TOUJOURS SA CALOTTE ROUGE SUR LA TÊTE.

FANFAN, pleurant

Air : *Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Est-on traitr' comm' çà?
Comment faire
Pour m'en défaire?
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ma calotte, oui-dà!
Qui donc enfin me l'ôtera?
Dieu! j' vas-t-il avoir l'air bête!
N'est-ce pas une indignité?
Me v'là, à perpétuité,
Un' calott' roug' sur la tête.
Ah! ah! ah! etc.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

LA MÈRE MICHEL.

Tenez, il aura fait encore quelque méchanceté à mon garçon.

BABET, caressant Fanfan.

Pourquoi pleures-tu, mon petit Fanfan?

FANFAN.

Pardine! il y a bien de quoi. M. Robert, non content de m'avoir fait déchirer ma veste à c' matin,

s'est inventé de me mettre de la poix plein ma calotte; elle me colle sur les cheveux, et je ne peux plus l'ôter.

M. BARENTIN.

Comment! Robert, c'est vous qui avez traité ainsi ce pauvre enfant!

FANFAN.

Oh oui! c'est bien lui; là, tout-à-l'heure, tout menteur qu'il est, il ne peut pas dire que non. M. le Curé, sachant que je n'avais plus de veste, m'en a donné une autre. J'étais si content... et, pas du tout, cette maudite calotte ne veut pas s'en aller... je n'oserai pas aller à la danse comme çà, il faudra que je couche avec; j'en ai pour toute ma vie, et quand je serai grand, on me prendra pour un galérien.

MARTINET.

Console-toi, mon garçon, nous trouverons quelques moyens de t'en débarrasser.

FANFAN.

Ah bien! tout de suite, hein!...

JACOTIN, sortant de la maison de la mère Michel.

Un moment!... un moment... nous allons voir si monsieur Robert dira encore que ce n'est pas lui qui a enfumé la mère Michel, au risque de mettre le feu à tout le village.

ROBERT.

Moi!...

JACOTIN.

Oui, vous! Tenez, parmi les bouchons de paille et de foin que nous avons retirés de la cheminée, voilà ce que nous venons de trouver.

(Il montre un mouchoir.)

ROBERT, à part.

Mon mouchoir! Je suis pincé!

MARTINET.

Ah! voilà une preuve enfin.

M. BARENTIN, à Robert.

Approchez, Monsieur... ainsi vous m'abusiez... vous ajoutiez le mensonge à l'audace... vous accusiez ces braves gens!

ROBERT.

Pardon, mon papa.

M. BARENTIN.

Point de pardon pour les menteurs, pour les mauvais sujets; vous resterez trois jours dans votre chambre au pain et à l'eau.

JACOTIN.

C'est bien fait.

FANFAN.

Çà fait qu'il n'aura pas d'indigestion.

MARTINET.

Et à moi, donc, il ne me cassera plus le nez.

M. BARENTIN.

Vous le voyez, mes amis, j'ai été trompé. Si je fus injuste envers vous, pour réparer ce tort involontaire, je vous invite tous à danser ce soir dans mon parc.

BABET.

Danser dans le parc! quel bonheur!

JACOTIN.

Mam'zelle Babet, je vous invite pour la première.

M. BARENTIN, à Robert.

Et vous, Monsieur, en prison sur-le-champ.

TOUS.

Vive M. le Maire!

CHOEUR.

Air de la *Chasse de Guillaume Tell.*

Quel bonheur pour le village!
Nous allons nous amuser;
Robert le Diable est en cage,
En paix nous pourrons danser.

FANFAN.

De jouer je me f'rais une fête,
Et je m'en donn'rais de grand cœur,
Si je n'avais pas sur la tête
C' que je n' dois avoir que dans l' chœur.

CHOEUR.

Quel bonheur, etc.

(M. Barentin renferme Robert dans sa maison; les paysans sortent à droite et à gauche. M. Barentin sort le dernier, après s'être assuré que la porte est bien fermée et avoir mis la clé dans sa poche.)

M. BARENTIN.

Point de grace, restez-là. Méritez votre pardon par votre repentir et votre bonne conduite. *(En scène.)* Il m'en coûte de me montrer sévère, mais je dois donner l'exemple à mes administrés, et il faut savoir punir le mensonge et l'hypocrisie.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ROBERT, SEUL; IL OUVRE UNE FENÊTRE DU PREMIER ÉTAGE ET REGARDE SI TOUT LE MONDE EST PARTI.

Ah! plus personne!... Corbleu! je suis d'une colère!... Ah! papa croit m'empêcher de sortir! me priver de la danse!... La belle malice que de sauter en bas! *(Il regarde en bas.)* Ce n'est pas l'embarras, c'est un peu haut; je pourrais me casser une jambe, c'est une mauvaise farce... Oh! l'excellente idée... Oui, je me vengerai de tous à la fois : ils se proposent de bien s'amuser à la danse, je me charge du violon, et, puisqu'ils m'appellent Robert le Diable, ce sera au moins pour quelque chose. *(Il apporte sur le bord de la fenêtre un gros paquet qu'il jette au loin dans une touffe d'arbres.)* Ce n'est pas le tout, il faut sortir, à-présent. *(Il prend un long bâton terminé par un crochet, et attire à lui une grosse corde qui est roulée à la fenêtre de la mère Michel.)* Voilà qui est délicieux. *(Il attache la corde à la croisée, et monte dessus pour s'assurer qu'elle est solide.)* Très-bien!... Le jour commence à baisser, c'est bien mon affaire; il n'y a pas de danger qu'on me soupçonne, on me croit déjà couché.





Air : *La Dame blanche vous regarde.*

Voici l'instant, la nuit est proche,
Sortons d'abord de la maison;
Qu'ils tremblent tous à mon approche,
Pour eux je deviens un démon.
Au beau milieu d'un entrechat,
Je veux vous livrer un combat.
Prenez garde, (ter.)
Robert le Diable vous regarde;
Il va commencer le sabat.

SCÈNE XIII.

ROBERT, JACOTIN, FANFAN.

FANFAN.

Je t'en prie, mon cher Jacotin, trouve-moi un moyen pour me délivrer de cette maudite calotte.

JACOTIN, essayant.

Çà tient comme le diable, impossible de l'ôter. Le meilleur moyen serait peut-être de te tremper la tête dans un baquet d'eau bouillante.

FANFAN.

Dans de l'eau bouillante! merci; le remède est pire que le mal.

JACOTIN.

Dame! Alors, je ne sais pas.

ROBERT, à part.

Ils sont aussi bêtes l'un que l'autre.

(Il se met à cheval sur la corde et se glisse ainsi jusque vers le milieu du théâtre, de sorte qu'il se trouve en l'air au-dessus de la tête de Jacotin et de Fanfan.)

FANFAN, *trépignant des pieds.*

Dieu ! est-ce embêtant ? Jacotin, tu vois un enfant de chœur au désespoir.

JACOTIN.

Voyons, Fanfan, il faut être raisonnable, quand tu t'arracheras les cheveux, çà n'arrachera pas la calotte.

FANFAN.

Çà m'est égal, je deviens frénatique, je deviens enragé.

ROBERT, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

FANFAN.

Tu ris de çà, mauvais cœur.

JACOTIN.

Eh ! non, je ne ris pas. *(Robert alonge la main et frappe sur la tête de Jacotin.)* Tiens, ce gamin-là qui me donne une taloche.

FANFAN.

Moi ! *(Il reçoit un coup à son tour.)* Ah çà ! dis donc, veux-tu finir, toi, M. Jacotin.

JACOTIN.

Comment ! que je finisse...

(Robert les frappe alternativement.)

FANFAN.

Holà ! oh ! grand mauvais sujet.



JACOTIN.

Hoï! hoï! est-il traître, donc, ce méchant petit Fanfan?

(Ils se poussent et finissent par se battre.)

FANFAN.

Tiens, attrape!

JACOTIN.

Pan! v'là pour toi!

(Robert se suspend après la corde et leur tombe sur le dos en poussant un grand cri; ils tombent par terre tous les deux, Robert disparaît derrière les arbres, emportant le paquet qu'il a jeté de la fenêtre; Fanfan et Jacotin sont assis par terre, à une petite distance l'un de l'autre.)

FANFAN.

Ah! mon Dieu!

JACOTIN.

Qu'est-c' qu' c'est que çà!

FANFAN.

C'est un feu follet.

JACOTIN.

C'est une sorcière.

FANFAN.

C'est une chauve-souris.

JACOTIN.

Ou un revenant.

FANFAN.

Tu n'es pas mort, dis, mon pauvre Jacotin?

JACOTIN.

Non, pas encore; mais j'ai eu fièrement peur.

FANFAN.

Si Robert le Diable n'était pas en prison, je croirais que c'est lui.

(Ils se relèvent.)

JACOTIN.

Tâte donc, hein! je n'ai rien de cassé?

FANFAN.

Dame!... il ne fait pas clair.

(Ici Robert reparaît, traversant lentement le fond du théâtre, monté sur des échasses, affublé d'un drap blanc et traînant une grosse chaîne.)

JACOTIN.

Ah! bon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

FANFAN.

Quoi donc?

ENSEMBLE.

Un fantôme! Nous sommes perdus!

(Ils se serrent l'un contre l'autre et pirouettent ainsi autour du théâtre, poursuivis par le fantôme, se heurtant contre les arbres.)

JACOTIN.

Au secours!

FANFAN.

A l'assassin!

ENSEMBLE.

Au secours! au secours!

(Robert disparaît par la gauche.)

SCÈNE XIV.

JACOTIN, FANFAN, MARTINET, LA MÈRE MICHEL, BABET, VILLAGEOIS ENDIMANCHÉS.

CHOEUR.

Air des *Habitants des Landes.*

C'est fêt' pour tout l'village;
Dans le parc nous allons danser,
Sous son épais feuillage,
Allons nous trémousser.

JACOTIN, à Martinet.

Mon parrain, je suis mort.

FANFAN.

Père Martinet, je suis massacré.

MARTINET.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

LA MÈRE MICHEL.

Qu'avez-vous à crier comme çà?

JACOTIN.

Nous avons vu le diable.

TOUS.

Le diable!

FANFAN.

Parole d'honneur; avec une robe blanche, des cornes de taureau et une queue de serpent.

BABET.

Ah! mon Dieu.

MARTINET.

Quel conte nous fait-il là?

FANFAN.

Il a disparu dans le cimetière... Imaginez-vous qu'il était plus grand que le clocher, et sa queue faisait tout le tour de l'église.

LA MÈRE MICHEL.

Mais c'est effrayant.

MARTINET.

Allons donc, çà n'est pas possible.

JACOTIN.

Parrain, c'est la pure vérité.

FANFAN.

Il nous a sauté sur les épaules et nous a donné des coups de griffes... et, tenez... tenez... c'est lui, le voilà... voyez-vous, là-bas, derrière les arbres.

TOUS.

Le revenant!.. Sauvons-nous!

(Robert paraît vers le fond du théâtre, tous les paysans se blotissent du côté de la maison de Martinet.)

CHOEUR.

Air de *Wallace*.

Quel spectacle incroyable,
Vient s'offrir à nos yeux!
Quel fantôme effroyable!
Fuyons, quittons ces lieux;
Fuyons, fuyons, quittons ces lieux.

(Robert disparaît. — M. Barentin arrive par le fond.)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. BARENTIN.

M. BARENTIN.

Eh! miséricorde! qu'est-ce donc encore, mes amis? c'est aujourd'hui la journée aux événements.

JACOTIN.

Oui, monsieur le Maire.

FANFAN.

Monsieur le Maire, sauvez-vous, vous allez être dévoré.

M. BARENTIN.

Un loup aurait pénétré dans le village?

(Il ouvre la porte de sa maison.)

MARTINET.

Mieux que çà, monsieur le Maire, un revenant.

LA MÈRE MICHEL.

Un fantôme, monsieur le Maire.

M. BARENTIN.

Un fantôme! Quel conte me faites-vous?

FANFAN.

Un pur fantôme.

JACOTIN.

Il était là encore tout-à-l'heure.

TOUS.

Nous l'avons tous vu.

BABET.

C'est bien vrai, et à-présent il a passé derrière l'église, tenez, le voilà qui revient.

MARTINET.

Ah! mon Dieu oui.

M. BARENTIN, riant.

Parbleu! je serais curieux de le voir.

TOUS, criant et se sauvant vers la maison de la mère Michel.

Le voilà. Ah! ah! ah!

M. BARENTIN, un peu effrayé.

C'est ma foi vrai!... Eh bien! vous avez peur! Mettez-vous deux ou trois bons gaillards... arrêtez-le.

JACOTIN, se sauvant.

L'arrêter!... merci.

FANFAN, se cachant derrière la porte de M. Barentin, qui est restée ouverte.

C'est plutôt lui qui nous arrêterait et nous avalerait comme des ciboulettes.

M. BARENTIN, à lui-même.

Allons, il faut qu'un magistrat donne l'exemple du courage et de la fermeté. (*Il prend son fusil de chasse dans sa maison.*) Rassurez-vous, braves habitants d'Argenvières, votre maire veille sur vous.

(*Robert reparaît, tous les paysans jettent encore un cri d'effroi. — Barentin, après quelque hésitation, arme son fusil et met le fantôme en joue.*

M. BARENTIN.

Silence ! Laissez-le approcher.

(Robert, dans son accoutrement de fantôme, fait encore quelques pas, M. Barentin s'avance doucement à sa rencontre, et lui lâche dans les jambes un coup de fusil. Robert effrayé veut s'enfuir, mais il s'embarrasse dans son drap. Il tombe, tous les villageois l'entourent.)

TOUS.

Bravo ! bravo ! le revenant est à bas.

ROBERT, criant.

Holà ! holà ! au secours !

TOUS.

C'est monsieur Robert !...

M. BARENTIN.

Mon fils !

FANFAN.

Par exemple !

ROBERT.

Grace ! grace ! ayez pitié de moi, je vais mourir.

MARTINET.

Serait-il blessé dangereusement?

(On le relève.)

M. BARENTIN.

Rassurez-vous, ce ne sera rien. Le fusil n'était chargé qu'à sel.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! tant mieux.

JACOTIN.

C'est égal, la leçon est pas mal salée.

ROBERT.

Mon cher papa, jai été bien puni de ma désobéissance... pardonnez-moi, je vous jure que je suis corrigé pour toujours.

M. BARENTIN.

Je veux bien croire à votre repentir, mon fils ; mais, pour mon repos et celui de mes administrés, vous partirez demain pour le collége de Nevers.

ROBERT.

Au collége ! vous quitter !

M. BARENTIN.

Oui, mon cher Robert, c'est l'oisiveté et le trop de liberté qui vous perdent ici. Nous verrons, aux vacances, s'il faut encore vous appeler Robert le Diable. Et vous, mes amis, vous n'avez pas de sel dans les jambes, je veux vous faire danser une ronde. Toi, donne-moi ton violon.

CHOEUR.

Air : *Cris de Paris*.

En avant la poule et l'été !
Dansons, trinquons sous l'ombrage ;
La dans', la bouteill', la gaîté,
Sont les plaisirs du village.

MARTINET.

Jadis, au bal ainsi qu'aux bois,
Je m'en donnais d' la bell' manière ;
Mais chaque jour je m'aperçois
Que mes jamb's restent en arrière...
Dam' ! je n' dans' plus comme autrefois.

On n'est pas toujours jeune, mais bah ! faut se

consoler : quand on ne peut plus lever le pied, on lève le coude... eh! allez donc....

En avant, etc.

JACOTIN.

Notre mair', monsieur Barentin,
Est un chasseur que rien n'arrête;
Jadis, poursuivant le lapin,
A c'l' heure il tir' sur la gross' bête;
Ne vous trouvez pas sur son ch'min.

Il pourrait bien vous saler en passant : paf!... et puis, celui qui empoche çà, en voulant prendre des raisins dans les vignes... il ne s'en vante pas, il dit que c'est un rhumatisse.

En avant, etc.

FANFAN.

Je n' suis encor qu'un enfant d' chœur,
Je sers la mess' et j' sonne l'office;
Mais j' chang'rons, dev'nant homm' de cœur,
Ma calotte en bonnet d' police,
Et les prussiens ne m' f'ront pas peur.

C'est là que nous aurons un rigodon soigné; mais, en attendant que j'aie la taille et qu'ils viennent chez nous,

En avant, etc.

LA MÈRE MICHEL.

Notr' maîtr' d'école est un malin,
Et sa méthode est prompte et sûre;
Mais ce qu'il y a de plus certain,
C'est qu' dans sa classe, je vous jure,
Il n' perdra jamais son latin.

Attendu que le pauvre cher homme n'en a pas à son étalage, ce qui ne l'empêche pas d'être un savant très-distingué.

En avant, etc.

BABET, au public.

Robert le Diabl' fut un démon,
Mais soudain, changeant d' caractère,
Il devient doux comme un mouton;
Que le public soit peu sévère,
C'est bien assez d'une punition.

Et vous le savez, Messieurs, on ne peut être puni qu'une seule fois pour la même faute, c'est dans la charte.

En avant, etc.



HENRI IV

EN FAMILLE,

TABLEAU HISTORIQUE EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ DE COUPLETS.



PERSONNAGES.

HENRI IV, âgé d'environ 50 ans.
LE DAUPHIN, depuis Louis XIII, âgé de 7 à 8 ans.
GASTON, duc d'Orléans, son frère cadet.
HENRIETTE DE FRANCE, depuis reine d'Angleterre, ayant 4 à 5 ans.
Mme DE HAUTVILLIERS.
LORD DERBY, ambassadeur d'Angleterre.
LA LEZARDIÈRE, majordome.
CAPRINI, échevin, italien.
Le jeune DE HAUTVILLIERS.
UN ÉCUYER.
GARDES.
ENFANTS.

La scène se passe dans une des galeries du château de Fontainebleau, vers l'année 1605.

HENRI IV

EN FAMILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA LEZARDIÈRE, CAPRINI.

CAPRINI.

Eh!... c'est vos! comé sta, mon cher baronetto de la Lezardière.

LA LEZARDIÈRE.

C'est moi-même, monsieur Caprini, en personne propre et naturelle; mais, je vous en prie, mon très-cher échevin, si vous voulez que je vous comprenne, parlez-moi français, c'est la seule langue que je connaisse à peu-près.

CAPRINI.

Vous n'entendez pas l'italien... Ah! c'est dommage, mio carissimo baronetto; une lingua charmante, suavissima, déliciosa... Ah çà! vous êtes donc arrivé avec le Roi?...

LA LEZARDIÈRE.

Sans doute; Sa Majesté peut-elle se passer de moi?.. Ne suis-je pas attaché à la garde-robe?..

CAPRINI.

A la garde-robe?... c'est juste. Moi, comme éche-

vin du bailliage de Fontainebleau, je me suis hâté, *presto, prestissimo*, dès que j'ai appris cette nouvelle. Dites-moi donc, on parle de grandes affaires perqué le Roi se rend secrètement ici... (*Mystérieusement.*) Il est question d'une paix définitive avec l'Espagne et l'Angleterre.

LA LEZARDIÈRE.

Du tout, seigneur échevin, du tout... pur verbiage, que l'on débite à Paris... et que l'on croit bonassement dans vos provinces. Je sais de bonne part que le Roi vient tout simplement à Fontainebleau pour voir ses enfants.

CAPRINI.

C'est encore possible ; il est si bon père! *il buono padre*, comme on dit dans notre Toscane. Ah ! quel excellent roi nous avons là, mon cher baron!

Air : *Mon père, ta philosophie.*

De tout temps il s'est fait connaître
Par sa franchise et sa gaîté :
Bon ami, bon soldat, bon maître,
Il est chéri comme il est respecté.
Depuis que le destin prospère
Repose enfin ses drapeaux triomphants,
De ses sujets Henri IV est le père,
Et partout il a des enfants.

LA LEZARDIÈRE.

Il se moque quelquefois un peu de nous... mais nous rendons cela de temps à autre aux petites gens.

CAPRINI.

C'est-à-dire, il se moque de nous... c'est de vous, que vous voulez dire.

LA LEZARDIÈRE.

De moi!

CAPRINI.

Sans doute.

LA LEZARDIÈRE.

C'est de vous-même, au contraire.

CAPRINI.

Rappelez-vous donc, mon cher de la Lézardière, qu'il rit toujours de votre perruque.

LA LEZARDIÈRE.

C'est plutôt de la vôtre. Le Roi n'est pas homme à rire de la perruque d'un majordome.

CAPRINI.

Diavolo! il n'est pas homme non plus à rire de celle de l'échevin Caprini.

LA LEZARDIÈRE.

Allons, mon cher, laissons-là nos perruques et toutes ces sornettes; comme échevins, vous pouvez me rendre un petit service, et je suis bien aise de vous avoir rencontré seul.

CAPRINI.

Questo, signor; parla presto. Ah! j'oublie toujours que vous n'entendez pas l'italien.

LA LEZARDIÈRE.

Voilà ce que c'est... Vous savez que je suis parent de Mme de Hautvilliers.

CAPRINI.

Si, signor.

LA LEZARDIÈRE.

Je serais même son unique héritier, si elle n'avait pas un fils.

CAPRINI.

Oui, mais questo figlio existe, il sert même dans les gardes.

LA LEZARDIÈRE.

C'est une jeune tête éventée, il vient de déserter.

CAPRINI.

Ah! diavolo!...

LA LEZARDIÈRE.

Vous sentez que je vais pousser les choses de manière à ce qu'il soit condamné, pour que l'héritage me reste... Et mon respectable ami, l'échevin Caprini, m'aidera bien à faire quelques écritures, dont j'ai besoin dans cette circonstance.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

C'est un assez mauvais sujet,
Il sera condamné, je gage;
Et moi, mon principal objet
Est de palper son héritage;
Qu'il ne lui reste rien,
Que j'ai' tout son bien,
Et je n'en veux pas davantage.

CAPRINI.

Eh ! signor, je ne sais pas trop si je ferai prudemment de me mêler de cette affaire-là... Le Roi est assez peu accommodant sur ces sortes de choses.

LA LEZARDIÈRE.

Cela ne peut vous compromettre en aucune façon... d'ailleurs... Chut !... Voici quelqu'un. Nous parlerons de cela plus tard.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORD DERBY, VÊTU SIMPLEMENT.

CAPRINI.

C'est un étranger.

DERBY.

Messieurs, je vous salue.

LA LEZARDIÈRE.

Bonjour, brave homme, bonjour... Qui êtes-vous ?... que demandez-vous ?

DERBY, à part.

Ne nous faisons pas connaître, et observons, c'est le plus prudent. *(Haut.)* Mais, Messieurs, je suis un gentilhomme étranger... j'arrive exprès de Paris pour voir le Roi ; on m'a fait espérer qu'en l'attendant dans cette galerie, je pourrais lui être présenté.

LA LEZARDIÈRE.

Bon !... présenté au Roi, avec un costume aussi

négligé... y pensez-vous?... mon petit gentilhomme, c'est une plaisanterie.

CAPRINI.

Je m'étonne même qu'on vous ait laissé pénétrer jusqu'ici.

DERBY.

Corbleu! Messieurs, vous me surprenez beaucoup!

Air : *Hier, à la fin du combat* (air de Garrick).

Je pensais que, pour votre roi,
L'étiquette était peu de chose,
Qu'il aimait mieux le fer de bon aloi
Que les rubans couleur de rose;
La guerre a fait tout son éclat,
Et, pour paraître en sa présence,
J'ai pris exprès mon habit de combat,
Car l'habit du simple soldat
Doit toujours plaire au Roi de France.

LA LEZARDIÈRE.

Soldat, soldat... à la bonne heure!... Mais, de quel pays êtes-vous?

CAPRINI.

Si signor... êtes-vous italien?

DERBY.

Point du tout.

LA LEZARDIÈRE.

Êtes-vous limousin ou périgourdin?

DERBY.

Encore moins.

CAPRINI.

Je vais vous dire, signor, moi, voyez-vous, ze souis italien, et zé ne protéze qué les italiens, perqué...

LA LEZARDIÈRE.

Moi, je suis de Limoges, j'ai des parents dans le Périgord... vous sentez bien que je n'ai de crédit que pour mes compatriotes.

DERBY.

Eh! parbleu! Messieurs, je me passerai de votre crédit et de votre protection.

LA LEZARDIÈRE, bas.

C'est un homme grossier!

CAPRINI, de même.

Sans éducation.

LA LEZARDIÈRE, de même.

Quelque pauvre diable qui vient solliciter un petit emploi à la cour.

CAPRINI, de même.

Ou demander sa retraite.

DERBY.

Ah çà! vous-mêmes, Messieurs, qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour parler avec tant de hauteur et me faire tant de questions?

LA LEZARDIÈRE.

Monsieur l'étranger, j'ai l'honneur d'être premier majordome de Sa Majesté.

CAPRINI.

Signor, ze souis échevin du grand bailliage de Fontainebleau, grace à la feue reine Catherine, qui était italiennne et ma protectrice.

DERBY.

Eh bien! Messieurs, mêlez-vous de vos affaires, et laissez-moi, je vous prie, gouverner les miennes.

LA LEZARDIÈRE.

Etranger, vous êtes un insolent!

CAPRINI.

Signor soldat, vous êtes un impertinent!

DERBY.

Allez-vous-en au diable!

LA LEZARDIÈRE.

Eh! nous vous empêcherons bien de parler au Roi!

DERBY.

C'est ce que nous verrons.

LA LEZARDIÈRE.

Partons, mon cher, car j'étouffe de colère.

CAPRINI.

Et moi aussi.

ENSEMBLE.

Air : *Quand papa lapin mourra.*

Adieu, monsieur le soldat,
La fureur me transporte;
Peut-on parler de la sorte
A des hommes d'état. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

DERBY, SEUL.

Je n'en reviens pas. Suis-je bien à la cour de France, que l'on dit si galante, si polie?... Par ma foi, si le roi Henri est comme ses gens, je ne vois point d'affaires à conclure. Je ne suis point disposé à me faire baffouer, et le roi d'Angleterre, mon maître, ne m'a pas envoyé pour cela.

Air du vaudeville de l'*Intérieur d'une étude*.

Je dois mal juger de l'étoffe
Sur un pareil échantillon;
Pourtant le prince est philosophe,
On le dit simple autant que bon.
Allons, conservons l'espérance,
Attendre est encor le meilleur;
Car il faut de la patience
Dans le métier d'ambassadeur.

SCÈNE IV.

DERBY, LE DAUPHIN, CONDUISANT Mme DE HAUTVILLIERS.

LE DAUPHIN.

Entrez, Madame, remettez-vous, je vous prie; c'est dans cette galerie que vous pourrez facilement voir le Roi.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Aimable enfant! que je vous suis obligée de tant de complaisance!



LE DAUPHIN.

Ne doit-on pas toujours en avoir pour les dames? *(Voyant Derby.)* Ah! ah! Monsieur attend sans doute aussi mon p... Sa Majesté.

DERBY.

Précisément, Monsieur; j'ose espérer qu'elle daignera m'accorder un moment d'audience.

LE DAUPHIN.

N'en doutez pas, Monsieur; le vainqueur d'Ivry a toujours accueilli avec empressement les militaires.

DERBY, à part.

A la bonne heure!... Il paraît qu'ici les enfants sont plus honnêtes que les majordomes.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Vous paraissez être du château, mon jeune ami; vous êtes, je pense, attaché à la Reine?

LE DAUPHIN, souriant.

Oh! très-attaché, Madame, je vous l'assure!

Air du *Verre*.

Eh! qui pourrait ne pas aimer
Une si bonne souveraine?
Personne ici ne peut blâmer
Mon attachement pour la Reine.
Je serais fâché, sur ma foi,
Lorsqu'à tout le monde elle est chère,
Qu'on put la chérir plus que moi,
Car je l'aime comme une mère.

DERBY, à part.

C'est le dauphin... Du respect et de la prudence, M. l'ambassadeur. (*Bas au Dauphin.*) Monseigneur, vous êtes reconnu, mais je me retire pour ne point trahir votre incognito...

LE DAUPHIN, à Derby.

Chut !...

DERBY, à part, en sortant.

Allons, je suis déjà plus content.

SCÈNE V.

LE DAUPHIN, Mme DE HAUTVILLIERS.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Une mère !... ah ! ce mot me fait mal... Il renouvelle ma douleur.

(*Le Dauphin l'observe attentivement.*)

LE DAUPHIN.

Qu'avez-vous, Madame ? vous paraissez souffrir... Ah ! parlez, confiez-moi vos peines ; si je ne puis les adoucir, je les partagerai du moins.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Excellent cœur !... hélas !... mon jeune ami... mes maux sont peut-être irréparables... Je suis veuve du capitaine de Hautvilliers qui périt dans les plaines de Fontaine-Française, il ne me reste qu'un fils, mon unique bien, ma seule consolation, et il est sur le point d'être arraché à ma tendresse.

LE DAUPHIN.

Que dites-vous? comment cela?

Mme DE HAUTVILLIERS.

Quoique bien jeune encore, il sert dans les gardes du Roi. C'est une faveur qu'il dut au nom de son père... Il est bouillant et fier... quelques mauvais traitements qu'il a reçus de l'un de ses chefs... les persécutions du majordome qui est son tuteur...

LE DAUPHIN.

Qui?... La Lezardière... ce vieux fou, si important, qui a une si drôle de perruque..

Mme DE HAUTVILLIERS.

Cet homme dur et intéressé emploie tous les moyens pour s'approprier le peu qui nous reste.

LE DAUPHIN.

C'est un peu fort...

Mme DE HAUTVILLIERS.

Tout cela a tellement exaspéré mon fils, que dans un moment de désespoir il a déserté.

LE DAUPHIN, chagrin.

Déserté !...

Mme DE HAUTVILLIERS.

Maître de ses esprits... il a compris toute l'étendue de sa faute... il s'est rendu à son corps... Mais on l'a inhumainement traîné dans la prison de cette ville, on parle de le juger, et je n'espère plus que dans la bonté compatissante du Roi.

Air de *Julie*.

A ses genoux, lorsqu'une mère
Viendra l'implorer pour son fils,
Il se souviendra qu'il est père,
Et tous mes maux seront finis.
Oui, je le sais, la providence
Comblant Henri de plus d'une faveur,
Dans les vertus qui remplissent son cœur,
N'a pas oublié la clémence.

LE DAUPHIN.

Vous avez raison, Madame... comptez sur la bonté du roi, j'y compte aussi beaucoup moi-même... Rassurez-vous, bonne mère... il verra vos larmes... il ne vous résistera pas. (*Finement.*) Oh! je le connais, allez.

Air des *Petits Savoyards*.

De l'antique chevalerie
Il conserve l'attrait vainqueur,
Et le courage, dans son cœur,
S'unit à la galanterie.
Henri se montre affable et grand,
Il aime à calmer la souffrance;
S'il n'était pas et vaillant et clément,
Il ne serait pas roi de France.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Cher enfant! tu me rends l'espoir.

LE DAUPHIN.

Tenez, il me vient une idée... le Roi est encore au conseil, revenez dans une demi-heure... Moi... ou plutôt une autre personne vous conduira dans cet

appartement voisin, et vous parlerez au Roi dans le moment le plus favorable.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Je crois vous deviner...

LE DAUPHIN.

Bah!

Mme DE HAUTVILLIERS.

Vous voulez peut-être engager le jeune dauphin à s'intéresser en ma faveur.

LE DAUPHIN.

Le dauphin!... mais, oui... peut-être.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Il est si compatissant, il a si bon cœur!...

LE DAUPHIN.

Vrai?.. vous croyez! (*A part.*) Cela ne fait pas de peine d'entendre ces choses-là. (*Haut.*) Mais je crains que l'on ne nous surprenne... dans une demi-heure, ne l'oubliez pas...

Air de *Tancredi*.

Adieu, tendre maman,
J'espère
Si bien faire
Qu'un monarque clément
Vous rendra votre enfant.

Bonne espérance,
Séchez vos yeux;
Le roi de France
Est généreux.
Sur mon secours
Reposez-vous toujours.

Mme DE HAUTVILLIERS.

J'en ai l'assurance;
Croyez qu'à jamais
Dans mon cœur sont vos bienfaits.

ENSEMBLE.

Adieu donc, cher enfant,
Une mère
En vous espère
Qu'un monarque clément
Lui rendra son enfant.
(*Elle sort.*)

LE DAUPHIN.

Adieu, tendre maman, etc.

SCÈNE VI.

LE DAUPHIN, SEUL, RIANT.

Oui, j'en dirai un mot au dauphin.. . Pauvre femme! que je serais content de lui dire : « Tenez, voilà ce cher fils, vous ne le pleurerez plus; c'est moi qui vous le rends. » Oh! mais il faudrait être roi pour pouvoir parler comme cela, et je ne suis que prince; c'est déjà un bon commencement, mais ce n'est pas tout-à-fait assez...

Air : *Le joli talisman*. (Petite lampe merveilleuse.)

Le bon métier (bis) que d'être prince;
Mais roi, cela vaut encor mieux;
On régne sur une province,
On se fait bénir en tous lieux,
Chaque jour on fait des heureux.
Le peuple sur votre passage
A l'envi vient vous rendre hommage;

Tout bas (bis) notre cœur sait pourquoi.
Quel plaisir d'être roi!
Quel plaisir (bis) d'être roi!

Une fois roi (bis) l'on est son maître,
C'est bien encore un agrément.
Un roi se passe bien peut-être
Des calculs qui font mon tourment,
De latin et de rudiment.
Un roi n'apprend plus la lecture,
N'a plus de maître d'écriture.
Hélas! (bis) ce n'est pas comme moi.
Quel plaisir d'être roi!
Quel plaisir (bis) d'être roi!

LA LEZARDIÈRE, annonçant.

Le roi!

LE DAUPHIN.

Voilà mon papa; tâchons de nous y prendre adroitement.

SCÈNE VII.

LE DAUPHIN, LE ROI, LA LEZARDIÈRE,
QUELQUES GARDES A LA PORTE.

LE ROI.

Allez, je suis bien aise d'être seul quelques instants... Ventre-saint-gris! ma petite famille réclame aussi mes soins paternels... Cependant je suis visible pour tout le monde; les malheureux sont pressés, et je ne dois pas les faire attendre... entendez-vous, majordome?

LA LEZARDIÈRE.

Parfaitement bien, Sire.

(Il se retire.—Le Roi arrive en scène et trouve le Dauphin assis gravement dans un fauteuil.)

LE ROI.

Eh! vive Dieu! que fais-tu là, monseigneur mon fils? tu as l'air de méditer la paix générale.

LE DAUPHIN.

Mon papa, je songeais...

LE ROI.

Eh! à quoi songeais-tu?

LE DAUPHIN.

Oh! à bien des choses... je me figurais être assis sur un trône, et je m'essayais à régner.

LE ROI, souriant.

A régner!... pas mal, monsieur le Dauphin. J'aime à voir que l'on ait des dispositions pour son état.

LE DAUPHIN, lui baisant la main.

Cher papa, que je serais content, si j'étais sûr de porter un jour le sceptre aussi dignement que vous.

LE ROI.

De la flatterie!.. Embrasse-moi vite, petit courtisan, je te pardonne. *(Il l'embrasse.)* Je suis sûr qu'il dit ce qu'il pense, celui-là.

Air de *Céline*.

Loin des cours, commençant ma vie,
Élevé, nourri dans les camps,
J'ai toujours fui la flatterie
Et les fadeurs des courtisans;
Mais, aujourd'hui, d'un fils plein de tendresse
J'accepte l'hommage flatteur,
Car le compliment qu'il m'adresse
Fait l'éloge de son bon cœur.

LE DAUPHIN.

Mon cher papa, je voulais vous demander une chose.

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est, mon enfant?

LE DAUPHIN.

Est-ce que les rois sont quelquefois obligés de punir?

LE ROI.

Malheureusement cela arrive, mon fils.

LE DAUPHIN.

Bah!... Et quand ils ont un bon cœur, comme vous, mon papa, comment font-ils donc?

LE ROI.

Ils souffrent beaucoup. (*A part, avec douleur.*) Quel souvenir cet enfant me rappelle!

LE DAUPHIN.

Mais il y a des fautes plus ou moins graves, plus ou moins pardonnables.... des étourderies de jeunesse; par exemple... le jeune de Hautvilliers..

LE ROI.

Comment ! d'où sais-tu cette affaire ?

LE DAUPHIN.

Oui, mon papa, je sais qu'il est coupable ; mais il se repent.

Air du *Baiser au porteur.*

Son erreur vient de sa faiblesse :
Papa, je vous implore ici ;
Prenez pitié de sa jeunesse,
Songez que je suis jeune aussi ; (bis.)
Par une loi juste et sévère,
Lorsqu'il peut être aujourd'hui condamné,
J'ai vu les larmes de sa mère,
En votre nom, j'ai pardonné.

LE ROI, sévèrement.

En mon nom... Vous avez eu tort, mon fils... oui, le plus grand tort... Ce jeune homme... oubliez-vous qu'il a déserté ?

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Dans le noble métier des armes,
Le premier devoir est l'honneur ;
Point de regrets, de pitié ni de larmes,
Pour le lâche ou le déserteur. (bis.)
A son pays le soldat doit sa vie,
Mourir pour lui, c'est le sort le plus beau !
Mais celui qui fuit son drapeau,
N'est plus l'enfant de la patrie.

LE DAUPHIN, à part.

Ça ne fait pas mon compte !... Ah ! si j'étais roi !..

LE ROI.

Ne me parle plus de Hautvilliers, mon fils... il est trop coupable.

LE DAUPHIN.

Il faut donc aussi punir sa malheureuse mère!

LE ROI.

Encore!

LE DAUPHIN.

Non... non... N'en parlons plus. (*A part.*) Mon Dieu! comment donc faire? (*Haut.*) Papa! je voulais encore vous faire une demande.

LE ROI.

Voyons!...

LE DAUPHIN.

Si j'étais roi,... vous sentez bien que c'est une supposition... comment m'appellerais-je?

LE ROI.

Plaisante question!... Quel est le dernier roi de France qui ait porté le nom de Louis?

LE DAUPHIN.

La belle malice!.. c'est Louis XII.

LE ROI.

Eh bien!...

LE DAUPHIN.

C'est juste, je serais Louis XIII, cela me paraît drôle... Oh! dites donc, mon cher papa, si vous vouliez me laisser être roi pendant une heure ou deux seulement, cela m'amuserait bien?

LE ROI.

Vraiment !

LE DAUPHIN.

Je vous en prie... pour savoir ce que c'est que la royauté.

LE ROI, riant.

Eh bien ! ventre-saint-gris ! j'y consens. Voyons, il est dix heures à la grosse horloge du château... je te donne jusqu'à midi...

LE DAUPHIN.

Ah ! quel bonheur !

LE ROI.

Je ne suis pas fâché de voir comment tu règneras.

LE DAUPHIN.

Dame !... deux heures... c'est bien court; mais je ne suis pas embarrassé, j'ai un si bon modèle !... (*Fausse sortie.*) Vous sentez bien, mon papa, qu'un roi de deux heures n'a pas trop de temps pour sa toilette. Je vais faire la mienne; et ma cour, et mes gardes, donc!.. Ah ! je suis si content !... Sans adieu, mon papa. Oh ! je veux que votre substitut vous fasse honneur !

LE ROI.

J'espère que Votre Majesté sera bien sage.

LE DAUPHIN.

Cela ne se demande pas.

Air de la *Halle au Blé.*

Ah! quel plaisir! Ah! quel bonheur!
Ma puissance
A l'instant commence.
Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!
Quel beau jour et quelle faveur!

Ma cour se tient ici,
Je veux être obéi,
Et puis, juste à midi,
N, i, ni,
J'abdique et c'est fini.

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur! etc.
(*Il sort.*)

LE ROI.

Oui, jouis bien de ton bonheur;
Ta puissance
A l'instant commence;
Mais tâche au moins que la grandeur
N'abuse pas ton jeune cœur.

SCÈNE VIII.

LE ROI, SEUL.

Je suis curieux de voir comment il se tirera d'affaire... Oh! il y a du bon dans ce petit cœur-là!... Ventre-saint-gris! à son âge, j'étais un diable, moi. Eh! eh! n'allons pas lui faire cet aveu; il prendrait cela pour une autorisation. (*Assis.*) Enfin me voilà un peu livré à moi-même, un peu tranquille... Ah! j'ai bien gagné ce repos-là!... et la pauvre France aussi.
(*Il se lève.*)

Air : *Un peu d'esprit, beaucoup d'adresse.* (Cartouche et Mandrin.)

Après tant de cruelles peines,
Après tant d'efforts impuissants,
J'ai calmé les ligues, les haines,
Et je n'ai plus que des enfants,
Non, je n'ai plus que des enfants,
Tous les Français sont mes enfants.

Je veux qu'on garde ma mémoire,
Par les heureux que j'aurai faits;
Qu'on dise : Henri, grand par la gloire,
L'est plus encor par ses bienfaits.
Après tant de cruelles peines, etc.

D'un roi sage acquittant la dette,
Je veux ôter plus d'un impôt;
Et que chacun, les jours de fête,
Puisse mettre la poule au pot.
Après tant de cruelles peines, etc.

Mais, à propos d'enfants, je n'ai pas encore vu tous mes marmots ce matin, je n'en ai embrassé qu'un... Ah! ah! j'entends du tapage, ce sont eux sans doute.

SCÈNE IX.

LE ROI, GASTON, HENRIETTE, LA LEZARDIÈRE.

LA LEZARDIÈRE, annonçant.

Monseigneur le duc d'Orléans!

GASTON, entrant.

Mais oui, papa est rentré... ils ne nous le disaient pas, eux.

LA LEZARDIÈRE, annonçant.

Mademoiselle Henriette de France.

LE ROI, courant à eux.

Bonjour, mon petit Gaston; viens m'embrasser, ma chère Henriette.

GASTON.

Bonjour, mon papa, comment çà va-t-il?

LE ROI.

Très-bien, mon garçon.

HENRIETTE.

Sire, je vous salue, comment se porte Votre Majesté?

LE ROI, la caressant.

Eh! ventre-saint-gris! laisse-là sire et sa majesté; nous sommes seuls, nous sommes en famille; appelle-moi papa, comme tes frères!

HENRIETTE.

Sire, je n'ose pas.

GASTON.

Elle est timide comme tout, elle m'appelle toujours Monseigneur, çà m'ennuie; çà m'empêche de m'amuser quand je joue avec elle.

LE ROI, l'embrassant.

Rassure-toi, ma petite, l'amitié franche n'exclut pas le respect.

HENRIETTE.

La barbe de Votre Majesté pique bien fort.

GASTON.

Tiens, regarde-moi, je n'ai pas peur; je l'embrasse malgré sa barbe et je touche à sa grande épée. *(Il tire l'épée du roi de son fourreau.)* Oh! quand je serai grand, j'irai à la guerre, j'aime les batailles, je me ferai joliment tuer.

HENRIETTE, se reculant.

Ah! prends donc garde, Monseigneur.

GASTON.

Là... voyez!... est-elle poltronne!

Air des *Maris ont tort.*

Ma sœur, ta crainte est trop futile,
Cette arme n'a rien d'effrayant;
J'espère un jour la voir utile,
Dans mes mains, quand je serai grand. (bis.)
Ce fer, que si long-temps mon père
Tira pour venger son pays,
Doit te rassurer, au contraire,
Il ne fait peur qu'aux ennemis.

LE ROI, riant.

Bien! bien! mon cher Gaston; mais comme, grace à Dieu, nous sommes en paix, il faut laisser reposer nos armes.

(Il replace son épée.)

GASTON.

Ah çà! mon papa, as-tu le temps de jouer avec nous? A quel jeu jouerons-nous aujourd'hui?

HENRIETTE.

Oui, si Votre Majesté voulait jouer avec nous?

LE ROI.

Volontiers, mes enfants; mais j'ai remarqué que vos jeux me fatiguent toujours un peu.

HENRIETTE.

C'est que Gaston n'aime que les jeux qui font du bruit.

GASTON.

Sans doute, parce que ce sont les plus amusants; çà ressemble à la guerre.

LE ROI.

Mes enfants, j'ai fait la guerre assez long-temps; si cela vous est égal, choisissez un jeu pacifique, je serai de la partie.

GASTON.

Bon! tenez, jouons à la cavalcade : Henriette sera une princesse qui voyage; moi, je serai le chevalier Bayard qui l'escorte, et si papa veut, il fera le cheval.

LE ROI, souriant.

Comment! c'est moi qui ferai le cheval?

HENRIETTE.

Oh! oui, ce jeu-là est bien gentil.

GASTON.

Vois-tu, mon petit papa, on se met comme cela (*il s'appuie sur les mains et sur les genoux*) et on ne va pas au galop, parce que la princesse est très-peureuse.

LE ROI, riant.

Ah! ventre-saint-gris! voilà un jeu auquel je ne m'attendais guère. Cependant, mes enfants, si cela vous amuse...

GASTON et HENRIETTE, sautant.

Oui, oui, cela nous amuse beaucoup!

LE ROI, gaiement.

Allons, je serai le palefroi de la princesse; mais le voyage sera très-court.

GASTON.

Oh! très-court, la chambre est une grande forêt, et le fauteuil est le château de la reine.

(Il prend dans un coin de la salle une écharpe qu'il passe à son col, met sur sa tête le chapeau du roi qui est sur la table, s'affourche sur une lance en guise de cheval, et en tient une autre en arrêt, après avoir placé Henriette sur le dos du roi, qui rit complaisamment pendant ce jeu de scène qui doit être très-rapide.)

LE ROI, riant toujours.

Comment se trouve la princesse?

HENRIETTE.

Sire, je suis très-bien.

GASTON.

Et moi, je caracole.

(Le roi fait quelques pas; arrivé vers le milieu de la galerie, il s'arrête.)

LE ROI.

Sommes-nous bientôt arrivés?

GASTON.

Bientôt... Ah ! s'il passait un chevalier félon ou un enchanteur, je voudrais le pourfendre avec ma lance.

LA LEZARDIÈRE, annonçant.

Lord Williams Derby, envoyé de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DERBY, RICHEMENT COSTUMÉ.

GASTON, le menaçant de sa lance.

Ah ! ah ! es-tu un mécréant, toi ?

DERBY.

Que vois-je ?... le Roi !...

LE ROI, souriant, et sans quitter sa posture.

Monsieur l'ambassadeur, êtes-vous père.

DERBY.

Oui, Sire, j'ai ce bonheur-là.

LE ROI.

En ce cas, je vais achever le tour de la chambre.

HENRIETTE.

Il faut bien que nous arrivions au château.

DERBY, à part.

Quel tableau !... comment ne pas faire la paix avec un si excellent homme ?

LE ROI.

Voilà ce que c'est ; ventre-saint-gris ! les petits gaillards m'ont mis tout en nage.

(Il se relève et place Henriette dans le fauteuil en l'embrassant.)

GASTON, mettant un genou en terre et baisant la main de sa sœur.

Et le paladin courtois baise la main de la belle voyageuse par-dessus le marché.

(Il continue à jouer doucement avec Henriette pendant que le roi parle à lord Derby.)

LE ROI, à Derby.

Pardonnez-moi d'être un vieil enfant, milord ; mais il serait bien maussade d'être toujours roi.

DERBY, s'agenouillant.

Sire, je vous admire plus encore. Ce touchant spectacle m'a ému jusqu'aux larmes. Le plus grand guerrier de l'Europe...

LE ROI, le relevant et lui serrant la main.

Bien, bien, milord ; point de fades compliments, ils ne sont dignes ni de vous ni de moi. Vous êtes un brave capitaine ; la reine Elisabeth s'y connaissait, elle faisait cas de vos talents et de votre épée.

DERBY, ému.

Sire, vous me rendez confus. *(A part.)* Quelle simplicité, quelle grace ! il me serre affectueusement la main, et ses valets me traitaient avec insolence.

LA LEZARDIÈRE, annonçant.

Le roi.

DERBY, surpris.

Comment, le roi! Que signifie?...

LE ROI, souriant.

Ah! je sais ce que c'est.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DAUPHIN, RICHEMENT COSTUMÉ, LA LEZARDIÈRE, CAPRINI, PLUSIEURS ENFANTS SERVANT DE GARDES AU PRINCE.

CHOEUR.

Air : *Tout le village.* (Villageoise somnambule.)

Rendons hommage
A notre jeune roi,
Sage
Avant l'âge,
Chacun bénit sa loi.

LE DAUPHIN.

Troupe fidèle
Qui m'entourez ici,
Des rois le modèle
Songez qu'il est ici.

CHOEUR.

Rendons hommage, etc.

(*Pendant la reprise, le Roi explique tout à l'oreille de Derby.*)

DERBY.

Encore un trait de bonté!

LE ROI.

Sire, je vous présente lord Derby, envoyé du roi d'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Je l'ai déjà vu ce matin. Vive Dieu! qu'il soit le bienvenu à notre cour. Eh bien! monsieur l'ambassadeur, comment se porte notre frère Jacques Ier, le roi d'Angleterre?

DERBY, souriant.

Aussi bien que possible!.. je remercie Votre Majesté.

LE ROI, à Derby.

Il ne s'y prend pas trop mal, n'est-ce pas?

DERBY.

Tel père, tel fils.

GASTON, à lui-même.

Comment! on appelle mon frère Majesté!.. je n'y comprends rien.

LE DAUPHIN.

Je vous présente aussi, monsieur l'ambassadeur, le majordonne La Lézardière et l'échevin Caprini; ce sont les deux plus drôles de perruques de tout mon royaume.

LE ROI, riant.

Ah! ah! ah!

CAPRINI, à part.

Encore les perruques sur le tapis.

LA LEZARDIÈRE, bas à Caprini.

Dites donc, c'est l'ambassadeur d'Angleterre; vous avez eu grand tort de le maltraiter ce matin.

CAPRINI, bas.

Eh! vraiment! c'est plutôt vous qui l'avez traité indignement.

LA LEZARDIÈRE, à Derby.

Milord, veuillez nous excuser; nous ignorions...

CAPRINI, de même.

Nous n'avions pas l'avantage de vous connaître.

DERBY.

Oh! tout est oublié, Messieurs; j'ai été si bien accueilli par le Roi lui-même que je ne songe plus à la réception que vous m'avez faite.

LE DAUPHIN.

Qu'est-ce donc? Ces messieurs auraient manqué à milord! Ils n'en font jamais d'autres!... Ventre-saint-gris! Messieurs, il faut être poli avec tout le monde; *(montrant le Roi)* votre maître vous en a toujours donné l'exemple.

Air de *Préville et Taconnet.*

Il ne faut pas juger sur l'apparence,
Nos yeux nous trompent trop souvent,
Et traitons avec déférence
Le bourgeois riche et le pauvre artisan.
Souvenez-vous, monsieur le majordome,
De déployer plus de tact et d'esprit,
Dans vos faveurs ou dans votre crédit;
Lorsque les traits sont ceux d'un honnête homme,
Ne regardez pas à l'habit.

LE ROI, bas au Dauphin.

Bien! mon enfant, la leçon sera profitable.

LE DAUPHIN.

Ce n'est pas tout, monsieur de La Lézardière, nous avons une petite affaire à terminer ensemble.

LA LEZARDIÈRE, à part.

Ah! mon Dieu, est-ce qu'il saurait?...

CAPRINI, bas.

Gare! le pauvre majordome.

LE DAUPHIN.

Entrez dans cet appartement; vous y trouverez une personne qui doit vous y attendre, vous la conduirez ici.

LA LEZARDIÈRE, à part.

Je tremble. *(Haut.)* J'obéis, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LA LEZARDIÈRE.

GASTON.

Ah çà! Qu'est-ce qui se passe donc ici? Et pourquoi mon frère fait-il le roi?

HENRIETTE.

C'est vrai!

LE DAUPHIN, au Roi.

Voilà mon régiment des gardes... trouvez-vous qu'il soit bien équipé.

LE ROI.

Très-bien ! assurément.

GASTON.

Comment, tu as des gardes !... je veux en avoir aussi, moi...

LE DAUPHIN.

Si tu voulais bien m'appeler Sire, toi !... Voyons, qu'est-ce que tu demandes ?... Est-ce que tu n'es pas content d'être premier prince du sang ?...

GASTON.

Oui, mais si tu joues aux soldats, je veux en être.

LE DAUPHIN.

Eh bien ! je te nomme mon lieutenant-général. Tiens, voilà un sabre de bois; mais, si tu fais des bêtises, tu seras cassé.

HENRIETTE, chagrine.

Et moi, je ne serai rien du tout.

LE DAUPHIN.

Ah ! si les demoiselles ont de l'ambition aussi, il n'y a plus moyen de s'entendre.

LE ROI, riant.

Cependant, un bon roi doit songer à protéger sa famille.

LE DAUPHIN.

J'ai beaucoup d'affaires en ce moment, nous verrons cela plus tard.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA LEZARDIÈRE, Mme DE HAUTVILLIERS.

Gaston va se ranger parmi les enfants.

Mme DE HAUTVILLIERS, courant se jeter aux pieds du roi.

Sire! Sire! grace pour mon fils.

LE ROI, étonné.

Madame, levez-vous...

Mme DE HAUTVILLIERS.

Quel regard sévère! Sire, je le vois, vous me refusez...

LE ROI.

J'y suis forcé, madame.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Il n'est donc plus d'espoir!

LE DAUPHIN, s'approchant.

Au contraire, madame, espérez plus que jamais.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Ciel!... vous que ce matin... vous êtes le dauphin... Ah! Monseigneur, pardonnez...

LE DAUPHIN.

Je ferai plus que je ne vous ai promis, madame; ce matin je n'étais que prince, je suis roi à-présent.

LE ROI.

Louis, ne faites point d'imprudence; qu'une plaisanterie ne devienne pas un abus coupable.

LE DAUPHIN.

Rassurez-vous, mon papa; je veux toujours être digne de vous. Mais, souvenez-vous de votre promesse, et souffrez qu'en ce moment j'use de mes droits.

DERBY, à part.

Que va-t-il faire?

LE DAUPHIN.

Mon cher papa, ne vous fâchez pas; mais enfin, de quoi sommes-nous convenus?

Air de l'*Angelus.*

Pour essayer ma royauté,
Vous m'avez, plein de confiance,
Avec une extrême bonté,
Cédé votre toute-puissance. (bis.)
Ainsi, par vous-même enhardi,
D'un espoir bien doux je me leure;
Je dois régner jusqu'à midi,
(L'horloge sonne trois quarts.)
Nous avons encore un quart d'heure.

LE ROI, à part.

Allons, il a raison; il faut que je cède.

LE DAUPHIN.

Échevin Caprini, mettez-vous à cette table et écrivez ce que je vais vous dicter.

CAPRINI.

Tout de suite, Monseigneur... Oh ! quelle gloire ! me voilà secrétaire des commandements.

(Il se place.)

LE ROI, bas à Derby.

En vérité, son sang-froid me fait rire.

LE DAUPHIN, dictant.

Nous, par la grace de Dieu et la permission de mon papa, roi de France et de Navarre momentanément, reconnaissant que le jeune Marcel de Hautvilliers, soldat aux gardes, coupable de désertion à l'intérieur, est dans un âge où l'on ne sent pas encore toute l'importance d'une pareille faute ; attendu qu'il est le fils *(regardant le roi)* d'un brave capitaine, mort au champ d'honneur, que nous estimions et que nous regrettons sincèrement...

LE ROI, ému, prenant la main de Derby.

C'est vrai !

LE DAUPHIN, continuant.

Enfin, ayant à notre connaissance que ce jeune homme a été poussé à cette action par les mauvais traitements du nommé La Lézardière, son parent, pour d'indignes motifs d'intérêt, nous dispensons Marcel de Hautvilliers de comparaître devant la Cour militaire qui doit le juger, et le condamnons seulement à rester sous nos drapeaux, où il s'est rendu de lui-même volontairement.

Fait en notre château de Fontainebleau, la deuxième heure de notre règne, 1605.

LE ROI, à Derby.

C'est que voilà une ordonnance qui n'est pas mal tournée du tout !

LE DAUPHIN.

Mon papa, j'ai bien osé dicter la lettre de grace, mais je n'ose pas la signer, *(à part)* d'autant plus que j'écris encore un peu gros.

LE ROI.

Je rends justice à ton bon cœur, mon enfant; je conviens que j'ignorais une partie de ces circonstances, qui peuvent sans doute atténuer la faute du coupable; mais il n'est point vrai qu'il soit en ce moment sous les drapeaux.

LE DAUPHIN.

Je vous demande pardon, mon papa, le voilà; il est dans ma garde d'élite.

LE ROI.

Allons, je n'ai rien à répondre.

(Le jeune de Hautvilliers se précipite aux pieds du Roi, qui le relève et le rend à sa mère.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Sire!...

LE ROI.

Allons, Madame, puisque Louis XIII l'ordonne, Henri IV vous rend votre fils.

LE JEUNE DE HAUTVILLIERS.

Ma mère!...

Mme DE HAUTVILLIERS.

Mon cher fils!...

(Ils s'embrassent.)

LE DAUPHIN, avec joie.

Papa, vous signerez donc?

LE ROI.

Non, cher enfant! la bonne action t'appartient, il est juste que tu en aies tout l'honneur.

LE DAUPHIN.

Quoi! je signerai moi-même?

LE ROI.

Sans doute! *(Montrant l'écrit.)*

Air : *A soixante ans.*

Je veux garder tout le temps de ma vie
Ce monument de ta grandeur d'un jour;
Viens dans mes bras, mon sort doit faire envie;
Viens, fils chéri, digne de mon amour,
Tu régneras avec gloire à ton tour...
Profite encore, et sans que j'en murmure,
Du droit si doux que j'ai quitté pour toi,
Car, pardonner est mon plus bel emploi;
Signe, mon fils, j'approuve l'écriture,
Lorsque l'on sait si bien agir en roi.

LE DAUPHIN, timidement.

Mon papa, je crois qu'on ne peut signer un acte que lorsque l'on est réellement sur le trône.

LE ROI, assis.

Un trône!... *(Lui montrant son genou.)* Voilà le tien, cher enfant.

LE DAUPHIN.

Dans vos bras !... oh ! oui ! (*Il court l'embrasser, s'asseoit sur les genoux du Roi, signe l'écrit avec empressement et revient le remettre à Mme de Hautvilliers.*) J'espère que vous ne pleurerez plus à-présent.

Mme DE HAUTVILLIERS.

Ah ! Monseigneur, je verse des larmes, mais c'est de joie.

LE DAUPHIN.

Cela vaut mieux, n'est-ce pas ?

LE ROI, à La Lézardière.

Quant à vous, monsieur le majordome, c'est trop de deux fautes en un seul jour ; vous ne faites plus partie de ma maison.

HENRIETTE.

Ah ! Sire, pardonnez-lui aussi.

LE DAUPHIN.

Il est assez puni du mal qu'il n'a pu faire.

LE ROI.

Non ! point de grace au méchant !... Allez !

LA LEZARDIÈRE, sortant.

Adieu ! ma garde-robe ! Ah ! c'est ce maudit italien qui m'a porté malheur !

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LA LEZARDIÈRE.

GASTON, s'approchant.

Il part, ce pauvre majordome !... c'est dommage, sa perruque me faisait bien rire.

LE DAUPHIN.

Eh bien ! il te reste celle du signor Caprini.

CAPRINI, *satisfait.*

Comme c'est flatteur !

HENRIETTE.

Mon papa... Sire ! j'ai bien envie de pleurer.

LE ROI.

Toi, ma petite, et qu'est-ce qui te chagrine si fort.

HENRIETTE.

Voilà mon frère Louis que vous avez fait roi, je voudrais bien être reine, pour voir ce que c'est.

DERBY, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LE ROI.

Ma chère enfant, cela est plus difficile.

LE DAUPHIN.

Comment ! tu n'es pas contente d'être princesse?

HENRIETTE.

Non !

LE DAUPHIN.

Songe donc que tu ne peux devenir reine qu'en épousant un roi étranger.

HENRIETTE.

Eh bien ! je veux en épouser un, là.

LE DAUPHIN.

Ventre-saint-gris ! je le veux bien ; il me reste encore dix minutes, je te marie au fils du roi d'Angleterre, il en arrivera ce qu'il pourra.

LE ROI, riant.

Ah! ah! voilà le plus drôle de tout. Vive Dieu! monsieur l'ambassadeur, vous attendiez-vous à celle-ci?

DERBY.

Par ma foi, Sire, je ne sais plus où en est ma diplomatie, vos enfants m'enlèvent toute la gloire de mon ambassade; je ne suis venu près de vous que pour proposer cette alliance à Votre Majesté.

LE ROI.

Vraiment!... Eh bien! touchez là, milord; mon fils agit trop bien pour que je détruise ses actes; que le prince de Galles soit son beau-frère.

DERBY.

J'ai touché votre main, Sire, cela vaut un traité de paix. (*Il offre une bague à Henriette.*) Henriette de France, soyez fiancée au prince royal d'Angleterre et d'Ecosse.

HENRIETTE.

Comment s'appelle mon mari?

DERBY.

Il s'appellera un jour Charles Ier.

HENRIETTE.

Charles, tant mieux, j'aime bien ce nom-là; quel bonheur! je serai reine.

GASTON, à Derby.

Dites donc, monsieur l'ambassadeur, par la même occasion, si vous avez une princesse anglaise à marier, foi de chevalier, je la fais duchesse d'Orléans!

DERBY, riant.

Cela pourrait bien se faire.

LE ROI.

Toi, mon Gaston, ne te presse pas, nous avons le temps d'y penser.

LE DAUPHIN, écoutant.

Midi!... ah! je ne suis plus rien... c'est égal, je suis content de mon règne.

CHOEUR FINAL.

Air final de *Jean de Calais*.

Chantons le régne auguste,
D'un prince sage et juste!
Chantons sa gloire et ses bienfaits.
Ah! qu'un jour sur le trône,
Il porte la couronne;
C'est bien le fils du Béarnais,
C'est le vrai fils du Béarnais.



LA CHAUMIÈRE
BÉARNAISE
OU LA JEUNESSE DE LOUIS XIII,
VAUDEVILLE-ANECDOTE EN UN ACTE.

Parler du bon Henri, c'est un titre pour plaire;
Sur tous les cœurs français Henri-Quatre a des droits.



PERSONNAGES.

LOUIS XIII, roi de France, âgé alors de 13 ans.
BOIS-ROSÉ, ancien commandant de Fécamp.
SAINT-FÉLIX, courtisan.
GUILLAUME, laboureur.
HENRI, jeune soldat, amant de Fleurette.
M. PATELIN, bourgmestre.
MARGUERITE, femme de Guillaume.
FLEURETTE, leur fille.
Villageois des deux sexes, piqueurs, suite du Roi.

La scène est dans un village du Béarn.

LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière très-propre ; à gauche, une grande cheminée avec du feu ; de l'autre côté, un portrait d'Henri IV, au-dessus duquel est une couronne fanée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME, MARGUERITE, FLEURETTE, TROUPE DE PAYSANS.

GUILLAUME.

Allons, vive Dieu ! les enfants, c'est aujourd'hui la fête de notre bon roi ; nous l'avons perdu, mais il n'est pas mort dans nos cœurs. Commençons la journée par lui offrir notre bouquet de tous les ans.

FLEURETTE.

Mon père, voilà la couronne d'immortelles blanches.

GUILLAUME.

Donne, ma fille. *(Il s'approche du portrait et monte sur une chaise.)* Chapeau bas, vous autres.

Air de la *Robe et les bottes.*

Toi, qui fus long-temps notre père,
Et que nos cœurs regretteront toujours ;
Si nos désirs, si notre amour sincère,
N'ont pas pu prolonger tes jours,

Apôtre de la bienfaisance,
O grand Henri ! toi, qui fus si bon roi,
Accepte notr' reconnaissance,
Elle est immortell' comme toi.

(Il met la couronne fraîche à la place de l'ancienne, et distribue à tout le monde quelques fleurs.)

CHOEUR.

Accepte, etc.

MARGUERITE.

A cette heure, ce n'est pas le tout; mes amis, nous allons continuer la cérémonie.

GUILLAUME, gaîment.

Ah ! ah ! je sais ce que tu veux dire, femme.

(Il lève le coude comme pour boire.)

MARGUERITE.

Juste ! allons, Fleurette, des verres.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Enfants, puisque c' bon Henri-Quatre,
Que nous célébrons aujourd'hui,
Savait et bien boire et bien battre,
Pour l'honorer fait's comme lui.
Y r'çoit la couronn' d'immortelle,
Que nous plaçons sur son portrait;
Ah ! lorsque la fête est si belle,
Il faut arroser le bouquet.

TOUS.

Arrosons, arrosons.

(Fleurette leur distribue des verres.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. PATELIN.

FLEURETTE.

Voilà M. le bourgmestre.

PATELIN.

Comment! comment! dans un jour comme çà on boit sans moi, c'est affreux. Ah! mes bons amis, mes chers administrés, je ne vous reconnais pas là. Ce sont de ces choses... Ah! boire sans son bourgmestre, on croirait que vous n'êtes pas de bons Français. (*A Fleurette.*) Un verre, ma fillle, et un grand, je t'en prie.

Air : *A boire, à boire.*

A boire! à boire! à boire!
Mes amis, vous devez m'en croire,
Je vous défends, au nom du roi,
De boire à sa santé sans moi.

GUILLAUME.

Soyez donc le bienvenu, M. Patelin; aux armes, jarni! point de piquette aujourd'hui; tout mon vin blanc y passera. Ce n'est pas tous les jours fête.

PATELIN.

Voilà de bons sentiments, père Guillaume.

GUILLAUME.

C'est que je suis un vieux serviteur d'Henri IV, voyez-vous.

Air du vaudeville de l'*Actrice*. (du Gymnase.)

Pour la couleur du lis je penche ;
D'Henri le panache était blanc,
Et je porte une rose blanche
Attachée à ce ruban blanc :
Pour commencer la matinée
A ma port' flotte un drapeau blanc,
Et pendant toute la journée
Je ne boirai que du vin blanc.

TOUS, gaîment.

Oui, pendant toute, etc.

PATELIN.

Va pour le vin blanc, il porte un peu à la tête, mais ma foi c'est égal; aujourd'hui je me risque.

GUILLAUME, le verre à la main, le chapeau bas.

Allons! à la mémoire du bon Henri, et à la santé de son fils.

PATELIN.

A celle de ses enfants, de ses petits-enfants, et des enfants de ses petits-enfants.

Air de la *Sabotière*.

Tic ! toc ! choquons nos verres,
Tic ! toc ! à toi ! à moi !
Tic ! toc ! soyons tous frères,
C'est la fête du roi.
Joyeux amis tenez-vous prêts
A vous réjouir, à vous ébattre ;
Né dans le pays d'Henri-Quatre,
L'Béarnais
Est deux fois Français.

TOUS, trinquant.

Tic, toc, etc.

GUILLAUME.

Vive Dieu! un coup comme çà fait du bien, il porte à la tête et au cœur.

(Le chœur recommence.)

PATELIN.

Ah çà! vous savez que non-seulement c'est la fête du grand Henri, mais que c'est aujourd'hui aussi que nous devons voir son fils, ce cher prince! l'espoir de la France. Il a voulu venir visiter le Béarn, ce beau pays, qui a vu naître son père, et où il a tant de fidèles serviteurs. Enfin, il se rend à Pau, et doit s'arrêter quelques heures dans notre petit village.

MARGUERITE.

Oui! monsieur le bourgmestre, nous savons cela, et nous nous faisons une fête de le voir, ce cher prince, le fils d'un si bon roi; tel père, tel fils, comme on dit.

PATELIN.

Alors, je ne vous l'apprends pas; mais, ce que je vous apprendrai, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre; c'est déjà une foule sur la route et dans l'avenue! et comme le temps ne promet pas, il serait possible que le prince hâtât sa marche. Oui, il pourrait *s'hâter*, alors vous concevez que s'il *s'hâte*...

GUILLAUME.

Jarni, cela étant, partons vite.

FLEURETTE.

Dites donc, M. Patelin, Henri est-il du cortége du prince?

GUILLAUME.

Henri! il est bien question de Henri. Songe à notre dîner.

FLEURETTE.

Quoi! mon père, je n'irai pas avec vous, je ne verrai pas notre jeune roi; et Henri qui sera peut-être derrière lui; on dit qu'il est si gentil en uniforme.

MARGUERITE.

Ma chère Fleurette, il faut que tu fasses cuire l'oie pour régaler mes amis; tu sais que c'est l'usage tous les ans à pareil jour, et que c'est encore un hommage que nous rendons au bon Henri, qui voulait que le moindre de ses sujets mît la poule au pot les jours de fête.

FLEURETTE.

Je ne dis plus rien, ma mère.

GUILLAUME.

Air du premier chœur de *Caroline Liechtfield.*

Courons, faisons diligence,
Du princ' devançons les pas;
Si nous n' le voyions pas, j' pense
Qu' nous n' nous l' pardonnerions pas.
Allons, consol'-toi, ma chère,
De ne pas l' voir aujourd'hui;
Dans quelques années, j'espère,
Tu travailleras pour lui.

TOUS.

Courons, etc.

PATELIN.

Pas de chagrin, ma petite,
Je te promets au retour,
Si ta volaille est bien cuite
Un baiser rempli d'amour.

FLEURETTE.

Laissez-moi donc tranquille.

TOUS.

Courons, etc. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

FLEURETTE, SEULE.

Comme c'est gai d'être toute seule à la maison un jour de fête! c'était bien la peine de mettre un déshabillé blanc. Au fait, je croyais qu'Henri viendrait ce matin; sa tante me l'avait assuré, et je m'étais requinquée exprès un petit brin; ce pauvre Henri, il m'aime toujours; oh! j'en suis sûre... A-propos, et mon oie que j'oublie, il est temps de la mettre à la broche. *(Elle détache l'oie qui est pendue à un croc.)* Voilà une jolie société pour moi... Et ce vilain bourgmestre qui... *(Elle regarde l'oie.)* C'est une belle bête tout de même. Ouf!... encore un soupir!

Air du *Carnaval.* (de M. Meissonnier.)

Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi donc que c'l'année
Je n' m'amus' plus comm' cell's d'auparavant?
Je ne mang' pas, et toute la journée
Je pense à lui, je m' le r'proch' ben souvent.

Dès que l' soir vient me v'là tout endormie,
D'rêver à lui mon cœur est si content!
Si mon Henri me tenait compagnie,
Peut-être bien qu' je n' dormirais pas tant. (bis.)

Lorsqu'autrefois avec lui, dans la plaine,
J'allais cueillir des fleurs sur le gazon,
J' n'éprouvais pas cette secrète peine,
Qui m' fait trouver aujourd'hui l' temps si long.
Hélas! hélas! jour et nuit je m'ennuie,
Et nuit et jour je dis en soupirant:
Si mon Henri me tenait compagnie,
Peut-être bien qu' je n' m'ennuierais pas tant. (bis.)

Qu'est-ce que j'entends? C'est sa voix, c'est lui.

HENRI, chantant en dehors.

Et l'on chantait comme aujourd'hui,
Vive le roi! vive la France!

SCÈNE IV.

HENRI, FLEURETTE.

HENRI.

Air: *Allons au pré Saint-Gervais.*

Gai, chantons,
Aimons,
Buvons,
Et surtout battons
Comme quatre;
Voilà le refrain constant
Du Français joyeux et vaillant.
Prêts à boire, prêts à battre,
L'ennemi nous verrait tous,
Le digne fils d'Henri-Quatre
Est avec nous.

ENSEMBLE.
FLEURETTE.
Gai, chantez, etc.
HENRI.
Gai, chantons, etc.

FLEURETTE.

C'est toi, mon pauvre Henri; ah! que je suis contente!

HENRI.

Eh! oui, c'est moi, ma jolie Fleurette; tu as la fraîcheur de ton nom sur les deux joues; il faut que je t'embrasse.

FLEURETTE.

Çà ne peut pas se refuser. Dis-moi donc, tu dois être bien content à-présent que te voilà soldat; tu es auprès de notre jeune prince, tu le vois tant que tu veux.

HENRI.

Oh! mon Dieu, non, ma chère Fleurette, je ne l'ai pas même encore vu; mais aujourd'hui je suis commandé pour son escorte, et je le verrai tout à mon aise. C'est pourtant mon nom qui m'a valu cela.

FLEURETTE.

Ton nom!

HENRI.

Oui, mon colonel me dit hier: Henri, c'est demain la fête du roi, c'est celle de tous les bons Français; mais c'est particulièrement la tienne, je veux te donner ton bouquet, tu accompagneras le prince jusqu'à Lescar, tu pourras en même temps passer quelques

heures dans ta famille... Oh ! merci, mon colonel, vous êtes un brave homme, je vous embrasserais si vous n'étiez que mon brigadier. Alors je ne perds pas une minute ; vite à cheval, au galop, et me voilà.

FLEURETTE.

Tu vas voir le roi, je voudrais bien être à ta place.

HENRI.

Ce n'est pas ce qui me ferait le plus de plaisir.

FLEURETTE.

Pourquoi ?

HENRI.

Le roi est jeune, toi tu es si jolie, il pourrait bien te remarquer.

FLEURETTE.

Le grand mal, quand il me remarquerait ! j'en serais contente.

HENRI.

Écoute donc, ma chère Fleurette, outre ta jolie figure, tu portes un nom qui pourrait bien donner des idées au prince ; son père a aimé beaucoup une jeune fille de notre canton qui s'appelait aussi Fleurette.

(Fleurette rougit et baisse les yeux.)

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

D'une simple fille jadis
Les beaux yeux ont charmé le père,
Les tiens encor plus beaux, ma chère,
Pourraient bien subjuguer le fils. (bis.)

Hélas ! si Fleurette à ton âge
Était un vrai morceau de roi,
Combien je dois avoir d'effroi !
Cette Fleurette-là, je gage,
N'était pas si fraîche que toi.

FLEURETTE.

Fi ! que c'est ridicule d'être jaloux, et d'un roi encore !

HENRI.

C'est justement pour çà.

FLEURETTE.

Pas d'enfantillage, Henri, ne me connais-tu pas?

Air d'*Angeline*.

Va, ne crois pas que ta Fleurette
Pour un prince change d'amour.

HENRI.

Ton cœur parle-t-il sans détour ?

FLEURETTE.

Un roi mêm' me cont'rait fleurette
Sans être payé de retour.

HENRI.

Ah ! je dois croire à tant d'amour !
Oui, tu seras toujours fidèle
A celui qui n'aime que toi,
Réponds, ma belle.

FLEURETTE.

Toujours fidèle,
Je suis à toi ;
Toi seul reçus ma foi,
C'est toi seul qui d' mon cœur est roi.

HENRI.

Il faut que je te quitte ; mais j'espère avoir le temps de venir te dire adieu ; le roi s'est arrêté en route, il ne sera pas à Lescar avant midi. Je cours embrasser ma vieille tante et je reviens.

FLEURETTE.

Dépêche-toi.

HENRI.

Oui ! oui !

Air de *Folie et raison*.

Adieu, petite amie,
Je repars au galop :
J'arpente la prairie
Et réviens au plus tôt. (ter.)
A courir mon cheval s'apprête
Fallait l'voir en venant ici ;
On dirait que la pauvre bête,
Jarni,
Est amoureuse aussi.

ENSEMBLE.

FLEURETTE.

De ta petite amie
Le cœur bat le galop;
Traverse la prairie,
Et reviens au plustôt.

HENRI.

Adieu, petite amie,
Je repars au galop;
J'arpente la prairie
Et reviens au plus tôt.

(Henri sort.)

SCÈNE V.

FLEURETTE, ELLE SUIT HENRI DE L'OEIL ET LUI CRIE DE LOIN.

Adieu, Henri, adieu ! Il est déjà bien loin. Il commence à pleuvoir, c'est un orage; pauvre garçon, comme il va être mouillé!... Et mon rôti que j'oublie encore, en vérité la tête me tourne aujourd'hui. *(Elle attache sa volaille au-devant de la cheminée à l'aide d'une corde à la façon des paysans et souffle.)* Voilà qui ira tout seul. *(Elle va à la fenêtre.)* Ah! quelle pluie! pauvre Henri!

(Elle se remet près de la cheminée.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, FLEURETTE.

LE PRINCE; il frappe deux petits coups à la porte et entre sans attendre qu'on lui ouvre.

Bonjour, ma belle enfant! Eh! vraiment, voilà un feu superbe. Je vais me sécher un moment... si vous le permettez.

FLEURETTE, faisant la révérence.

Bien volontiers, monsieur. *(A part.)* Je crois que c'est un page.

LE PRINCE, à part, s'asseyant près du feu.

Gardons l'incognito. *(Haut.)* Vous êtes seule ici, ma petite; vous n'étes pas allée voir le roi, vous n'êtes donc pas curieuse?

FLEURETTE.

Oh ! que si, monsieur le page, j'aurais donné je ne sais quoi pour le voir un petit moment, ce bon prince ; mais il faut que je prépare le dîner ; j'en ai bien du chagrin, allez.

LE PRINCE.

Consolez-vous, ma petite, vous le verrez peut-être mieux que les autres.

FLEURETTE.

Mais, vous-même, comment se fait-il ?... N'êtes-vous pas de la suite du roi ?

LE PRINCE.

Si fait, si fait, je ne le quitte jamais ordinairement ; mais, j'ai voulu visiter la garenne pendant une halte, et l'orage, qui m'a pris tout-à-conp, m'a forcé à venir vous demander asile.

FLEURETTE.

C'est bien à votre service ; ah ! mon Dieu, comme vous êtes mouillé ! *(Elle l'essuie et secoue son chapeau.)* Quel malheur ! Faut-il qu'un si beau jour soit si vilain !

LE PRINCE.

Je vous remercie, ma jolie petite hôtesse ; elle est vraiment charmante. *(Il lui baise la main, et, se levant :)* Que vois-je ? ce portrait ! cette couronne... O fidèles Béarnais, je vous reconnais bien. *(Il ôte son chapeau et s'incline devant le portrait.)* O mon père, quel hommage tu reçois encore aujourd'hui !

Air : *Sur votre table quand on apporte* (Savetier et Financier).

Sous le toit de l'humble chaumière,
Quand tu n'es plus, on te pare de fleurs.
Ah ! quel monarque sur la terre
Reçut jamais de semblables honneurs ! (bis.)
Tes bienfaits seuls suffisaient à ta gloire,
Père chéri, quel triomphe pour toi ! (bis.)
Puisque le pauvre a gardé ta mémoire,
Tu devais être un bien grand roi.

FLEURETTE.

Vous avez l'air tout ému, ah ! je vois que vous l'aimiez bien aussi notre bon Henri, çà me fait plaisir.

LE PRINCE, essuyant ses yeux.

Oui, je l'aimais...

FLEURETTE.

Et vous le regrettez bien sincèrement; tous ses sujets sont comme vous...

LE PRINCE.

Comme moi... c'est vrai; ils étaient tous ses enfants.

FLEURETTE, à part.

Ce petit page est charmant, il me plaît beaucoup. (*Haut.*) Ah ! mon Dieu ! et mon rôti que je laisse là.

(*Elle va à la cheminée et fait tourner sa volaille.*)

LE PRINCE, reprenant sa gaîté et s'approchant d'elle.

Voilà ce que c'est que d'avoir des distractions.... Oh ! la superbe volaille !

FLEURETTE.

Elle ne sera jamais assez belle pour la fête. Aujourd'hui dans le pays tout le monde met la poule au pot, ou à la broche, çà ne fait rien.

LE PRINCE.

Encore un souvenir... Vous avez là un singulier tourne-broche.

FLEURETTE.

Ah! dame! y a pas des mécaniques et des histoires comme dans vos grandes cuisines de châteaux, dans vos beaux appartements... mais çà cuit bien tout de même et çà n'est pas cher.

LE PRINCE.

Oh! dites-moi, ma petite, pendant que je cause avec vous, j'oublie qu'il pleut encore, et que mon cheval est là.

FLEURETTE, allant à la porte qui est ouverte.

La pauvre bête,.... il est tout trempé!.... Ah! c'est drôle, il ressemble au cheval d'Henri.... Ah! quoique çà il est plus beau, plus doré...

LE PRINCE.

Pourriez-vous le mettre à l'abri quelque part?

FLEURETTE.

Oui, nous avons la petite grange qui nous sert de cellier et d'écurie, quoiqu'il n'y fasse pas trop clair.

LE PRINCE.

Eh bien! je vais...

FLEURETTE.

Laissez donc, vous allez gâter vos belles bottes jaunes, j'y vais... mais mon oie va brûler pendant ce temps-là.

LE PRINCE.

Soyez tranquille, je vais en prendre soin...

FLEURETTE.

Oh bien! oui, ayez l'œil dessus. Çà va être drôle, un page qui tourne la broche.

(Elle rit.)

LE PRINCE, riant aussi.

Oui, çà sera drôle.

Air : *Oui, c'est au bal* (Guillaume Gautier).

Dépêchez-vous,
Car, entre nous,
Vite, vite,
Ma petite,
Ce service est, bien entendu,
Un prêté pour un rendu.

FLEURETTE.

M'sieur l'page, excusez-moi;
Mais vot' pauvr' cheval, ma foi,
N' s'ra pas ici, je croi,
Comm' dans les écuri's du roi.

LE PRINCE, gaîment.

Je remplirai bien, j'espère,
Mon emploi de cuisinier;
Surtout pour quelqu'un, ma chère,
Qui n'en fait pas son métier.

ENSEMBLE.

FLEURETTE.

Fait's comm' chez vous,
Disposez d' nous ;
J' vais vite
Mettr' la bête au gîte.
C'est entre nous, bien entendu,
Un prêté pour un rendu.

LE PRINCE.

Dépêchez-vous,
Car, entre nous,
Vite, vite,
Ma petite,
Ce service est, bien entendu,
Un prêté pour un rendu.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, SEUL.

Allons, du courage, me voilà dans des fonctions nouvelles pour moi; il faut les remplir; eh! pourquoi pas? mon père me regarde, il me sourit, il semble me dire : Mon fils, le trône le plus solide est dans le cœur de nos sujets.

Air : *Des plaisirs permis sur la terre* (d'Aristippe).

Dans sa cabane hospitalière
Lorsqu'il me donne un asile aujourd'hui,
Le Français, qui servit mon pere,
Veut que je travaille pour lui; (bis.)

Au laboureur, que j'estime et que j'aime,
Je puis bien, prêtant mon secours,
A son repas veiller moi-même,
Puisqu'il me nourrit tous les jours.

(Il s'approche de la cheminée et tourne la corde, en mettant une main devant sa figure, pour se garantir du feu.)

Je manquerai un peu d'habitude; après tout, c'est mon apprentissage... Ah! si les dames de chez nous faisaient de temps en temps ce métier-là, elles n'auraient pas besoin de mettre du rouge.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, HENRI.

HENRI, à la cantonnade.

Va, cadet, va. Le voilà à l'écurie, comme il connaît les êtres. *(En scène.)* Tiens!.. un page établi au coin de la cheminée... Voilà du nouveau.

LE PRINCE, à part.

Quel est ce jeune militaire?.. Un amoureux sans doute.

HENRI.

Dites donc, monsieur, n'êtes-vous pas page du roi?

LE PRINCE, à part.

Quel ton! il est jaloux... amusons-nous un moment. *(Haut.)* Vous me demandez si je suis page, Monsieur, c'est selon. Je le suis quelquefois, et le plus souvent je ne le suis pas.

HENRI.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude des énigmes, parlez-moi clairement, s'il vous plaît.

LE PRINCE.

Êtes-vous maître de la maison?

HENRI.

Non, Monsieur, mais...

LE PRINCE.

Alors, trouvez bon que je m'étonne de vos questions, et que je vous demande moi-même qui vous êtes?

HENRI.

Qui je suis?

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre* (Madelon).

Mon habit seul vous fait assez connaître
Quel est et mon titre et mon rang.

LE PRINCE.

Quand nous avons tous deux le même maître,
Notre sort n'est pas différent.

HENRI.

Il peut, monsieur, être un peu différent.
Page me semble une charge assez mince,
Je suis plus fier de l'emploi de soldat. (bis.)
Le page, il est vrai, sert le prince,
Mais le guerrier sert le prince et l'État.

LE PRINCE, à part.

Pas mal; il a l'air un peu mauvaise tête. J'aime assez cela.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLEURETTE.

FLEURETTE.

Ah! voilà Henri arrivé, son cheval m'avait déjà avertie.

HENRI.

Mademoiselle, me direz-vous qui est monsieur? d'où vous le connaissez, et ce qu'il vient faire ici?

FLEURETTE.

Tiens! est-il drôle! eh! qu'est-ce que çà te fait?

HENRI.

Comment, ce que çà me fait!

LE PRINCE, à part.

Il y aura une scène.

FLEURETTE.

De quoi t'occupes-tu, mon pauvre Henri? Monsieur est un voyageur égaré que l'orage...

HENRI.

Un voyageur égaré!... Vous croyez que je donne là-dedans! figurez-vous donc que j'ai neuf mois de service, que je ne suis plus un blanc-bec à cette heure. Ce voyageur est un page et c'est tout dire.

LE PRINCE, à part.

Bon! bon! il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Il paraît que vous en voulez beaucoup aux pages, M. Henri?

HENRI.

Oh ! c'est que je les connais.

Air du vaudeville de l'*Actrice en voyage* (ou de l'*Ours et le pacha*).

A la porte on les met exprès,
Ils remontent par la fenêtre ;
Ce sont tous de mauvais sujets,
Vous ne valez pas mieux peut-être.
J'aimerais mieux, je vous le dis,
Voir pénétrer dans mon ménage (bis.)
Quatre brigades d'ennemis
Que le joli minois d'un page.

LE PRINCE, à part.

Il n'a pas tort. (*Haut et sérieusement.*) Savez-vous, monsieur, que votre ton est fort incivil.

FLEURETTE.

Ah ! mon Dieu, ils vont se quereller.

HENRI.

Monsieur, je ne suis point incivil ; j'ai lieu d'être surpris de vous trouver ici établi chez mon futur beau-père.

FLEURETTE, au prince.

Ne lui en veuillez pas, voyez-vous, il est un peu jaloux, il ne sait pas ce qu'il dit.

HENRI.

Je ne sais pas ce que je dis ! voilà qui est un peu fort ! fi ! mademoiselle...

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Taisez-vous, petite coquette.

LE PRINCE.

Pour un Français, mon cher, en vérité,
Vous remplissez bien mal, je le répète,
Le doux devoir de l'hospitalité.

FLEURETTE.

Il est jaloux... c'est une indignité.

HENRI.

Quand plein d'amour de ce lieu je m'approche,
J'y trouve un page établi sans façon,
Et tandis qu'il tourne la broche,
J' crains bien d'êtr' le dindon,
Moi, je suis le dindon.

FLEURETTE.

Je vous déclare que je suis très-ennuyée de vos soupçons et de votre jalousie... Çà me déplaît.

HENRI.

Ah! çà vous déplaît!

FLEURETTE.

Oui, monsieur.

Air : *Il ne vient pas, où peut-il être?*

Quoi donc, avant le mariage,
Déjà vous v'là jaloux, grondeur!
Pour un rien vous faites tapage,
Beau moyen d' captiver mon cœur! (bis.)
Vous me parlez d'un ton sévère, (bis.)
Je vous vois toujours l'air marri,
Pour êtr' bourru, pour êtr' colère,
Attendez qu' vous soyez mari.

LE PRINCE, riant, à part.

Ils sont charmants.

SCÈNE X.

LE PRINCE, HENRI, FLEURETTE, GUILLAUME, SAINT-FÉLIX.

GUILLAUME.

Entrez, entrez, monsieur le seigneur; vite, ma fille, un siége. Voilà un honnête gentilhomme qui veut bien se reposer un moment chez nous pendant l'orage.

FLEURETTE, approchant une chaise.

C'est bien de l'honneur pour nous.

LE PRINCE, à part.

Voilà un gentilhomme que je ne connais pas.

GUILLAUME, très-affairé.

Ah! te voilà, Henri, bonjour, bonjour; monsieur serait-il de la suite du roi? Vous venez aussi me demander un asile, c'est charmant, çà, et de trois. Car nous avons rencontré sur la levée un vieux militaire qui est tombé de cheval, et à qui ma femme donne le bras. Ah! vive Dieu! la belle fête!... Qu'il m'en vienne une comme çà tous les ans, et je ne demande qu'à vieillir.

LE PRINCE.

Vous aimez à obliger, brave homme; cela fait l'éloge de votre cœur.

HENRI, à part.

Voyez-vous, il mitonne le père, à-présent.

GUILLAUME, à Henri.

Qu'as-tu donc, mon pauvre garçon? Tu as l'air en colère.

FLEURETTE.

Il a qu'il est jaloux.

LE PRINCE.

Et très-jaloux; il m'a presque cherché querelle tout-à-l'heure.

GUILLAUME.

C'est possible, çà! ce petit monsieur-là insulte des personnes de distinction, des personnes attachées au service du Roi, qui ont la bonté de me demander un asile; je ne me sens pas de colère. C'est que cela peut me faire infiniment de tort auprès de Sa Majesté... Je vous en prie, monsieur le page, que le Roi n'en sache rien.

LE PRINCE, riant.

Soyez tranquille.

GUILLAUME.

Sortez de chez moi, Monsieur, et tout de suite.

HENRI.

Qu'est-ce qu'il lui prend? Écoutez donc, père Guillaume...

GUILLAUME.

Je n'écoute rien, partez.

FLEURETTE.

Mon père...

GUILLAUME.

Paix !

LE PRINCE.

Écoutez, monsier Guillaume, c'est un moment de vivacité ; qu'il n'en soit plus question. Touchez là, camarade.

(Il présente la main à Henri.

HENRI.

Camarade !... j'en serais bien fâché... Adieu, monsieur Guillaume, vous me renvoyez, mais... *(A Fleurette.)* Adieu, petite coquette, petite vaniteuse.

(Il sort, l'air troublé.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ HENRI.

GUILLAUME.

Avez-vous jamais vu un coquin comme celui-là?... Pardon, mille pardons, Messieurs, mais c'est amoureux, çà n'a plus sa tête. Çà, vous me ferez l'honneur jusqu'au bout, vous mangerez un morceau avant de partir ; vite, ma fille, cours chez le bourgmestre *(il lui parle à l'oreille)*; moi, je vais au-devant de ce vieux blessé... *(à Fleurette)* ; et du meilleur surtout. *(A Saint-Félix.)* Je vous quitte un instant, mais vous êtes en pays de connaissance. Adieu... je suis à vous. *(A Fleurette.)* Une bonne soupe aux choux. Ah ! quelle fête !

(Il sort en courant.)

SCÈNE XII.

LE PRINCE, SAINT-FÉLIX, FLEURETTE.

(Fleurette, qui est muette presque tout le temps de cette scène, va et vient plusieurs fois pour vaquer aux affaires du ménage.)

LE PRINCE.

Quel zèle! quel empressement! Si ce brave homme voyait souvent des gens de cour, il deviendrait ambitieux.

SAINT-FÉLIX.

Enchanté de la rencontre, et de faire votre connaissance, mon cher page.

LE PRINCE.

Moi de même, Monsieur ..., je ne sais pas votre nom.

SAINT-FÉLIX.

Je suis le chevalier Saint-Félix de Vieuchâteau, famille très-ancienne; on m'appelle Saint-Félix par abréviation... Dites-moi, approchez-vous le jeune roi?

LE PRINCE.

Beaucoup. (*A part.*) C'est un demandeur.

SAINT-FÉLIX.

Vous m'enchantez; et lui parlez-vous assez familièrement?

LE PRINCE.

Je puis m'en flatter; il a assez de confiance en moi.

SAINT-FÉLIX.

Au fait, vous devez être à peu-près du même âge.

LE PRINCE.

Nous sommes du même mois et de la même année; enfin je suis de la dernière intimité avec lui. Sa chambre est la mienne, et je signe toutes ses lettres.

SAINT-FÉLIX.

Et M. de Sully?

LE PRINCE.

Rosni, je l'aime comme mon père.

SAINT-FÉLIX, à part.

C'est le petit-fils du ministre. Bon! (*Haut.*) Oh! mon bon ami, vous pouvez me rendre le plus grand service, et croyez bien que je ne serai pas ingrat: on vient d'ôter au vieux Bois-Rosé le commandement de Fécamp...

LE PRINCE.

Je le sais; quelques personnes même ont trouvé cette mesure bien sévère.

SAINT-FÉLIX.

Ah! bah!... Un traître, un ancien ligueur; il était temps que le roi et le ministre fussent instruits. Or, celui qui a pris ce soin mérite une récompense distinguée, et ce zélé serviteur...

LE PRINCE.

C'est vous; je le devine sans peine.

SAINT-FÉLIX.

Précisément.

LE PRINCE.

Mais il me semble avoir entendu dire que les principales pièces d'accusation contre Bois-Rosé étaient des écrits clandestins.

SAINT-FÉLIX.

Il est vrai ; mais...

LE PRINCE, sévèrement.

Monsieur !

Air de *Julie*.

Un délateur, lorsqu'il s'attache
A perdre un ennemi puissant,
Doit, s'il n'est pas aussi cruel que lâche,
Savoir se nommer hautement.
En accusant, se cacher est un crime;
Faites le mal, mais osez vous montrer;
Le bienfait seul a droit de demeurer
Sous le voile de l'anonyme.

SAINT-FÉLIX.

Écoutez donc, j'avais signé : le plus fidèle et le plus zélé des sujets du roi;... n'était-ce pas me nommer?

LE PRINCE.

Pas tout-à-fait... Mais, quel est donc le crime de Bois-Rosé ?

SAINT-FÉLIX.

Il a voulu livrer Fécamp, rien que cela ; les preuves sont incontestables, deux vaisseaux ennemis rô-

dent depuis plus de deux mois le long de la côte de Fécamp. Il est vrai qu'on a fait avancer une corvette; il y a eu un combat simulé ; mais les canons n'étaient chargés qu'à poudre, je le sais de bonne part.

LE PRINCE, à part.

J'approfondirai tout cela.

SAINT-FÉLIX.

Or, il me semble de toute justice que celui qui a découvert la perfidie du gouverneur lui succède.

LE PRINCE.

Je vous entends ; mais de vieux officiers sollicitent déjà cette place, vous êtes jeune...

SAINT-FÉLIX.

Le mérite et le courage ne comptent pas les années.

LE PRINCE.

La plupart de vos concurrents ont pour titre des blessures honorables ; avez-vous été blessé?

SAINT-FÉLIX.

Non, mais je me suis exposé cent fois à l'être... je compte d'ailleurs sur votre protection, sur la justice du roi. Je me rends à Lescar pour le voir...

LE PRINCE.

Je vous promets une entrevue avec lui.

SAINT-FÉLIX.

Que de reconnaissance!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUILLAUME, BOIS-ROSÉ, CONDUIT PAR MARGUERITE.

GUILLAUME.

Entrez, M. l'officier, vous trouverez bonne compagnie.

MARGUERITE.

Appuyez-vous sur moi, et n'allez pas trop vite.

SAINT-FÉLIX, à part.

Que vois-je?... Bois-Rosé!... que vient-il faire ici?

LE PRINCE, se découvrant.

Un vieux militaire!

SAINT-FÉLIX, allant à Bois-Rosé d'un air empressé.

Quoi! c'est vous, mon cher Bois-Rosé! je suis enchanté de vous revoir; souffrez que je vous embrasse.

LE PRINCE, à part.

Voilà un tour de courtisan!

BOIS-ROSÉ.

M'embrasser, chevalier! Vous ignorez donc ma disgrâce?

SAINT-FÉLIX.

Non, mais je démentais le bruit qui s'en répand; le roi, disais-je, est trop juste...

BOIS-ROSÉ.

Le roi!... il est trompé; et M. de Rosni est le plus injuste des hommes.

SAINT-FÉLIX, bas au Prince.

Je vous le disais bien, c'est un ennemi du ministre.

GUILLAUME, à Marguerite.

Allons, femme, de l'activité.

(Il sort.)

MARGUERITE.

Oui, not' homme; suis-moi, Fleurette.

(Ils vont çà et là, et préparent une table, tandis que les autres interlocuteurs occupent la scène.)

BOIS-ROSÉ.

Oui, mon ami, ma disgrâce est complète, on m'ôte mon gouvernement; je me retirais dans la petite ville qui m'a vu naître quand j'ai appris que le roi s'y rendait, et j'ai changé de route pour ne pas le rencontrer.

SAINT-FÉLIX, bas au Prince.

Il boude le roi, la plaisanterie est délicieuse.

BOIS-ROSÉ.

Je vous avoue cependant que je me sens l'envie d'aller ce soir à Lescar; il me serait si facile de me justifier.

LE PRINCE, vivement.

Je me charge de vous y conduire.

SAINT-FÉLIX.

Gardez-vous en bien. D'ailleurs vous ne serez point

admis, monsieur le page peut vous dire qu'il faut avoir l'habit d'étiquette.

BOIS-ROSÉ.

Un habit d'étiquette!... vive Dieu! vous moquez-vous de moi?

Air de *Turenne*.

De ce frivole et ridicule usage,
Je ne m'étais point informé;
Je crois d'ailleurs notre prince trop sage
Pour exiger de m'y voir conformé. (bis.)
Bravant les flots et la tempête
Au sein des éléments soumis,
Quand j'ai battu vingt fois ses ennemis,
Je n'étais pas sur l'étiquette.

Un calomniateur me noircira dans l'ombre, et je ne pourrai le démasquer! Ah! ma fureur se rallume à la seule idée d'une vengeance possible!... Je sais que la clémence est la vertu des grandes ames; qu'il est beau de pardonner... Je me crois l'ame grande... cependant que j'aurais de plaisir à connaître mon ennemi, à l'attaquer, à lui plonger mon épée... là, dans le cœur, en lui disant: Meurs, misérable, meurs avec les remords qui suivent la perfidie!.. meurs avec la certitude d'être en horreur à la postérité, d'être regardé comme un lâche, qui porta à son ennemi des coups obscurs, et n'osa se nommer! Meurs, perfide, et regrette la vie, car tous les méchants la regrettent (1)!

(1) Quelques-unes de ces phrases sont historiques. *Voyez Mézerai et les Mémoires de Sully.*

SAINT-FÉLIX, troublé, à part.

Dieu!... (*Haut.*) Mais, s'ils étaient en grand nombre, et...

BOIS-ROSÉ, fièrement.

Je n'ai jamais compté mes ennemis.

LE PRINCE, à part.

Je le vois, j'ai été trompé.

SAINT-FÉLIX, bas à Bois-Rosé.

Ce jeune page est ennemi juré du duc de Sully, parlez-lui de vos griefs.

BOIS-ROSÉ.

Non!... Je n'ai plus à me plaindre du roi ni de son ministre, je me suis assez vengé d'eux. On m'a accusé d'avoir voulu livrer Fécamp; je les ai bien confondus, ces infâmes calomniateurs. Deux vaisseaux étaient à la vue du port, seul j'en ai coulé un à fond, je me suis emparé de l'autre; c'est ainsi que j'ai quitté mon gouvernement.

LE PRINCE, vivement.

Serait-il vrai?

BOIS-ROSÉ.

Vous en doutez? allez à Fécamp, vous verrez le vaisseau dans la rade, et mes prisonniers enchaînés dans la citadelle... Dans ce dernier combat, je fus encore blessé. Avec quel plaisir je regardais couler mon sang pour le fils d'Henri IV!

LE PRINCE, à part.

Il m'attendrit; j'ai peine à me contenir.

BOIS-ROSÉ.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

La blessure eût été mortelle,
Que j'aurais béni mon destin.
Ah! ma gloire était encor belle,
Mourant les armes à la main. (bis.)
Trop heureux si ce jour prospère
Eût pu me voir vaincre et périr!

LE PRINCE, à part et très-ému.

Puisqu'il a tant aimé mon père,
J'aurais bien tort de le haïr.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PATELIN.

GUILLAUME.

Entrez, mon cher bourgmestre, je vous retiens ce soir; nous ne dînerons pas avec le roi, mais avec trois seigneurs de sa cour.

PATELIN.

Trois seigneurs! c'est charmant; dites-moi quel est le plus seigneur des trois, que je le harangue?

MARGUERITE, achevant d'appréter le couvert.

Ah! jarni! pas tant de cérémonies; messieurs les seigneurs, si vous voulez vous asseoir, la soupe est sur la table.

LE PRINCE.

Décidément, monsieur Guillaume, vous voulez donc nous traiter?

GUILLAUME.

Morgué! Messieurs, j'm'en fais une trop grande fête pour que vous me refusiez.

TOUS.

Oui! oui! un si beau jour pour nous!...

LE PRINCE.

Et bien! j'accepte, mais à condition que vous viendrez demain déjeûner avec moi.

GUILLAUME.

Demain!... où donc?

LE PRINCE.

A Lescar. Nous y passerons la journée; j'attendrai toute la famille.

PATELIN.

Y compris le bourgmestre.

GUILLAUME.

Mais j'oserons jamais.

LE PRINCE.

Ah! promettez positivement ou je pars de suite.

GUILLAUME, sans façon.

Eh ben! v'là qu'est dit, touchez-là, monsieur le page.

FLEURETTE, à part.

C'est pour le coup qu'Henri va être jaloux. *(Haut au prince.)* Et nous verrons le Roi?

LE PRINCE.

Je vous le promets.

PATELIN.

Allons, c'est arrangé. Demain, entre huit et neuf... Mais à table, vite, tout va être froid.

MARGUERITE, au prince.

A vous la place d'honneur, le fauteuil de famille.

SAINT-FÉLIX.

C'est juste.

LE PRINCE.

Non! non! la place d'honneur est due à la vieillesse et au courage.

BOIS-ROSÉ.

Que faites-vous?

LE PRINCE, conduisant Bois-Rosé au milieu de la table et le faisant asseoir.

Mon devoir.

SAINT-FÉLIX, à part.

Ce page ne m'est pas dévoué.

GUILLAUME.

A table, morguenne!...

(On se place.)

MARGUERITE.

Excusez, messieurs, nous n'avons que des couverts d'étain.

LE PRINCE.

C'est égal, ma bonne mère.

MARGUERITE.

Air : *Dans un castel, dame du haut parage.*

Toujours contents d'avoir not' suffisance,
Ces simples mets ont pour nous d' la saveur.
Si nos repas sont sans magnificence,
Ce que j'avons je l'offrons de bon cœur.
Sur une table élégamment servie
Le riche étal' l'or qui l'énorgueillit;
Morguenn' il mang' dans d' l'argent, mais j' parie
Qu'il n' mang' pas d' si bon appétit.

BOIS-ROSÉ.

Non, mes amis, bien des riches ne connaissent ni votre appétit ni votre bonheur.

GUILLAUME.

Jarni! voilà le moment de boire à la santé du roi.

BOIS-ROSÉ, se levant.

J'y boirai le premier.

LE PRINCE, à part.

Les larmes me viennent aux yeux.

HENRI, au-dehors.

Père Guillaume, Marguerite, tout le monde, ouvrez vite.

TOUS, se levant.

Qu'est-ce?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HENRI, GARDES, PIQUEURS, VILLAGEOIS.

HENRI, tout essoufflé.

Le roi! le roi!... c'est lui... Ah! Sire, pardonnez-moi; je ne savais pas que c'était vous.

(Il tombe aux pieds du prince.)

TOUS, s'inclinant.

Le roi!

SAINT-FÉLIX, à part.

Je suis perdu!

BOIS-ROSÉ, à part.

Quel espoir!

HENRI.

Tantôt le père Guillaume m'a renvoyé; j'étais si troublé que j'ai pris le cheval de Votre Majesté pour le mien, et quand je suis arrivé à Lescar, j'ai appris... ah! sire, pardonnez...

LE PRINCE, avec bonté.

Tout est oublié... Oui, mes amis, mes bons Béarnais, je suis le roi; mais, souvenez-vous que le roi est fils d'Henri-Quatre. Monsieur de Bois-Rosé, je rendrai compte à Sully de votre conduite, je lui peindrai la noirceur et l'acharnement de vos ennemis, et j'espère qu'à ma considération, il vous nommera contre-amiral. Je lui laisserai ce plaisir-là.

BOIS-ROSÉ.

Sire, tant de bontés me pénètrent.

LE PRINCE, à Saint-Félix.

Vous avez des terres qui demandent votre présence, monsieur le chevalier, je vous conseille d'y retourner.

SAINT-FÉLIX, à part.

C'est un exil, je m'y attendais.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, EXCEPTÉ SAINT-FÉLIX.

PATELIN, bas à Guillaume.

Je crois que c'est le moment de faire ma harangue, vous allez voir. *(Haut au Prince.)* Sire, c'est dans ce jour où...

LE PRINCE.

Mes amis, cette fête que vous consacrez à mon père, je la regarde comme la mienne; je ne l'oublierai jamais, car mon cœur s'en souviendra toujours. Monsieur Guillaume, rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite.

GUILLAUME.

Quoi! Sire, vous voulez...

LE PRINCE.

Vous rendre demain le repas que vous m'avez of-

fert aujourd'hui de si bonne grâce. Henri, la jalousie est un vilain défaut; pour y remédier, le meilleur moyen est d'épouser celle qu'on aime et de la rendre heureuse. *(A Fleurette, en lui donnant une bourse.)* Tenez, ma jolie enfant, si ce n'est pas pour la dot, ce sera pour acheter un tourne-broche.

HENRI, vivement.

Ce sera pour la dot, Sire, si le père Guillaume le veut bien.

GUILLAUME.

Si je le veux, mes enfants!... je suis si content que j'en perds la tête, je reste là comme anéanti de joie... Unissez-vous, jarni! votre mariage est formé sous de trop heureux auspices pour ne pas être heureux.

LE PRINCE, à sa suite.

Mes amis, voilà la première fois que je mets pied à terre pendant un orage... Je prévoyais sans doute qu'une bonne action m'attendait ici.

TOUS.

Vive le roi!

VAUDEVILLE FINAL.

Air du vaudeville de *Fanchon*.

UN SOLDAT.

Au combat être un diable,
Un bon vivant à table;
Après mille succès,

Venir, à son vieux père,
Rendre le bonheur et la paix;
Voilà le savoir-faire
De nos soldats français.

LE PRINCE.

Dans notre belle France,
Voir toujours l'abondance,
Les arts et les hauts faits;
Voir, sans partis contraires,
Ses sujets vivre tous en paix;
Voilà les vœux sincères
Du père des Français.

HENRI.

Quand Bellone s'apaise,
A gentille française
S'enrôler à jamais;
A son Roi qu'il révère
Fournir de fidèles sujets;
Voilà le savoir-faire
D'un bon soldat français.

BOIS-ROSÉ.

Pratiquer la clémence,
Au bonheur de la France
Borner tous ses projets;
D'un peuple être le père,
Et le combler de ses bienfaits;
Voilà le savoir-faire
De nos princes français.

GUILLAUME.

Par sa noble industrie
Enrichir la patrie,

Y maintenir la paix;
Soulager la misère
Avec l'or fruit de ses succès;
Voilà le savoir-faire
Du commerçant français.

UNE JEUNE PAYSANNE.

Au temple de mémoire
Content de voir sa gloire,
Quand on a fait la paix,
Nous déclarer la guerre,
Et rendre hommage à nos attraits;
Voilà ce que doit faire
Chaque soldat français.

MARGUERITE.

Conserver à l'histoire
Nos héros, notre gloire,
Tant d'illustres hauts faits;
D'une gloir' non moins chère
Couvrir notre sol à jamais;
Voilà le savoir-faire
Des artistes français.

PATELIN.

Si quelque jeun' française,
Comm' Louise ou Thérèse,
Voulait ici
M' fair' son mari,
Plein d'une ardeur nouvelle,
Je ne peux jurer de rien.... mais
J' crois que l' soir auprès d'elle,
Je s'rais encor Français.

FLEURETTE, au public.

En cherchant à vous plaire,
L'auteur en vous espère
Pour gagner son procès;
Je suis son interprète,
Aussi je prends sés intérêts,
Il est méchant poëte,
Mais il est bon Français.

UN PETIT BALLET BÉARNAIS TERMINE LA PIÈCE.



BLANCHETTE

OU

LE BON PASTEUR,

FAIT-ANECDOTE, EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ DE COUPLETS.

> Si l'on mettait plus souvent sur la scène des traits de vertus, on rirait un peu moins, mais les hommes en seraient meilleurs.
> *Florian.*



PERSONNAGES.

FÉNÉLON, archevêque de Cambrai, environ 60 ans, costume non ecclésiastique, simple et sévère.
THOMAS, vigneron.
GERMAINE, sa femme.
LUCAS, jeune villageois.
SUZETTE, fille de Germaine et de Thomas.
POULOT, son frère, âgé de 5 à 6 ans.
M. GAILLARDIN, tabellion, bègue.
FARINET, son fils.
VILLAGEOIS et VIGNERONS.

La scène se passe dans une ferme, sur les bords de l'Escaut, près du village d'Abancourt, à une lieue de Cambrai.

BLANCHETTE

OU

LE BON PASTEUR.

Le théâtre représente un paysage. A droite, la chaumière de Thomas, à côté de laquelle est une petite cabane; çà et là des bouquets d'arbres; dans le fond, on aperçoit le village et la rivière.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, GERMAINE, SUZETTE, POULOT,
PAYSANS.

Au lever du rideau, ils sont tous assis autour d'une large terrine qu'ils viennent de vider.

THOMAS, tendant son verre.

Encore un coup, femme. (*Il boit.*) Là! çà donne des forces; par là-dessus, retournons aux vignes; le soleil est moins ardent, nous avons encore trois heures de jour, allons, enfans, haut!

(*Tous se lèvent.*)

Air : *Courons, faisons diligence.* (Chaumière Béarnaise.)

Travaillons avec courage,
Toujours gais, toujours chantant,
Quand on a l'cœur à l'ouvrage,
Amis, on revient content.

Çà, tous, garçons et fillettes,
Sans relâche vendangeons,
Plus tôt les vendang's s'ront faites,
Plus tôt nous grapillerons.

TOUS.

Travaillons, etc.

THOMAS, à Germaine.

Toi, femm', comm' c'est demain fête,
Faut nous régaler un brin:
Fais-nous cuire un' bonn' galette
Que j'arros'rons d'un coup d' vin.

POULOT, sautant.

Oh! de la galette!... c'est fameux, moi qui l'aime tant!...

TOUS.

Travaillons, etc.

GERMAINE.

Toi, Poulot, sous c'tte coudrette,
Prépar'-leur pendant ce temps
Un bon souper. Toi, Suzette,
Va mener notr' chèvr' aux champs.

SUZETTE et POULOT.

Oui, mère, tout de suite.

TOUS.

Travaillons, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GAILLARDIN.

THOMAS.

Ah! ah! voilà M. Gaillardin, notre tabellion.

TOUS, saluant.

Bonjour! monsieur le tabellion.

GAILLARDIN, bégayant.

Bon on jour! mes en enfants, bon on jour!

THOMAS.

Çà vous va-t-il bien? monsieur Gaillardin.

GAILLARDIN.

Tou tou toujours bien, mon on garçon. Ah ah çà! mon cher Tho Thomas, il pa pa paraît que la ven vendange sera belle cette année... il fau faudra m'envoyer un pe pe petit quart de votre cru pour que je juge la qua qua... la qualité du vin.

Air : *Le beau Licas aimait Thémire.*

Je suis un assez bon apôtre,
Et je me suis fait une loi,
Tout en songeant au bien d'un autre,
De me faire du bien à moi.
Mes administrés peuvent croire
Que, lorsque la grappe est bien noire,
Je songe à remplir mon cellier
D'un vin qu'il est bon d'essayer;
Pour savoir s'ii doivent en boire,
Je dois en boire le premier.

THOMAS.

C'est juste!

POULOT, à part.

Il n'est pas dégoûté, M. Gaillardin.

GAILLARDIN.

Ah çà ! j'ai à vous parler, monsieur Tho Thomas, je suis so so sorti exprès pour cela.... Laissez-nous seuls, bonnes gens, çà veut dire, allez-vous en.

THOMAS.

Allez, mes amis, je vous rejoindrai aux vignes.

TOUS, sortant.

Travaillons, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HORS LES PAYSANS.

GAILLARDIN, à Germaine et à Suzette qui vont pour sortir.

Non, non, vous pou pouvez rester, ma madame Germaine... vous aussi, charmante Su Suzette, ce que que j'ai à dire n'est pas un secret pour vous.

GERMAINE.

Qu'est-ce donc? monsieur Gaillardin.

GAILLARDIN.

Mon fils co co commence à être un joli ca ca cavalier, je viens vous demander pour lui la main de Su Suzette.

THOMAS.

Dame! c'est bien de l'honneur pour nous, monsieur le tabellion.

SUZETTE.

Quoi! ma mère, j'épouserai M. Farinet?

GERMAINE.

Dame! écoutez donc, Suzette est encore bien jeune, nous ne songeons guères à la marier.

GAILLARDIN.

Bi bi bien ! bien ! nous attendrons; mais, c'est par avance que je vous parle. Fa Fa Farinet n'a pas inventé la po po pommade, mais c'est un bon ga ga garçon.

POULOT, à part.

Pas si bon, il me pince toujours.

GAILLARDIN.

I I Imaginez-vous qu'il aime Suzette co comme une bête, et voilà ce que c'est.

THOMAS.

Eh bien ! dans le temps comme dans le temps, monsieur Gaillardin, nous verrons çà.

GERMAINE.

Oui, nous verrons.

SUZETTE, à part.

C'est que je ne l'aime pas du tout.

GAILLARDIN.

Bi bi bien ! bien ! c'est une affaire arrangée, nous verrons.

THOMAS.

Oui.

GAILLARDIN.

Allons, venez, mon ami Tho Thomas, je vous conduirai jusqu'à la vigne, et chemin fai fai faisant, je

goû goûterai au raisin pour m'a m'a m'assurer qu'il est bien mûr, et qu'on ne ven vendange pas trop tôt.

THOMAS.

Volontiers, monsieur le tabellion.

Air : *Çà, qu'on se dépêche* (Boileau à Auteuil).

Mettons-nous en route,
Pendant que nous sommes là,
Les amis, sans doute,
Vendangent déjà.

GAILLARDIN.

Moi, mon ministère,
Est dans cette affaire,
En joyeux confrère,
De vous prêter la main.
Partons, mon compère,
Adieu donc, ma chère,
Adieu, ma commère,
Je reviendrai demain,

ENSEMBLE.

GAILLARDIN et THOMAS.

Mettons-nous en route, etc.

GERMAINE, SUZETTE et POULOT.

Mettez-vous en route, etc.

(*Gaillardin et Thomas sortent.*)

SCÈNE IV.

GERMAINE, SUZETTE, POULOT.

GERMAINE.

Allons, tôt, enfants, dépêchons; toi, Suzette, conduis notre bonne petite Blanchette dans le grand

pré, aies-en bien soin; le jour commence à baisser, ne t'approches pas trop du bois.

SUZETTE.

Soyez tranquille, ma mère... Dites donc, est-ce que vous me laisserez épouser ce méchant Farinet?

GERMAINE.

Non, non, mon enfant, faut que tu épouses queuqu'un que tu aimes, qui soit doux, bon comme toi; si ton père est vaniteux, je ne le suis pas, moi; laisse-moi faire, j'y parlerai.

SUZETTE.

Ah! tant mieux. *(Elle fait sortir la chèvre de sa petite cabane.)* Viens, Blanchette (1).

GERMAINE, la caressant.

Va, ma pauvre Blanchette, va, je vais te mettre de la paille fraîche que tu trouveras ce soir.

(Elle rentre.)

POULOT.

Adieu, sœur; adieu, Blanchette; je te régalerai d'une bonne tartine de pain bis quand tu reviendras.

(Il caresse la chèvre et rentre aussi.)

SCÈNE V.

SUZETTE, TENANT BLANCHETTE ATTACHÉE PAR UN RUBAN.

Allons, bonne petite Blanchette, tu es ma seule compagne; que ne peux-tu m'entendre, je te confie-

(1) On sait que, dans le fait historique, c'est la vache Brunon qui est en jeu au lieu d'une chèvre.

rais mes chagrins; j'en ai beaucoup, s'il faut que je devienne un jour la femme de ce Farinet que je n'aime pas et que tout le monde déteste; il est sournois et méchant. Lucas, oh! quelle différence, comme il est doux, complaisant; il me semble que quand je serai grande, c'est lui que je choisirai pour mon mari.

Air : *Dites, dites-moi* (Traité nul.)

Quand je m'en vais à la prairie,
Tandis que paissent mes moutons,
Je n'ai pour me t'nir compagnie
Que ma houlette et mes chansons.
Un' heur' me paraît un' journée;
Si du moins Lucas était là,
J' trouv'rais moins longu' la matinée;
Dites, dites-moi pourquoi donc cela?

Quand je suis seule au pâturage,
Il me semble toujours le voir;
Si je m'endors sous le feuillage,
J' rêv' qu'auprès d' moi je l' vois s'asseoir.
Puis, j'ai des moments de tristesse,
Que j' n'aurais pas s'il était là;
Et j' sens mon cœur battre sans cesse;
Dites, dites-moi pourquoi donc cela?

SCÈNE VI.

SUZETTE, LUCAS.

LUCAS, de loin.

Suzette!... Suzette!...

SUZETTE.

C'est lui!... C'est toi, Lucas.

LUCAS, timidement.

Oui, Suzette, c'est moi, en es-tu fâchée?

SUZETTE.

Oh! non, au contraire, mais...

LUCAS.

Je sais bien que ton père, depuis que nous sommes un peu plus grands l'un et l'autre, ne veut plus que nous nous voyions aussi souvent... Mais, c'est plus fort que moi, vois-tu.

SUZETTE.

Mais quel mal y a-t-il?

LUCAS.

C'est ce que je lui ai démandé, tu penses bien. Père Thomas, que je lui ai dit : Suzette et moi nous sommes camarades d'enfance, pourquoi donc que vous voulez que nous nous séparions? Mon garçon, qu'il m'a répondu, t'es un bon enfant, c'est dommage que nous n'ayons rien et que tu ne sois pas un tantinet plus riche, et puis il m'a pris la main, et puis prrr! il est parti.

SUZETTE.

Et voilà tout.

LUCAS.

Ah! mon Dieu! oui.

SUZETTE.

Oh! je devine bien un peu ce qu'il a voulu dire.

LUCAS.

Bah !... quoi donc ?

SUZETTE.

Vois-tu, Lucas, nous sommes pauvres et toi aussi. M. le tabellion est plus cossu, et c'est son fils que l'on me fera épouser.

LUCAS.

Qu'est-ce que tu me dis là ?

SUZETTE.

M. Gaillardin est venu tout-à-l'heure en parler à mon père.

LUCAS.

Là ! encore une sournoiserie de ce vilain Farinet. Ah ! j'y en veux-t-y, j'y en veux-t-y !

Air du *major Palmer*.

C'est donc çà qu' la s'maine dernière,
Il est v'nu te cajoler ;
Avec un' certain' manière
Il v'nait toujours te parler.
Moi, qui n'y vois pas malice,
Je ne m'en offensais point ;
Mais çà m' mettait au supplice,
Et d' colér' j' fermais mon poing.
Quoi ! ton pér' plein de tendresse
Nous désunirait tous deux ?
Comm' si c'était la richesse
Qui seule peut rendre heureux.
Moi, j' t'aim' tant, ma p'tit' Suzette,
Et pour toi j' travaill'rais tant,
Qu' not' fortun' s'rait bientôt faite,
Et qu' Thomas serait content.

D'puis long-temps j'ai l'habitude
De te r'garder comm' ma sœur;
Sans pein' je m'f'rais à l'étude
D'un nom qu'a bien plus d'douceur.
Toi, si jeun', si bonn', si sage,
T'épous'rais un tel benêt;
Ah! j'crois qu'j'en mourrai de rage
Si t'es madam' Farinet.

SUZETTE.

Voyons, ne te chagrine pas comme çà, Lucas... Nous parlerons à ma mère, et peut-être qu'elle arrangera çà.

LUCAS.

Oui, faut lui parler tout de suite.

SUZETTE.

Laisse-moi faire, je m'en charge. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Comment! tu me quittes déjà?

SUZETTE.

Il faut que je mène Blanchette au pré.

LUCAS.

Eh bien! allons-y ensemble.

SUZETTE.

Oh! non, cela serait peut-être mal.

LUCAS.

Au contraire, je te tiendrai compagnie, çà te désennuiera un peu et je te chanterai une chanson.

(*Ici Farinet paraît et se tient caché derrière un arbre.*)

Air : *Écoute, écoute.*

Je t'en conjure, ma Suzette,
Donne-moi ton joli bras.

SUZETTE.

Non, non, je te le répète,
Non, Lucas,
Çà n' se peut pas.

LUCAS.

Blanchett' va dîner;
Allons promener,
Étant tous les deux
Nous la gard'rons mieux.

SUZETTE.

Laisse-moi seule avec Blanchette;
Non, non, ne suis point mes pas,
Non, Lucas, je te le répète,
Non, Lucas,
Çà n' se peut pas.

ENSEMBLE.

J'ai bien promis d'obéir à mon père,
En te parlant, j'excite son courroux;
Mais, cependant, d'ici queuqu' temps j'espère,
Grace à ma mèr', que tu s'ras mon époux.

LUCAS.

Je t'en conjure, ma Suzette,
Donne-moi ton joli bras;
Pour témoin nous aurons Blanchette,
Partout je suivrai tes pas.

Oui, t'as raison d'obéir à ton père;
Mais c'est moi seul qui mérit' son courroux.
O ma Suzett' ! d'ici queuqu' temps, j'espère,
Grace à ta mèr', je serai ton époux.

(Reprise comme ci-dessus. — Suzette sort; Lucas la suit.)

SCÈNE VII.

FARINET, SE MONTRANT.

Çà vous va-t-il bien? Çà ne vous blesse-t-il pas? C'est çà, ne me suis pas, mais viens toujours; voyez ce que c'est que les femmes. Ils mènent paître la chèvre et moi je la gobe. Morgué! je suis d'une colère... Faut du sang-froid, Farinet, faut de la réflexion, Farinet... Ah! mam'zelle Suzette, vous croyez m'attraper... nous verrons... Bon! ils prennent du côté de la plaine des Saules... Voyez-vous comme ils jacassent. *(Il les regarde de loin.)* Ils disent du mal de moi, sans doute. Çà ne se passera pas en conversation. Foi de Farinet, vous me le paierez tous les deux.

Air de *Lisbeth.*

On dit que les absents ont tort;
Prouvons que non par ma finesse.
Commençons par les suivr' d'abord
Et si je n' suis pas le plus fort
Tâchons d'avoir le plus d'adresse.
De Lucas je veux aujourd'hui
Tirer un' vengeance complète,
Et si je n' peux m' venger sur lui,
Ce sera (bis) du moins sur la bête.

(Il sort avec précaution.)

SCÈNE VIII.

GERMAINE, POULOT, SORTANT DE LA FERME.

GERMAINE.

Allons, Poulot, dressons c'te table, mon garçon,

que nos braves travailleurs trouvent leur souper prêt quand ils viendront.

POULOT.

Oui, mère. (*Ils dressent une table rustique devant la chaumière.*) V'là c' quę c'est, ma mère, c'est-il bien arrangé comme çà?

GERMAINE.

Très-bien, mon garçon; à-présent j'allons travailler en les attendant. Apporte-moi mon rouet et ma quenouille.

POULOT.

C'est çà; et puis moi, je vais m'asseoir auprès de toi, et je finirai mon petit panier.

GERMAINE.

Mets-toi là.

POULOT.

J'espère l'avoir fini ce soir; j'irai le vendre demain à la ville... Oh! comme j'achèterai des choses!

GERMAINE, souriant.

Quoi donc que tu veux acheter?

POULOT.

Oh! dame! quelque chose pour ma sœur; je lui en ferai cadeau quand elle se mariera.

GERMAINE.

Quel bon petit cœur!... Non, non, cher enfant, je ne veux pas que tu fasses cela; ta sœur ne se mariera pas tout de suite; d'ailleurs, elle est trop jeune.

Tiens, ne parlons plus de çà, mon petit Poulot; çà me fait de la peine de penser qu'il faudra un jour me séparer de ma Suzette.

POULOT.

Eh bien! mère, n'en parlons plus.

GERMAINE.

Tiens, chante-moi une petite chanson.

POULOT.

Ah! oui, mère, je le veux bien, çà fera passer le temps; justement une chanson sur les vieilles du village, qui cancanent toujours.

Air de *Gaspard l'Avisé.*

Les cancans donn'nt fièr'ment d'ouvrage
Aux commères du voisinage;
Oui, dit la vieille Dumarteau,
Oh! oh! oh! oh!
Bon! répond la mèr' Barnaba,
Ah! ah! ah! ah!
Vraiment, vraiment,
Oui, vraiment,
C'est charmant.
On en dit de tout's les couleurs; } (bis.)
On cancane ici comme ailleurs. }
C'est rien qu' çà,
Lir, lon, fa,
Oui, c'est çà,
Oui, c'est bien çà.

Si Javott' a des fleurs nouvelles,
Aussitôt on en cont' de belles;
Lubin porte un ruban nouveau,
Oh! oh! oh! oh!

Qui donc qui l'a paré comm' çà.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Vraiment, etc.

Le tabellion de not' village
Vient de faire un gros héritage ;
Chacun de dir' dans le hameau :
Oh ! oh ! oh ! oh !
On sait d'où lui vient c't argent-là.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Vraiment, etc.

GERMAINE.

Bien ! garçon, voilà une jolie chanson ; elle est finie ?

POULOT.

Bah ! y a encore quatre-vingt-deux couplets ; c'est Lucas qui me l'a apprise. *(Allant derrière la maison.)* Oh ! dis-donc, mère, voilà Monseigneur qui vient par ici.

GERMAINE, quittant son ouvrage et se levant.

Monseigneur ! est-il possible ?

(Musique.)

POULOT.

Oui, oui. Oh ! tant mieux ! toutes les fois que nous le voyons, çà nous porte bonheur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FÉNÉLON.

FÉNÉLON.

Oui, bonne mère, c'est moi ; c'est votre ami, votre pasteur.

GERMAINE.

Quoi ! Monseigneur, vous daignez visiter de pauvres gens comme nous !

FÉNÉLON.

Dieu appelle-t-il auprès de lui le riche avant le pauvre? le château et la chaumière doivent-ils être différents à mes yeux?

GERMAINE.

Nous ne méritons pas votre attention.

FÉNÉLON, avec bonté.

N'êtes-vous pas de ma bergerie?

GERMAINE.

Mais quoi! personne ne vous accompagne? vous êtes à pied?

FÉNÉLON.

Qu'ai-je besoin de suite? je n'ai point d'ennemis à craindre; je ne vois partout que des enfants qui m'aiment. Je me passe bien de voiture, j'aime mieux nourrir des pauvres que des chevaux.

POULOT.

Je ne croyais voir Monseigneur que demain à Cambrai; çà fera deux fois. Que je suis content!

(Il saute, Fénélon le caresse.)

GERMAINE.

Ah! mon Dieu! ma chaise est trop dure. Poulot, cours chercher le grand fauteuil.

POULOT, dans la chaumière.

Ma mère, je ne peux pas le porter, il est trop lourd.

(Germaine l'aide à apporter le fauteuil.)

FÉNÉLON.

Pourquoi cet empressement, mes bons amis?

GERMAINE.

Asseyez-vous, Monseigneur, c'est le fauteuil de famille; il a servi au grand-père de nos enfants.

POULOT, naïvement et avec sensibilité.

Asseyez-vous dedans, Monseigneur, çà le bénira.

FÉNÉLON, à part.

Expression touchante. (*Haut.*) Mes enfants, je ne puis rester long-temps avec vous; un soin pieux m'amène en ces lieux... Suis-je bien loin du village d'Abancourt?

GERMAINE.

Vous n'en êtes qu'à deux pas. Tenez, vous le voyez d'ici.

FÉNÉLON.

Connaissez-vous la chaumière de la mère Brigitte?

GERMAINE.

Cette pauvre Brigitte!... Si nous la connaissons! sans doute; elle est bien malheureuse!

FÉNÉLON, vivement et avec âme.

Elle est malheureuse!... près d'ici!... j'y cours.

POULOT.

Permettez-moi de vous conduire, Monseigneur; je sais où c'est.

FÉNÉLON.

Adieu, bonne mère, je reviendrai.

(Il sort, Poulot le guide.)

SCÈNE X.

GERMAINE, *seule.*

L'excellent homme! C'est un ange que Dieu nous a envoyé; depuis qu'il habite Cambrai, il n'y a presque plus de malheureux. Puisse le ciel le conserver long-temps pour notre bonheur!

Air : *Du partage de la richesse.*

Des indigents il fut toujours le père,
Par lui le chagrin est calmé;
Notre tendresse est sa gloir' la plus chère,
Un cœur sensible est heureux d'être aimé.
Chacun, joyeux, se presse sur sa route,
Et quand chaqu' jour nous l'bénissons,
Autant que nous il est content sans doute;
Car, s'il nous aim', nous l' chérissons.

Ah! v'là nos vendangeurs qui reviennent bras dessus bras dessous; ils ont chaud, faut leur préparer à boire. *(Elle range des verres sur la table.)*

SCÈNE XI.

GERMAINE, THOMAS, GAILLARDIN, VENDANGEURS.

THOMAS.

Air : *Gai! gai!*

Gai! gai! l' jour va baisser,
Le travail cesse,
L'appétit presse.
Gai! gai! l' jour va baisser,
Chacun chez nous allons nous reposer.

Allons, femme, à table,
J'ons un' soif du diable.
Çà, qu'un vin potable,
Par toi présenté,
En baume efficace,
Dans mes poumons passe,
Et long-temps y fasse
D'meurer la santé.

TOUS.

Gai! gai! etc.

GAILLARDIN.

Oui, un coup de vin, mère Germaine, j'ai tant travaillé que je suis tout eau.

THOMAS.

Ah! monsieur le tabellion, vous savez mieux boire le vin que le faire. C'est égal, à votre santé. *(Il boit.)* Il me fallait çà.

GAILLARDIN.

Moi aussi.

THOMAS.

Eh bien! où sont donc nos enfants?

GERMAINE.

Suzette n'est pas encore revenue des champs... et Poulot, je parie que tu ne devines pas où il est?

THOMAS.

Tu l'as peut-être envoyé porter du pain à ce vieux laboureur qui est malade?...

GERMAINE.

Il est allé conduire Monseigneur chez la pauvre Brigitte.

TOUS.

Monseigneur!

THOMAS, vivement.

Que dis-tu, femme? Monseigneur est venu ici! Où est-il? que je le voie.

TOUS.

Nous voulons tous le voir.

GERMAINE.

Il m'a promis qu'il reviendrait... Qu'est-ce donc? voilà Suzette qui arrive en pleurant, que lui est-il arrivé?

SCÈNE XII.

Les mêmes, SUZETTE.

SUZETTE, pleurant.

Ah! ah!... Mon père, Blanchette est perdue.

GAILLARDIN, buvant toujours.

Ah!...

GERMAINE.

Est-il possible!....

THOMAS.

Par exemple!

GERMAINE.

Pauvre Blanchette!

THOMAS.

Tu t'es donc endormie ?

GAILLARDIN.

On te l'aura volée.

(Il boit encore.)

Air du *Courtisan dans l'embarras.*

Peut-être bien que dans le bois,
Elle s'est d'abord égarée.

GERMAINE.

Par les loups ell' s'ra dévorée :
Oui, tu dormais ; oui, je le vois.

SUZETTE.

Ma mér', j'étais bien réveillée,
Assise auprès de la forêt;
Et puis Blanchett' s'est en allée,
Je n' sais pas comment çà s'est fait.

THOMAS.

Ah ! je suis d'une colère...

GERMAINE.

Comment allons-nous faire ? Bon Dieu ! bon Dieu !

GAILLARDIN, buvant.

Il est sûr que c'est désagréable.

SUZETTE.

Nous l'avons cherchée partout sans la trouver.

THOMAS.

Comment ! nous l'avons cherchée... avec qui donc?

SUZETTE, ingénuement

Avec Lucas, mon père.

GAILLARDIN.

Ah! Lucas était là!... je ne m'étonne plus.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LUCAS, FARINET.

FARINET.

Ah çà! qu'est-ce que çà veut donc dire, monsieur Lucas. (*A part.*) Bon! voilà mon père. (*Très-haut.*) Il me menace. Est-ce que tu crois que j'ai peur de toi, dis donc?

GAILLARDIN, les séparant.

Voyons, enfants, pourquoi vous querellez-vous? Mon fils est si vif, si brave! il tient de moi.

FARINET.

Il me cherche noise, il m'appelle imbécille, parce qu'il est cause que Suzette a perdu sa chèvre.

GERMAINE.

Que veux-tu dire, Farinet?.. Quoi! Lucas!...

LUCAS.

Oui, mère Germaine, je vais tout vous avouer... Ne grondez pas Suzette, c'est moi seul qui suis cause du malheur qui lui est arrivé. Je l'ai suivie malgré elle à la prairie; nous nous sommes assis sur la lisière du bois; nous causions, nous chantions. Tout-à-coup



Blanchette, qui paissait auprès de nous, a disparu; nous l'avons cherchée, nous l'avons appelée... elle ne nous a pas répondu, et voilà la vérité.

SUZETTE.

Oui, mon père.

THOMAS.

Morgué! si je ne me retenais...

GERMAINE.

Allons, ne sois donc pas si brusque, Thomas; notre malheur est bien grand, c'est vrai; mais, quand tu te mettras en colère, à quoi çà avancera-t-il? çà ne nous rendra pas Blanchette.

THOMAS.

Çà n'empêche pas que je renvoie Lucas, et que si jamais je le vois roder par ici...

FARINET.

Vous le rosserez de la bonne façon... bonne idée, père Thomas, d'autant plus qu'il n'a que faire ici.

Air de *Marianne*.

Oui, pèr' Thomas, je vous approuve,
Vous faites bien de le chasser;
Si jamais par ici je l' trouve,
J' veux vous aider à le rosser.
D'ailleurs Suzette,
Comme on l' projette,
D'ici queuqu' temps s'ra madam' Farinet.
Il la courtise,
C'est un' bêtise,
Çà m' taquinait,
Je vous le dis tout net.

Ici, vous d'vez être
Le maître;
Chassez-moi c' petit damoiseau;
Puisqu'il gard' si mal un troupeau,
Il faut l'envoyer paître.

GAILLARDIN.

Allons, Lucas, va-t-en.

FARINET.

Décampe, quand on te le dit.

LUCAS, *pleurant.*

Tu me paieras tout le mal que tu me fais, méchant. Adieu, mère Germaine, adieu, Suzette.

GERMAINE.

Pauvre garçon! son chagrin m'afflige.

(Lucas sort.)

FARINET, *à part.*

Voilà ce que je voulais... pourvu qu'il ne retrouve pas Blanchette. Bon! je l'ai jetée dans un fossé, bien loin d'ici, il n'ira pas la chercher là.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FÉNÉLON, POULOT.

POULOT.

V'là Monseigneur!

TOUS.

Monseigneur!

POULOT.

Eh! oui, c'est Monseigneur!

TOUS.

Vive Monseigneur! notre bon, notre digne archevêque!...

FÉNÉLON, ramenant Lucas.

Qu'avez-vous? mon ami, je vois que vous pleurez. Mais quoi! vous paraissez tous dans l'affliction, mes amis; d'où naît votre douleur? versez-là dans mon sein. *Les peines sont de moitié moins cruelles quand un ami les partage.*

THOMAS.

Pardonnez, Monseigneur... les malheureux...

FÉNÉLON.

Sont tous mes enfants, je les aime, je les console.

FARINET, à part.

Faut que je pleure aussi pour la frime. (*Haut.*) Ah! ah! Monseigneur! c'est un chagrin, un malheur causé par un accident.

Air de *Joseph.*

D'une chèvr' qui leur était chère,
Ils regrett'nt la perte en ce jour;
Pardonnez leur douleur amère,
D' tout l' mond' Blanchette avait l'amour.
Moi, de chagrin, j'en ai la fièvre,
De larm's j' verse un torrent nouveau;

Oui.

Et d'puis qu'ils ont perdu leur chèvre,
Vous l' voyez, j'en pleur' comme un veau.

THOMAS.

Hélas! oui, Monseigneur, nous avons perdu notre

pauvre Blanchette, la mère nourrice de toute la famille.

POULOT, pleurant.

Blanchette est perdue !.. Ah ! mon Dieu !

GERMAINE.

Les loups l'ont mangée, et nous allons mourir de faim.

FÉNÉLON.

Ne vous désespérez pas, mes enfants. Si à la place Dieu vous en envoyait une autre...

THOMAS.

En aurons-nous jamais une que nous aimerons autant que Blanchette ?

GERMAINE.

Elle avait nourri nos enfants de son lait ; elle était si douce, si bonne.

FARINET.

Et on ne vous dit pas, Monseigneur, que la bête s'est trouvée perdue par la faute de Lucas et de Suzette ; c'est pendant qu'ils causaient ensemble que...

FÉNÉLON.

Vous l'avez vu ! vous y étiez donc ?

FARINET, confus.

Non, Monseigneur. (*A part.*) Ne nous montrons plus, il voit trop clair.

FÉNÉLON.

Vous alliez souper, mes amis, que ma présence ne vous gêne point.

THOMAS.

Monseigneur !

GERMAINE.

Monseigneur !

THOMAS, bas à Germaine.

Quoi que faut dire, femme ?.. Demande-lui s'il veut...

GERMAINE.

Je n'oserai jamais, demande-lui, toi.

FÉNÉLON, à part, souriant.

Je les devine, leur embarras est touchant.

THOMAS.

Monseigneur, si vous vouliez accepter...

FÉNÉLON, avec bonté.

Oui, oui, j'accepte, bon Thomas.

THOMAS.

Quoi ! vous daigneriez vous asseoir à la table de pauvres paysans comme nous ?

FÉNÉLON.

Henri IV ne l'a-t-il pas fait ?

(*On s'empresse de le faire asseoir dans le fauteuil.*)

THOMAS.

A table ! morgué ! .. Ah ! je suis si content que j'oublie presque Blanchette.

GERMAINE.

Moi de même.

(*Les paysans forment plusieurs groupes auprès de la table.*)

THOMAS.

Et la ronde des vendangeurs, pour égayer le repas.

GAILLARDIN.

C'est çà !

THOMAS.

Air du vaud. de la *Saint-Charles au Collége* (ou *Il vaut mieux peu d'argent*).

N i, ni,
C'est fini,
L'raisin cuve
Dans la cuve.
N i, ni,
C'est fini,
La vigne a fourni.

Corbleu ! comm' les bouteilles
Vont s'vider et s'remplir !
Nous les ferons jaillir
Pour qu'ell's n' devienn'nt pas trop vieilles.

TOUS.

N i, ni, etc.

THOMAS.

Le beau pays qu'la France!
Le vin n'y manque pas;
C'est c' qui form' nos soldats,
Car c'est le lait d' la vaillance.

TOUS.

N i, ni, etc.

FÉNELON.

Bien, mes enfants, votre gaîté, votre bon accord me font plaisir; c'est avec regret que je vous quitte.

TOUS.

Déjà? Monseigneur.

FÉNÉLON.

La nuit approche, je ne serai rendu que bien tard à Cambrai; on m'attend.

GERMAINE.

Oh! partez; ils doivent être dans l'inquiétude.

FÉNÉLON.

Je reviendrai vous voir, bon Thomas; en attendant, voilà pour remplacer la chèvre que vous avez perdue.

(Il lui offre une bourse.)

THOMAS.

Permettez-moi de vous refuser, Monseigneur; j'ai deux bons bras, voyez-vous, et du courage.

FÉNÉLON.

Vous avez raison, mais je ne voulais pas vous humilier. (A part.) *Les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que de l'or* (1). (Pendant qu'il parle, il glisse la bourse dans un gobelet, et se lève.—*A part, avec joie.*) Ils ne m'ont pas vu.

THOMAS.

Si vous vouliez, Monseigneur, quelqu'un de nous vous accompagnerait.

(1) Les mots en italique indiquent des phrases tirées des ouvrages de Fénélon.

TOUS.

Moi, moi.

FÉNÉLON.

Non, mes amis, cela serait pris sur votre repos.

TOUS.

Nous vous en prions.

FÉNÉLON.

Vous m'affligeriez en insistant davantage. Adieu, mes enfants, je ne vous oublierai pas.

(Il s'éloigne.)

TOUS.

Vive Monseigneur !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ FÉNÉLON.

GERMAINE.

Qu'il est bon !

THOMAS.

Comme sa présence inspire le plaisir et le respect !

GAILLARDIN.

Avec tout cela, vous avez eu tort de refuser la bourse ; moi, à votre place...

THOMAS.

Fi donc ! Il en a de plus pauvres que moi à soulager.

POULOT, achevant de débarrasser la table.

Ah! mon père, qu'est-ce que c'est que çà? Monseigneur a laissé sa bourse dans le gobelet.

GERMAINE.

Homme généreux!

THOMAS.

Çà n'empêche pas que je veux lui rendre son or.

GAILLARDIN.

Allons, c'est de l'entêtement, père Thomas; que diable! soyez raisonnable.

Air : Ma belle est la belle des belles.

Sans doute, une honnête personne
Doit refuser l'or mal gagné;
Mais enfin celui qu'on nous donne,
Pourquoi serait-il dédaigné?
Lorsqu'ici le destin vous prive
D'un bien que vous aviez déjà,
Et que de l'argent vous arrive,
Je ne vois pas grand mal à çà.

THOMAS.

Morgué! vous êtes bien intéressé, monsieur Gaillardin. Çà, il se fait tard, allons-nous coucher; demain, à la pointe du jour, que tout le monde se disperse dans la forêt, dans la plaine et jusqu'à Bouchain. Celui qui ramenera Blanchette aura la bourse de Monseigneur, il y a neuf louis dedans.

FARINET, se trahissant.

Ah! tant mieux, c'est moi... (*Il se retient.*) C'est moi qui serai le plus matinal.

GERMAINE.

Bonsoir, mes amis.

FARINET, à part.

Oh ! la bonne affaire.

(*Musique. — Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

FARINET SEUL, ENSUITE LUCAS, CACHÉ DERRIÈRE UN ARBRE.

FARINET.

Eh ben ! où est donc Lucas ! Lucas, Lucas ; personne, je suis sûr qu'il court déjà les champs pour chercher Blanchette. Ah ! ah ! il sera bien fin s'il la trouve. Le pauvre garçon ne se doute guères que c'est moi qui lui ai joué ce tour-là.

LUCAS, à part.

Qu'entends-je ! Le traître !

FARINET.

Comme je m'y suis pris adroitement ! il sera bien attrapé, quand demain je ramenerai Blanchette, et les neuf louis seront pour moi.

Air : *Dans les gardes françaises.*

Lucas est fait au même
Avec son air malin.
C'est moi qu' faut qu' Suzette aime,
Mon mariage est certain.

Le pèr' Thomas s'emporte,
Et saura mettre à temps
Mon Lucas à la porte,
Et c'est çà qui l' met d'dans.

LUCAS, prenant Farinet au cou.

Tu te trompes, Farinet.

FARINET.

Ah! ah! au secours!

LUCAS, le serrant plus fort.

Tais-toi, ou je t'étrangle.

FARINET.

Aie! aie! tu me bouches le sifflet.

LUCAS.

Je ne te permets de dire qu'un mot pour me nommer l'endroit où tu as eu la lâcheté de perdre Blanchette.

FARINET.

Mon cher petit Lucas, je t'en prie, lâche-moi; je vais te le dire, c'est sur l'avenue, dans un fossé, près de la route de Cambrai, tu sais bien, où est le moulin de Pierre Balocheau.

LUCAS.

Je ne me fie pas à tes paroles, conduis-moi toi-même.

FARINET.

A l'heure qu'il est?

LUCAS.

Tout de suite, ou...

FARINET.

Oui, oui, Lucas, tout de suite. *(A part.)* Ah! si j'étais le plus fort.

LUCAS.

Qu'est-ce que tu dis? Allons, marche.

FARINET, à part.

Ah! j'enrage. *(Haut.)* Prends garde de me marcher sur les talons.

(Musique. — Ils sortent d'un côté; Fénélon entre de l'autre.)

SCÈNE XVII.

FÉNÉLON, SEUL, IL TIENT LA CHÈVRE QU'IL CONDUIT AVEC UNE CORDE; IL FAIT TOUJOURS NUIT.

Oui, Dieu a conduit mes pas, je reconnais la chaumière, ma seule crainte était de m'être égaré... Comme ils vont être contents! bonne et vertueuse famille, vous allez revoir votre mère nourrice que vous pleuriez, la voilà. *(Avec émotion.)* Mon cœur est satisfait, je n'ai pas perdu ma journée... La fatigue m'accable, je puis à peine me soutenir, qu'importe? Le plaisir que j'éprouve est au-dessus des douleurs humaines, pouvais-je balancer? ils verseront quelques larmes de moins. *(Il frappe à la porte.)* Thomas, Thomas, ouvrez, c'est Blanchette qui revient.

THOMAS, au-dedans.

Qu'entends-je? Monseigneur!

FÉNÉLON.

Oui, mes amis.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

FÉNÉLON, THOMAS, GERMAINE, SUZETTE, POULOT, ENSUITE LUCAS, FARINET, GAILLARDIN, ET LES PAYSANS.

TOUS.

Quoi! c'est vous, Monseigneur?

GERMAINE.

Vous qui nous ramenez Blanchette!

SUZETTE.

Est-il possible!

POULOT, riant et pleurant à la fois.

Monseigneur! Blanchette! Blanchette! Monseigneur!...

FÉNÉLON, très-ému.

Mes amis! mes enfants! ah! que je suis heureux! (*Ils se jettent à ses genoux, Fénélon les relève.*) Ah! relevez-vous, c'est à Dieu seul que vous devez ces hommages, je ne suis que votre ami, que votre pasteur.

(*Poulot sort en courant, annonçant partout cette nouvelle; les paysans arrivent avec Lucas, Gaillardin et Farinet.*)

GAILLARDIN, accourant.

Qu'est-ce donc? Doit-on réveiller comme çà en sursaut?

LUCAS.

Quel est ce bruit?

FARINET.

Eh bien! quel vacarme? qu'avez-vous?

SUZETTE.

Blanchette est retrouvée, la voilà.

LUCAS.

Quel bonheur!

FARINET, d'un ton hypocrite.

Comment! elle est retrouvée, cette bonne Blanchette!

FÉNÉLON.

Oui, elle est retrouvée, et j'ai lieu de croire que sa perte était l'effet d'une méchanceté bien noire : la pauvre chèvre était couchée dans un fossé, retenue par sa corde au milieu des broussailles et des pierres; ses bêlemens plaintifs m'ont seuls attiré près d'elle, d'où je conclus qu'elle a été perdue exprès.

FARINET, vivement.

Exprès! Oh! quelle méchanceté! Ce n'est pas moi, toujours.

FÉNÉLON, sévèrement.

C'est vous : vous prévenez le soupçon; *celui qui s'excuse sans être accusé est le complice ou le coupable.*

FARINET.

Quoi! Monseigneur!

FÉNÉLON.

L'aveu d'une faute fait oublier bien des torts.... Quoi ! vous avez vu la douleur de ces bonnes gens, vous avez souffert que leurs larmes coulent en votre présence !...

FARINET, pleurant et à genoux.

Eh bien ! oui, Monseigneur, c'est moi, je l'avoue, je suis un méchant, un monstre indigne de votre pitié ; mais, je vous en conjure, pardonnez-moi.

FÉNÉLON.

Je vous pardonne.

FARINET.

Je demande pardon aussi à Lucas, et je renonce à épouser Suzette ; et je prie même le père Thomas de les marier ensemble quand ils seront grands.

FÉNÉLON.

Bien ! mon ami, *il est plus glorieux de se relever d'une chute que de n'être jamais tombé.*

POULOT, arrivant avec d'autres paysans, portant des flambeaux.

Par ici, par ici, mes amis, le voilà ce bon Monseigneur, le meilleur des hommes.

(Ils l'entourent tous et baisent ses mains et ses vêtements.)

FÉNÉLON.

Il faut que je vous quitte encore, je crains d'inquiéter ma maison.

THOMAS.

Que dites-vous? Partir seul à pied à l'heure qu'il est!... non, nous ne le souffrirons pas.

LUCAS.

Non, quand nous devrions vous porter nous-mêmes.

TOUS.

Oui, oui.

LUCAS.

Air : *Muse des bois.*

Ah! Monseigneur, permettez à not' zèle
De vous rem'ner nous-mêm's jusqu'à Cambrai.
Sans dout', là-bas, plus d'un cœur vous appelle;
Voyez, déjà chacun de nous est prêt.

GERMAINE.

Oui, mes amis, prévenez leurs alarmes;
Faute de mieux, portez-le sur vos bras :
Lorsqu'en ces lieux il vient sécher nos larmes,
On pleure ailleurs, car on ne le voit pas.

REPRISE EN CHOEUR DES DEUX DERNIERS VERS.

(*Un dais de verdure et de branchages est formé en un instant, on y place Fénélon attendri.*)

TOUS, entourant le dais.

Vive Monseigneur!

FÉNÉLON.

Ils m'arrachent des larmes.

POULOT, tenant Blanchette d'une main et un flambeau de l'autre.

Vive Monseigneur! vive Blanchette!

TOUS.

Vive Monseigneur!

FÉNÉLON, ému.

Quel trône est plus beau que le mien!...

CHŒUR FINAL.

Air : *Où peut-on être mieux?*

Vive ! vive à jamais
Notre ange tutélaire !
De ses nombreux bienfaits, (bis.)
Notre amour est l'salaire.
Il est le meilleur des pasteurs ;
Il règne ici sur tous les cœurs.
Oui, sa bonté
Met dans nos cœurs son immortalité.



LE

PETIT DÉSERTEUR,

Tableau

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ DE COUPLETS.

PERSONNAGES.

M. FERULA, maître de pension.
ARMAND, DORVAL, LÉON, CAMILLE, écoliers.
ASPERGEOT, jardinier.
JULIENNE, sa fille.
ÉCOLIERS.

La scène est dans la cour du pensionnat de M. Ferula, à Clichy, près Paris.

LE PETIT DÉSERTEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, DORVAL, LÉON, ÉCOLIERS EN RÉCRÉATION.

DORVAL, mystérieusement.

Mes amis, le père Ferula est dans le potager, il compte jusqu'aux carottes et aux oignons.

TOUS, riant.

Ah! ah! c'est bien vrai.

LÉON.

Notre petit espion est avec lui.

ARMAND.

C'est présumable.

DORVAL

En ce cas, il n'y a pas de danger, chante ta chanson, Armand.

TOUS.

Oui, oui, ta chanson!...

ARMAND.

Oui, mais pas trop haut; les murs ont des oreilles, comme vous savez.

TOUS.

Bah! bah!...

ARMAND.

Chanson composée par un élève de la pension de Clichy.

Air : *Çà ne durera pas toujours.*

Pendant l'année entière,
Qui nous donn', pour tout plat,
Des choux, des pomm's de terre,
Et prend son chocolat ?

TOUS.

C'est monsieur Ferula. (4 fois.)

ARMAND.

Qui, plein de barbarie,
En prison me colla?
Pour mainte espiéglerie
Qui souvent me giffla ?

TOUS.

C'est monsieur Ferula. (4 fois.)

ARMAND.

Piano pour ce couplet-là.

Qui dans sa tabatière,
Qu'Adolphe lui souffla,
Trouva de la poussière
Dont il se régala ?

TOUS.

C'est monsieur Férula. (4 fois.)

LÉON.

Chut! voilà Camille!...

TOUS.

Chut!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMILLE.

DORVAL.

Ah! te voilà, sournois?

TOUS.

Bonjour, sournois.

(Ils l'embrassent en se moquant de lui.)

CAMILLE.

Hein!... sournois! sournois!... ce n'est pas mon nom; je m'appelle Camille!

DORVAL.

Nous le savons bien; mais, sournois est un petit sobriquet d'amitié qui fait allusion à ton bon caractère.

ARMAND, le poussant.

Oui, mon petit capon.

CAMILLE.

Je veux qu'on m'appelle Camille, là!

DORVAL.

Mais, c'est impossible; sournois est le nom qui te convient; nous en avons l'habitude et le pli en est pris.

Air de *Préville et Taconnet.*

Mon cher, Camille est le nom d'un grand homme,
Tu conçois bien qu'il n'est pas fait pour toi:
C'était un brave, il fut l'honneur de Rome,
Et des poltrons tu dois être le roi.

TOUS.

Oui, des poltrons tu dois être le roi.

DORVAL.

Oui, de vous deux les destins sont contraires,
Si l'on en croit tous les historiens; (bis.)
Jadis Camille a délivré ses frères,
Et tous les jours, toi, tu trahis les tiens.

ARMAND.

Allons, c'est bon, jouons à-présent.

TOUS.

Oui, jouons!

DORVAL.

A quel jeu?

ARMAND, bas à Dorval.

Il faut faire une niche à ce petit capon de sournois.

DORVAL.

Une farce! c'est çà, je m'en charge... Allons, jouons à la grande corde...

TOUS.

A la grande corde!...

ARMAND.

Voyons, pas de confusion; la promenade!

DORVAL.

Preu!...

LÉON.

Seu!...

UN AUTRE.

Ter!...

CAMILLE.

On n'ira pas trop fort.

(Deux élèves prennent la corde par les deux bouts et la font tourner.)

DORVAL.

J'ai dit preu ; c'est à moi. *(Il saute au milieu de la corde.)* Petite douceur. *(On va doucement.)* Grande douceur. *(Plus vite.)* Petit vinaigre. *(Plus fort.)* Grand vinaigre.

(Très-fort.—Il manque.)

LÉON.

Manqué ! à mon tour.

ARMAND.

Ah ! bah !... c'est ennuyeux, comme çà ; faisons la promenade.

TOUS.

Oui, la promenade !...

(Dorval parle bas à ceux qui tiennent la corde. Les élèves se mettent à la file et passent dans la corde chacun à leur tour, ce qu'on appelle la promenade ; Camille y passe, la seconde fois on le prend dans la corde, et on le fait tomber.)

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

CAMILLE.

Hein ! voyez-vous, ils l'ont fait exprès.

(Pendant qu'il est par terre, Dorval lui bande les yeux, Armand lui attache les pieds et les mains ensemble, un autre lui passe un bâton sous les jarrets, et il a l'air d'une volaille à la broche.)

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

CAMILLE.

Voulez-vous me laisser ?.. Je le dirai à M. Ferula.

ARMAND.

Veux-tu te taire, sournois.

DORVAL.

Oh ! la bonne farce !

Air de la *Parole*.

Chaque jour, cè méchant sournois
Contre nous tous ment et caponne.

ARMAND.

Quand nous le tenons une fois,
Le tourmenter, la farce est bonne.

DORVAL.

Venez voir le joli garçon
Qui nous valut mainte taloche ;
Faisons-le tourner sans façon, (bis.)
Voilà le dindon (bis) à la broche.

LÉON, arrivant du fond.

A vous ! à vous ! voilà M. Ferula !

ARMAND.

M. Ferula !

DORVAL.

Ah ! c'est le diable !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. FERULA.

Les élèves s'empressent de dégager Camille.

M. FERULA.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que çà, Messieurs ? Quels cris !... Que vois-je ? encore ce pauvre petit Camille que vous maltraitez ? c'est affreux !

DORVAL.

Ah ! Monsieur, c'était pour jouer, demandez-lui plutôt. (*Bas à Camille.*) Si tu caponnes, tu verras.

CAMILLE, faisant le calin.

Oui, monsieur Ferula, c'est un jeu. (*Bas à M. Ferula.*) C'est Armand et Dorval, les plus mauvais sujets de la pension.

M. FERULA.

Ah ! c'est un jeu ! Eh bien ! pour avoir joué à ce jeu-là, MM. Armand et Dorval auront du pain sec à dîner, et ils ne sortiront pas jeudi.

ARMAND.

Privés de sortir !...

DORVAL.

Par exemple ! c'est injuste !

CAMILLE, à part.

Bon ! tant mieux !

M. FERULA.

Point d'observations, Messieurs.

Air de L'avare et son ami.

Il est des jeux que je tolère,
Je ne suis pas très-exigeant;
Mais je dois me mettre en colère
Quand on maltraite un innocent. (bis.)

DORVAL, à part.

Un innocent! pauvre petit!

M. FERULA.

Courez, sautez, soyez ingambes,
Jouez aux barres, mes enfants,
Je le veux bien; mais je défends
Qu'on joue à se casser les jambes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIENNE, ACCOURANT.

JULIENNE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! monsieur Ferula! monsieur Ferula!

M. FERULA.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

JULIENNE.

Mon papa va me battre, c'est sûr!

M. FERULA.

Pourquoi?

JULIENNE.

Oh ! mon Dieu ! vous allez me gronder aussi, j'vois bien çà.

M. FERULA.

Mais, voyons donc, parle, Julienne.

JULIENNE.

Eh bien ! vous savez bien ce beau cent de pommes de rambour ?.. Dieu ! qu'elles étaient belles ! grosses comme la tête au moins !...

M. FERULA.

Après, après... finiras-tu ?

JULIENNE.

N i ni, c'est fini ; elles sont parties, il n'en reste pas une, là ! monsieur Ferula.

M. FERULA.

Mes pommes ! on m'a volé mes pommes !

JULIENNE.

Ah ! mon Dieu ! oui, monsieur Ferula.

ARMAND, bas à Dorval.

La mèche est éventée.

DORVAL, bas à Armand.

Chut ! Il ne faut pas nous trahir.

JULIENNE, pleurant.

De si belles pommes, et si bonnes !... Ah ! ah ! ah !...

Air du vaudeville de la *Partie carrée.*

Faut qu' ces Messieurs soient entrés dans l'office,
Y avait pourtant un biau cad'nas tout neuf;
Mais cependant pour leur rendre justice,
Ils n'en ont pris que quatre-vingt-dix-neuf.
Dam'! voyez-vous, j'étais bien en colère,
Il n'en restait plus qu'un' dans le panier;
Quand j'ai vu çà, j'ai mangé la dernière,
Çà fait l' cent tout entier.

M. FERULA.

Mes pommes! mes pommes!...

SCÈNE V.

Les mêmes, ASPERGEOT.

ASPERGEOT, accourant.

Hélas! mon Dieu! not' bourgeois, quoi que vous allez dire?

M. FERULA.

Eh bien! je le sais; ce sont mes pommes que l'on m'a volées.

JULIENNE.

Oui, mon père, M. Ferula sait tout.

ASPERGEOT.

Mais, c'est pu çà! sac à papier!.. c'est bien autr' chose...

M. FERULA.

Autre chose! Qu'est-ce donc encore?

ASPERGEOT.

Vot' singe, not' maître, vot' joli petit sapajou d'Amérique que vous aimiez tant. .

M. FERULA.

Eh bien!

ASPERGEOT.

On lui a ouvert la porte, il a pris la clef des champs, et puis bernique. Je viens de l' voir sur un arbre, qui s' promenait de long en large comme un simple particulier.

M. FERULA.

Mon sapajou est échappé! Ah! je suis hors de moi.

JULIENNE.

Est-il possible!

ASPERGEOT.

Sac à papier, c'est-y dommage!..

DORVAL, bas à Armand.

Pour le coup, ce n'est pas nous!

ARMAND, à Dorval.

Silence!... c'est Léon.

ASPERGEOT.

Pauvre petit sapajou! il faisait de si jolies grimaces; il vous tirait les cheveux si drôlement.

Air: Traitant l'amour sans pitié.

J'vis bien qu'il était perdu:
Mais moi qui n' suis pas si bête,
Je l'appelais à tue-tête,
Il ne m'a pas répondu.

Sac à papier, qu' c'est dommage,
Qu'on l'ait lâché de sa cage!
C'est un d' ces messieurs, je gage,
Qu'aura fait ce méchant trait.
Pour not' maît' quell' peine extrême,
Vous l' chérissiez comm' vous-même,
C'était tout votre portrait.

M. FERULA.

Cela ne se passera ainsi, Messieurs; je veux connaître le coupable, et je vous somme de le nommer.

TOUS.

Non! non!

M. FERULA.

Non!

ASPERGEOT.

Voyez-vous, y vont dire que c'est personne à-présent.

DORVAL.

Oui!... c'est tout le monde et ce n'est personne.

Air des *Plaisirs permis sur la terre.* (d'Aristippe.)

Vous le savez, entre bons camarades,
Tout est commun, plaisir, peine et danger;
Et sans faire ici de bravades,
Nous voilà prêts à nous laisser juger. (bis.)
De la trahir qui peut être capable,
Cette amitié, qui nous tient réunis?
Lorsqu'un de nous se rend coupable,
Nous devons tous être punis.

(Léon lui serre la main.)

M. FERULA.

Eh bien! vous le serez tous, Messieurs; point de récréation de huit jours que je ne connaisse le coupable ou que mon singe ne soit retrouvé... point d'observations... Excepté Camille, qui est un bon sujet, tout le monde va rentrer à l'étude. (*Il sonne la cloche.*) Allons, Messieurs, aux classes; tout de suite et point d'observations.

TOUS.

C'est injuste!... c'est injuste!...

M. FERULA, furieux.

Je vous ferai raisonner, drôles que vous êtes!...

Air : *Vive une femme de tête* (Major Palmer).

Être instituteur primaire,
Est un métier assommant;
J'aimerais mieux être maire
De tout l'arrondissement.
Jour et nuit, ni paix, ni trêves;
Ma maison est un enfer;
Car chacun de mes élèves
Est vraiment un lucifer.
Tous les jours, nouvelle preuve
De noire malignité;
Jusqu'à ma perruque neuve,
Qu'ils mirent dans un pâté.
Malgré ma douleur extrême,
Ils me rendront bientôt fou;
Ils m'ont offensé moi-même
En lâchant mon sapajou.
Je prétends enfin mettre ordre
A de tels débordements;
Rien ne me fera démordre
Des plus justes châtiments.

Je ne suis pas une bête,
Et quand monsieur Ferula
S'est mis quelque chose en tête,
C'est comme si c'était là.
(*Il sort prenant Camille par la main.*)

SCÈNE VI.

ASPERGEOT, JULIENNE.

ASPERGEOT.

M. Ferula a raison, tout de même, d'être sévère; ces marmots-là feraient la loi à leur maître, dà...

JULIENNE.

Ah! bah!... Laissez donc, mon père, c'est jeune des enfants; faut que çà joue...

ASPERGEOT.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? vous prenez leur défense? voilà qui est joli.

JULIENNE.

J' prends pas leur défense, j' dis seulement...

ASPERGEOT.

C'est bon!... Va-t-en sarcler les deux pieds de vigne que j'ai plantés à ce matin; et sac à papier, si l'ouvrage n'est pas bien faite, tu voiras...

JULIENNE.

Tiens! je n' sais pas sarcler la vigne, moi.

ASPERGEOT.

Ah! jarni! il paraît qu' t' es comme ton paresseux

de frère, qui fait le malade depuis deux jours pour ne pas travailler.

JULIENNE.

J'aime pas à travailler aux champs, moi, là!

ASPERGEOT.

Va-t'en, Julienne, et n' me fâche pas.

JULIENNE.

Eh ben! j' m'en vas, quoi!

ASPERGEOT.

Je te défends d'aller du côté d' la charmille, à cause qu'il y a des vipares, des serpents, tout's sort's de bêtes; il n'y a que moi qui peut aller par là.

JULIENNE.

Oui, oui, çà vous connaît!

ASPERGEOT.

Allons, en route, et passe devant moi. Est-elle simple!

JULIENNE.

Est-il bougon, mon père! Mais qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui?

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE VII.

ARMAND, DORVAL, ARRIVANT PAR LA DROITE.

ARMAND.

Ouf!... nous voilà hors de la classe.

DORVAL.

Ce n'est pas malheureux!...

ARMAND.

Dorval, es-tu mon ami?

DORVAL.

Belle demande! Ne le sais-tu pas?

ARMAND.

J'ai un grand secret à te confier.

DORVAL.

Un grand secret! parle, voyons!

ARMAND.

De la discrétion, au moins!

DORVAL.

Cela va sans le dire.

ARMAND.

Le collége m'ennuie... M. Ferula encore plus; j'ai passé la moitié de ma vie en prison, on veut me priver de vacances; bref, je suis vexé et je veux m'en aller.

DORVAL.

T'en aller?...

ARMAND.

Oui, aujourd'hui même.

DORVAL.

Tu veux déserter? Quelle folie!...

ARMAND.

Oh ! c'est bien décidé !...

Air du vaudeville de *Turenne*.

Tu vois en toi quelle est ma confiance,
Mon cher Dorval, ici sois mon appui;
Oui, de ces lieux en diligence
Je veux sortir dès aujourd'hui. (bis)
M'amuser, voilà mon système;
Dans l'ennui je me sens plongé;
Puisqu'on me prive de congé,
Je prétends le prendre moi-même.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMILLE, CACHÉ VERS LE FOND, ENTRE PENDANT LE COUPLET.

CAMILLE, à part.

Déserter !... Oh ! quelle bonne découverte ! Allons vite prévenir M. Ferula.

(*Il sort.*)

DORVAL, avec sensibilité.

Tu m'appelles ton ami ! et c'est comme ami que je te parle. Songe donc au chagrin que tu feras à ton papa et à ta maman ; que tu passeras pour un lâche parmi tes camarades, et qu'on t'appellera le déserteur. Armand, embrasse-moi, ne pense plus à ces idées-là, et souviens-toi que c'est un mauvais sujet qui te donne un bon conseil.

(*Il serre la main à Armand, qui réfléchit.*)

Air : *Corneille vous fait ses adieux.*

Oui, je blâme un pareil excès,
A ton argument, je riposte :
Écolier ou soldat français
Ne doit jamais quitter son poste.
Ta jeunesse n'excuse pas
Des projets honteux et peu sages :
La gloire est de tous les états,
Et l'honneur est de tous les âges.

ARMAND.

Je te l'ai dit : mon parti est pris, et je suis décidé. La vie est trop courte pour en passer la plus belle partie au sein des privations et des contrariétés du collége.

DORVAL, froidement.

Adieu ! Armand, j'espère que tu réfléchiras et que tu changeras d'avis.

ARMAND.

Tu me quittes ?

DORVAL.

Oui, mais mon amitié te suivra partout.

(Ils s'embrassent.)

ARMAND.

Air de l'*Ermite de Saint-Avelle.*

D'une ennuyeuse vie
Je vais changer le cours,
Ne crains pas que j'oublie
Le printemps de nos jours.

DORVAL.

Ah ! si mon ami pense
A nos premiers plaisirs,
Voilà ma récompense,
Voilà mes seuls désirs.

ARMAND et DORVAL.

Oui, d'un ami si rare
Lorsque je me sépare,
A mon cœur je prépare
Douloureux souvenirs.

(Ils s'embrassent encore. — Dorval sort.)

SCÈNE IX.

ARMAND, SEUL.

Ah!... Au fait, il m'ennuie avec sa morale; c'est un capon.... Moi, je suis brave, je ne crains rien. Mon papa se fâchera d'abord... Je m'attends bien à cela; et puis, maman parlera pour moi, et il me pardonnera. Alors, on me donnera un précepteur chez nous, et je ne reverrai plus cette maudite pension.

Air : *Vit-on jamais pareille extravagance?* (Philibert marié.)

Ah! quel plaisir de rentrer dans le monde,
Et pour jamais de quitter ma prison;
Qu'importe ici qu'on m'approuve ou me fronde,
En m'amusant j'aurai toujours raison.

Pour précepteur je veux un homme honnête,
Qui de latin ne me parle pas trop,
Et qui me laisse un peu faire à ma tête;
Voilà vraiment le maître qu'il me faut.

Ah! quel plaisir, etc.

Que mon mentor, tout le long de l'année,
N'abuse point des droits de son état;
Une heure ou deux de travail par journée,
C'est bien assez, car je suis délicat.

Ah! quel plaisir, etc.

Je veux avoir tout le temps nécessaire
Pour voir le bal et surtout l'opéra;
Mon précepteur, s'il ne me fait rien faire,
Fera de moi tout ce qu'il lui plaira.

Ah! quel plaisir, etc.

SCÈNE X.

ARMAND, JULIENNE.

JULIENNE.

Voyons donc voir, que je voie si mon frère dort; çà m'ennuie, moi, de travailler toute seule.

ARMAND.

Voilà Julienne... Oh! il me vient une idée! Oui! je passerai par la grande porte en plein jour.

JULIENNE.

Tiens, vous voilà ici tout seul, monsieur Armand?

ARMAND, préoccupé.

Oui,... oui... Oh! quel bon plan!.... Dis-moi donc, ma petite Julienne, veux-tu me faire un grand plaisir?

JULIENNE.

Dame! voui, si c'est pas un' méchanc'té.

ARMAND.

Oh! non, c'est une petite plaisanterie fort innocente.

JULIENNE.

Quoique c'est donc, dites?

ARMAND.

Ton frère est malade?

JULIENNE.

Mon père dit qu'il fait par semblant. Tout c' que j' sais, c'est qu'il est couché tout droit dans son lit, qui dort.

ARMAND.

Si tu veux me prêter ses habits, je te donnerai deux pièces de dix sous. Tiens, veux-tu que je te paie d'avance?

JULIENNE.

Ses habits! les habits de François! attendez donc. C'est-y sa veste neuve?

ARMAND.

Sa neuve, sa vieille, çà m'est égal.

JULIENNE.

C'est qu' faudrait pas la gâter, dame!

ARMAND.

Sois tranquille, j'en aurai bien soin; voyons, veux-tu?

JULIENNE.

Ah çà! vous voulez donc vous déguiser comme un Mardi-Gras?

ARMAND.

Justement! François est à-peu-près de ma taille; c'est à merveille; nous rirons bien, va. Tiens, voilà ton argent, viens vite.

JULIENNE.

Ma fine! y a pas grand mal à çà; et deux pièces de dix sous, çà fait vingt sous, tout d' même.

ARMAND.

Allons, viens, viens...

Air : *Bataille, bataille.*

Silence,
Prudence,
Surtout, ma petite, tais-toi;
Silence,
Prudence,
Viens avec moi.

JULIENNE.

Mais, vos habits, quoi qu' faut en faire?

ARMAND.

Mets-les sur le lit de ton frère.

JULIENNE.

Jarni! queu farce çà fera,
En voyant François si beau qu' çà,
Personn' n' le r'connaîtra.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Silence,
Prudence,
Surtout, ma petite, tais-toi;
Silence,
Prudence,
Viens avec moi.

JULIENNE.

Silence,
Prudence,
Çà va sans l' dire, jarnigoi!
Silence,
Prudence,
V'nez avec moi.

SCÈNE XI.

M. FERULA, CAMILLE.

M. FERULA.

Comment ! mon petit Camillle, tu es bien sûr de ce que tu me dis?

CAMILLE.

Oui, monsieur Ferula.

M. FERULA.

S'échapper de ma pension !...

CAMILLE.

Oui, tel est leur beau projet; j'étais caché là, Armand et Dorval étaient ici, et j'ai écouté.

M. FERULA.

Ah ! je saurai bien faire échouer ce beau projet!.. S'échapper de ma pension !... oh ! c'est trop fort.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ASPERGEOT.

ASPERGEOT.

Not' bourgeois, j' viens vous dire qu'y a un petit serpent ici.

M. FERULA.

Je le sais, mon garçon, Camille m'a tout dit, il y en a même deux.

ASPERGEOT.

Bah!... Est-ce qui s'rait venu ici?

CAMILLE.

Oui, pendant la classe.

ASPERGEOT.

Sac à papier!... Voyez-vous c' que c'est; et vous dites qu'y étions deux!

CAMILLE.

Sans doute, les deux inséparables.

ASPERGEOT.

Dame! j' croyais qui n'étions qu'un.

M. FERULA.

De sorte que tu les a vus, et que faisaient-ils?

ASPERGEOT.

Ce qu'y faisaient?... Eh! sac à papier! ce qu' font ces Messieurs quand y veulent fuir; il s'alongeait, il allait et venait, et puis y s' blotissait.

M. FERULA.

C'est cela! plus de doute, ils examinaient le terrain.

ASPERGEOT.

Mais rassurez-vous, not' maître; quand y serions une douzaine, faudra ben que j' les attrape, quoique j' n'aime pas beaucoup cett' chasse-là, voyez-vous?

M. FERULA.

Va, cours, mon cher Aspergeot; prouve-moi ton zèle; de mon côté, je vais faire toute diligence; il

faut les prendre sur le fait, les empêcher de fuir, et les ramener ici honteux et confus.

ASPERGEOT.

Honteux et confus !.. Ah ben ! çà sera drôle ; diable m'emporte si j'y comprends queuque chose.

M. FERULA.

Bon ! et surtout retire toutes les échelles qui pourraient faciliter leur évasion.

ASPERGEOT, riant.

Ah ! ah ! ah ! je voudrais bien en voir un monter à l'échelle, par exemple !

M. FERULA.

Allons, je vais prévenir le portier. Que l'on ferme les portes, les fenêtres, que l'on barricade tout... Du zèle, de l'activité, mon cher Aspergeot ; je m'en rapporte à toi.

ASPERGEOT.

Soyez donc tranquille, d'abord que je m'en charge.

Air de la *Monaco*.

Laissez-moi faire,
Je vous promets
D'mettre dù zèl' dans cette affaire ;
Laissez-moi faire,
Je vous promets
Que ceux là n'y r'viendront jamais.
Morts ou vifs, je saurai ben p't être
Dés ce soir mettre la main d'ssus ;
Mais je ne réponds pas, not' maître,
D'les ram'ner honteux et confus.

ENSEMBLE.

M. FERULA.

Laissons-le faire,
Tu me promets
D'être zélé dans cette affaire;
Laissons-le faire
Et désormais
Ils n'y retourneront jamais.

ASPERGEOT.

Laissez-moi faire,
Je vous promets
D' mettre du zèl' dans cette affaire;
Laissez-moi faire,
Je vous promets
Que ceux-là n'y r'viendront jamais.

SCENE XIII.

ASPERGEOT, SEUL.

Sac à papier!... Je compte que la frayeur lui a tourné la tête à not' bourgeois.... avec ses serpens; y m'a dit un tas de choses qui n'ont ni queue ni tête.

SCÈNE XIV.

ASPERGEOT, ARMAND, EN PAYSAN.

ARMAND, dans le fond.

Personne ne m'a vu, filons vite. *(Il court.)*

ASPERGEOT, le prenant pour son fils.

Ah! te voilà donc, toi, grand paresseux, tu faisais l' malade, et tu cours à c't' heure!

ARMAND, à part.

Ah! diable, je ne pensais pas à lui!

ASPERGEOT.

Avance donc ici, faignant... Comment! t'as pas d'honte d' laisser ta pauvre sœur faire ton ouvrage?

ARMAND, faiblement.

Mais!...

ASPERGEOT.

Pas de mais!...

ARMAND.

Si!...

ASPERGEOT.

Pas de si!...

ARMAND, à part.

Quelle anicroche! Je suis perdu!...

ASPERGEOT, allant prendre une hotte.

Allons, mets-moi cette hotte-là sur ton dos, tu vas m' porter de la terre au grand carré; après çà, tu arroseras les asperges; et sac à papier! si tu ne travailles pas bien, je te secouerai les épaules.

ARMAND, à part.

Dieu! suis-je assez vexé!...

ASPERGEOT, le poussant.

Hein! tu grognes, je crois?... Allons, en avant, marche, lambin!.. Pour le coup, c'est lui qu'est honteux et confus... (*Armand court.*) Eh bien! pas si vite... Voyez-vous comme il est malade?

(*Il court après lui.*)

SCÈNE XV.

M. FERULA, DORVAL.

M. FERULA.

Venez, venez, Monsieur, et faites-moi le plaisir de me dire où vous alliez?

DORVAL.

Mais, je cherchais Armand...

M. FERULA.

Vous cherchiez Armand, votre complice; vous en convenez donc?

DORVAL.

Mon complice!

M. FERULA.

Vous cherchiez Armand, je sais tout; vous voulez vous échapper de la pension.

DORVAL.

Moi?

M. FERULA.

Oseriez-vous le nier?

DORVAL.

Oui, Monsieur, et si vous me connaissiez bien, vous sauriez que je suis incapable de l'action que vous m'imputez.

M. FÉRULA.

Ta, ta, ta, ta, vous jouez fort bien votre rôle,

mais je suis aussi fin que vous; pour commencer, vous allez aller en prison.

DORVAL.

En prison!

M. FÉRULA.

Et tout de suite.

DORVAL, à part.

J'y pense, c'est peut-être un moyen de disculper Armand : il apprendra ce que j'ai fait pour lui, et il rentrera en lui-même. (*Haut.*) Oui, Monsieur, je suis prêt à subir la punition que vous voulez m'infliger; mais je suis le seul coupable, ne punissez pas Armand.

M. FERULA.

Air : *Mon père, la philosophie.*

Je sais, Monsieur, ce qu'il me reste à faire;
Je connaîtrai bientôt la vérité.
Et si j'ai lieu de me montrer sévère,
J'userai de rigidité.

DORVAL, à part, avec sentiment.

De mon ami, pour obtenir la grace,
Je souffre d'une injuste loi;
En ce moment, s'il était à ma place,
Il en ferait autant pour moi.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ASPERGEOT, UNE BÊCHE A LA MAIN.

ASPERGEOT.

Ah! pour le coup, not' bourgeois, j'vous apporte de grandes nouvelles.

M. FERULA.

Bon ! bon !... dis-moi cela tout bas.

ASPERGEOT.

Pourquoi donc ? Au contraire, il faut le dire tout haut. Imaginez-vous donc que tout-à-l'heure j'ai trouvé là mon grand nigaud de François ; je l'ai envoyé au travail, il s'est mis à courir devant moi, et puis tout d'un coup je ne l'ai plus vu. Je le cherche... rien ; j'entre chez nous, y s'était r'couché. Ah dame ! j'y en ai donné, j'y en ai donné..... mais en sortant de là, qu' j'étais encore en colère, j' rencontre not' particulier qu' vous aviez si grand' peur qui s'échappît.

M. FERULA.

Eh bien !

ASPERGEOT.

Y cherchait à s' cacher dans un buisson ; puis, dès qu'il m'a vu, il a voulu se défendre, il avait un dard.

M. FERULA.

Il était armé ?

ASPERGEOT.

Morguenne ! jusqu'aux dents, il fallait voir les tours, les bistours qu'il faisait pour s' sauver. A la fin, il a voulu se jeter sur moi ; ma foi, j'ai pris ma bêche, j' l'y en ai donné un grand coup sur la tête, et paf ! il est reste là !

M. FERULA.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! un coup de bêche sur la tête ?

ASPERGEOT.

Sans doute!

M. FERULA.

Ah! malheureux! Qu'avez-vous fait?

ASPERGEOT.

C' que vous m'avez dit, quoi!... Il n'est p't-être pas mort, quoiqu' çà.

M. FERULA.

Ah! je suis anéanti!... Retirez-vous, butor; vous êtes un monstre!... Venez, Dorval!... Grand Dieu! que vont dire ses parents?... Ah! je suis écrasé, ma maison est perdue...

(Il sort.)

ASPERGEOT.

Ses parents!... en voilà une bonne!... Sac à papier! Queu malheur y a-t-il donc d'avoir tué un serpent? Décidément, l'pauvre cher homme, sa çarvelle déménage.... Oh! bien sûr, elle déménage.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, ARRIVANT TOUT DÉFAIT.

Voilà la place libre. Ah! maudit jardinier, quelle frayeur il m'a causé! J'ai du malheur en tout. *(On entend du bruit vers le fond.)* Mais, les voilà tous qui courent par là; ils sont sans doute à ma poursuite; profitons du moment. Justement, il y a une échelle, ce mur n'est pas très-haut. Allons, redoublons de courage... m'y voilà. *(Il regarde si personne ne le voit;*

il dresse l'échelle contre le mur, y monte tout debout en s'appuyant sur la grille, pour tirer l'échelle à lui; au même moment le singe de M. Ferula paraît, traînant sa chaîne, il fait quelques gambades, ensuite il saute, se prend dans la corde de la cloche, qu'il fait sonner très-fort. Armand, effrayé, laisse tomber l'échelle.) Ah! mon Dieu! *(La cloche redouble ses tintements à mesure que le singe se débat.)* Maudit sapajou! veux-tu te taire?...

SCÈNE XVIII.

ARMAND, DEBOUT SUR LE MUR, DORVAL, LÉON, ACCOURANT AVEC QUELQUES ÉLÈVES.

ENSEMBLE.

Air : *Il faut, il faut quitter Golconde* (Aline).

Quel bruit, quel bruit épouvantable!
Quel est ce tapage effroyable?
Sonne-t-on de cette façon?
Est-ce la récréation?
Ou bien, pour faire carillon,
Le diable est-il dans la maison?

ARMAND, à part.

Mon Dieu! que faire?...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ASPERGEOT.

ASPERGEOT, accourant.

MÊME AIR.

Jarni! quel bruit épouvantable!
C'est-ti l'tocsin? c'est-ti le diable?

Qu'est-ce qui sonn' comm' çà le bourdon?
Y at-il- queuqu' nouvell' trabison?
Sac à papier! j'en ai l' frisson;
Ou l' feu scrait-il à la maison?

ARMAND, à part.

Allons, je suis pris.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LES ÉLÈVES, M. FERULA.

MÊME AIR.

— Quel bruit! quel bruit épouvantable!
Qui fait ce vacarme effroyable?
Sonne-t-on ainsi sans raison?
Vite en prison, vite en prison,
Celui qui trouble la maison!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! c'est sapajou.

M. FERULA.

Mon sapajou! il est retrouvé!...

ASPERGEOT.

Sac à papier! c'est pourtant vrai.
(*Il prend le singe.*)

M. FERULA.

Ah! quel est cet autre qui est là-haut?

ARMAND, suppliant.

C'est moi, monsieur Ferula.

TOUS.

C'est Armand !

(Ils placent l'échelle.—Il descend.

ARMAND.

Pardon ! pardon ! mon bon maître ; j'ai été assez puni par la frayeur que j'ai eue ; comptez désormais sur ma soumission et ma bonne conduite.

M. FERULA, le relevant.

Nous verrons plus tard, monsieur le déserteur, s'il faut que je vous pardonne.

DORVAL.

Oh ! je vous en prie, grace, grace pour mon ami!

TOUS.

Grace ! grace !

Air des *Petits braconniers.*

O notre bon maître !
Laissez-vous fléchir ;
Cet espoir fait naître
En nous le plaisir.

M. FERULA.

Non, point de faiblesse,
Je suis en fureur.

DORVAL.

Quoi ! tant de rudesse
Dans un si bon cœur !

CHOEUR.

O notre bon maître ! etc.

M. FERULA.

La faute est bien grave! je devrais... Allons, embrassez-moi, Armand.

ARMAND.

Ah! votre indulgence me corrige pour la vie!

ASPERGEOT.

Nous vous pardonnons.

ARMAND.

Je te remercie.

M. FERULA.

Et votre coup de bêche?

ARMAND.

Quel coup de bêche?

M. FERULA.

Celui qu'Aspergeot vous a donné.

ASPERGEOT.

Mais c'est pas çà, not' maître, c'est pas sur la tête à lui, c'est sur la tête du serpent.

M. FERULA.

Sur la tête du serpent! et moi qui croyais...

ASPERGEOT.

Mais queu mic-mac que tout çà, sac à papier! not' bourgeois qui croyait que c'était lui qu'était le serpent; moi qui savais bien que c'était le serpent qui n'était pas lui; et l' petit malin qui avait pris les habits de François; je n' m'étonne plus du quibroquo, à-présent. A propos, et mon pauv' fieu qu'a eu le fouet de cette affaire-là!

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JULIENNE, CAMILLE, LA MAIN ENVELOPPÉE.

JULIENNE.

Monsieur Ferula, je vous ramène c' pauvre M. Camille qui s' cachait en pleurant dans le jardin.

M. FERULA.

Que lui est-il arrivé ?

CAMILLE.

Ne me plaignez pas, Monsieur; et vous, mes chers camarades, je viens vous faire un aveu; non, je ne rougis pas de tout vous dire, je m'étais caché pour espionner Armand et surtout Dorval, que j'ai si injustement calomnié; un serpent, le même qu'Aspergeot a tué ensuite, m'a piqué; c'est la juste punition de ma méchanceté; je suis corrigé, je vous le jure. Oubliez mes torts, mais de grace ne m'appelez plus le petit sournois.

DORVAL, l'embrassant, et tous les élèves aussi.

Oui, mon cher Camille, tout est oublié.

M. FERULA.

Bien! mes enfants, bien! que l'amnistie soit générale; mais qu'on ne cherche plus à s'enfuir.

VAUDEVILLE FINAL.

Air du vaudeville des *Deux Edmond.*

M. FÉRULA.

A cette verge menaçante,
Qui vous causait tant d'épouvante,
Si l'on avait encor recours,
Fuyez toujours. (bis.)
Mais lorsqu'un maître qui vous aime,
Loin d'user d'un pareil système,
Comme un père vous tend les bras,
Enfants, ne fuyez pas. (bis.)

ASPERGEOT.

Lorsqu'un mal appris, à plein verre,
Verse du porter d'Angleterre,
Dont lui-même il fait ses amours,
Fuyez toujours. (bis.)
Mais quand un Français, sur sa table,
Débouche un' bouteill' délectable
Du vin que produit nos climats,
Morgué ! ne fuyez pas. (bis.)

DORVAL.

Comme en revenant de Pontoise,
Lorsqu'un chansonnier à la toise
Vous assomme de calembourgs,
Fuyez toujours. (bis.)
Mais quand sur sa lyre touchante,
Brazier ou Béranger vous chante
Les triomphes de nos soldats,
Amis, ne fuyez pas. (bis.)

ARMAND.

Quand pour nous donner des patoches,
De bons pensums ou des taloches,
On nous poursuivra quelques jours,
Fuyons toujours. (bis.)

Mais pour le roi, pour la patrie,
Un jour exposant notre vie,
Français au milieu des combats,
Mourons, ne fuyons pas. (bis.)

JULIENNE, au public.

Lorsqu'un rimeur soporifique,
De sa lourde muse tragique
Vous déclame les froids discours,
Fuyez toujours. (bis.)
Vous, tendres amis de l'enfance,
Lorsque, guidés par l'indulgence,
En ces lieux, vous portez vos pas,
Messieurs, ne fuyez pas. (bis.)





OU

L'AMI DES ENFANTS,

PIÈCE ENFANTINE,

TIRÉE DES ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE,

DE M. BOUILLY.

> Plus fait douceur que violence.
> *La Fontaine.*



PERSONNAGES.

BERQUIN.
Mme de SURVILLE.
ALFRED, son fils.
FRANÇOIS, vieux domestique.
JULIEN, jockei.
BASTIEN, jardinier.

EDOUARD, CHARLES, FERDINAND, ZOÉ, VIRGINIE, JULIETTE,	Enfants du voisinage.

La scène se passe à Paris, chez Mme de Surville.

BERQUIN

OU

L'AMI DES ENFANTS.

Le théâtre représente un jardin ; à gauche, un pavillon ; dont la fenêtre, fermée par une jalousie, donne sur le jardin ; au fond, un berceau élégant, orné de fleurs et de statues ; à droite, on aperçoit une grille d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, ENTRANT EN COURANT PAR LA GRILLE, ENSUITE BASTIEN ET FRANÇOIS.

JULIEN.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.*

Non, je n'y puis plus tenir,
D'ici je prétends sortir.
Dès ce jour,
Sans retour,
De ce logis je veux fuir.

BASTIEN, entrant.

Je n'y puis plus résister,
D'ici je veux déserter,
Car Alfred, à l'instant,
D'un soufflet m'a fait présent.

FRANÇOIS, entrant.

C'est épouvantable,
C'est abominable!

BASTIEN et JULIEN, ENSEMBLE.

Dites-nous,
Qu'avez-vous ?
D'où vous vient ce grand courroux?

FRANÇOIS.

Il vient, sur ma nuque,
Prendre ma perruque,
Puis sautant,
Et riant,
Me la jette en se moquant.

FRANÇOIS, BASTIEN et JULIEN, ENSEMBLE.

Non, je n'y puis plus tenir,
D'ici je prétends sortir.
Dès ce jour,
Sans retour,
De ce logis je veux fuir.
On n'y peut plus résister,
D'ici nous d'vons déserter.
Cet enfant
Est vraiment
Taquin, moqueur et méchant.

FRANÇOIS.

Oui, mes amis, M. Alfred est un véritable mauvais sujet, et nous devons tous demander notre compte à Mme de Surville... Et il t'a donc donné un soufflet, mon pauvre Bastien ?

BASTIEN.

Et un qui en valait deux, je vous en réponds... Il me fait tous les jours queuques nouvelles farces ; il bouleverse mon potager, faut voir ; il me bouscule

aussi, Dieu sait comme... Et puis y s' mêlont de critiquer mon jardin. Il trouve mes belles de nuit vilaines, mes solitaires l'ennuient, mes soleils sont trop pâles, il dit que j'ai l'air d'une asperge montée.

Air du vaudeville de l'*Actrice en voyage* (ou de l'*Ours et le pacha*).

Il veut que j' plant' des salsifis
Dans un carré de violettes;
Il vient arracher mes soucis
Ou marcher sur mes pieds d'alouettes.
Par ses gestes et ses discours
C'est mes gueul's-de-loup qu'il condamne;
Mais, c' qui par dessus tout me damne,
C'est qu'il rit de mes oreill's-d'ours (bis.)
Et se moque de mes pas-d'âne.

JULIEN.

Il est vrai qu' c'est un vilain petit monsieur, et il est moqueur! ah! est-il moqueur?

BASTIEN.

Mais c'est pas là tout; tantôt il est venu, comme à son ordinaire, fourrager mes fleurs et mes légumes, et d'aussi belles légumes! Et comme j' l'y ai dit poliment que j'allions porter mes plaintes à madame, il m'a fait signe comme çà : « Psit, psit... ici, gros garçon... » J'arrive, moi, comme une bête; v'lan, y m' baille un soufflet, mais un soufflet conséquent, en m' disant : « Tiens, porte çà à maman par la même occasion, çà ne te coûtera pas davantage. »

JULIEN.

Faut-il être malicieux!... Et à c' matin donc, ne s'est-il pas amusé à tendre une corde dans la petite

escalier noire... Moi qui v'nais pour balayer le corridor, patatras, je l'ai balayé avec mon nez.

FRANÇOIS.

Et moi, mes enfants, il a joué à la balle avec ma perruque.

BASTIEN, vivement.

Avec votre perruque! ah! c'est affreux!

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Ceci passe le badinage,
De vot' patienc' c'est abuser.
Avec un vieillard de votre âge
Un enfant doit-il s'amuser?
Oser vous découvrir la nuque!
Vrai, le trait est des plus méchants;
Car, en vous ôtant vot' perruque,
Il insulte à vos cheveux blancs.

JULIEN.

Au fait, c'est vous manquer de respect.

FRANÇOIS.

Du respect! il n'en a pour personne; à peine en a-t-il pour sa mère? Du respect! en a-t-il eu pour ce pauvre M. Bernard, son précepteur, qui est parti ce matin?

BASTIEN.

Bah!... ce bon M. Bernard est parti!...

FRANÇOIS.

Il n'y pouvait plus tenir.

JULIEN.

Mais, il y a à peine 15 jours qu'il avait ce précepteur-là.

FRANÇOIS.

M. Alfred n'a pas besoin de beaucoup de temps pour dégoûter ses maîtres; M. Bernard est le douzième de l'année.

BASTIEN.

Un par mois, c'est raisonnable.... Ah! ben, s'il n'apprend rien, celui-là, ce ne sera pas faute d'avoir eu des maîtres.

FRANÇOIS.

C'est un enfant incorrigible... Quant à moi, je quitte la maison; je vais me présenter chez M. Berquin, que j'ai l'honneur de connaître, pour entrer à son service.

BASTIEN.

M. Berquin!... n'est-ce pas ce bon monsieur qui occupe un appartement en face de l'hôtel? Je n' le connais pas, mais on en dit beaucoup de bien.

FRANÇOIS.

Ah! c'est un si digne homme! Il vient d'éprouver une maladie terrible... et cela, mes amis, à cause de la mort de sa mère; il était si bon fils, celui-là!.. Aujourd'hui, sa santé est presque rétablie.... C'est celui-là qui mettrait joliment M. Alfred à la raison!

BASTIEN.

C'est donc un bien habile homme?...

JULIEN.

Chut! voici Mme de Surville.

(Ils se retirent à l'écart.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme DE SURVILLE.

FRANÇOIS, saluant.

Je vous salue, Madame.

BASTIEN, saluant.

Serviteur, Madame.

JULIEN, saluant.

Bonjour, Madame.

Mme DE SURVILLE, avec bonté.

Bonjour, mes amis. Est-ce que mon fils n'est pas encore levé?

FRANÇOIS.

Pardon, Madame; il est au jardin.

JULIEN.

Oh! que si, Madame; il est levé que de reste.

BASTIEN, à part.

Il n'est bon que quand il dort, il devrait toujours rester couché.

Mme DE SURVLLE.

Qu'est-ce donc, mes enfants? vous paraissez affligés... Avez-vous à vous plaindre d'Alfred?

FRANÇOIS, bas aux autres.

Il ne faut rien dire; elle est si bonne, çà l'affligerait encore. (*Haut.*) Non, Madame; M. Alfred se conduit comme à l'ordinaire...

JULIEN.

Toujours la même chose.

BASTIEN, *se frottant la joue.*

Nous n'avons pas à nous plaindre, au contraire.

Mme DE SURVILLE, *à part.*

Ils me cachent ce qu'il en est, mais je sais tout; que cet enfant me fait de peine! Il me rendrait si heureuse, s'il le voulait.

FRANÇOIS, *bas aux autres.*

Elle souffre de tout cela autant que nous.

JULIEN.

Pauvre dame!

BASTIEN, *attendri.*

Çà me fait de la peine.

(Ils sont sur le fond du théâtre, madame de Surville sur le devant.)

Mme DE SURVILLE, *toujours à elle-même.*

Je m'en veux d'être aussi faible pour lui; c'est malgré moi.

Air : *Le feu qui brûla mon visage*, d'Ourika (*ou air de* Céline).

Devant mes gens, je dois encore
Cacher les maux que je ressens;
Hélas! cet enfant que j'adore,
Ne me doit-il causer que des tourmens?
Quand chaque jour son fougueux caractère
En secret me fait tant frémir,
Ah! pourquoi faut-il qu'une mère
N'ait pas la force de punir?

(On entend courir et chanter.)

JULIEN, bas.

Le voilà !...

FRANÇOIS, bas.

Retirons-nous ?

BASTIEN.

Gare la bombe !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALFRED, COURANT ET BOUSCULANT LES DOMESTIQUES.

Air du vaudeville de *Matin et soir* (ou des *Trois héritiers*.)

Ah ! que j'ai bien commencé la journée !
Jouer toujours est un si grand plaisir !
Je veux avoir congé toute l'année,
Et la passer à bien me divertir.
Je n'aime pas que l'on me contrarie,
Je n'aime pas qu'on me dise : étudie ;
Je veux toujours avoir raison,
Et commander dans la maison.

ENSEMBLE.

LES DOMESTIQUES, sortant.

Ah ! qu'il a bien commencé sa journée !
Jouer toujours, voilà son seul plaisir ;
Il veut avoir congé toute l'année,
Et la passer à se bien divertir.

ALFRED.

Ah ! que j'ai bien commencé ma journée !
Jouer toujours est un si grand plaisir !
Je veux avoir congé toute l'année,
Et la passer à bien me divertir.

SCÈNE IV.

Mme DE SURVILLE, ALFRED.

ALFRED.

Quoi ! te voilà, chère petite maman ? Je ne te croyais pas même éveillée. Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ?

Mme DE SURVILLE.

Le méritez-vous, cruel enfant, quand vous me désolez chaque jour par votre mauvaise conduite ?

ALFRED, d'un ton câlin.

Ma mauvaise conduite !... te désoler !... Chère maman, est-ce sérieusement que tu parles ?

Mme DE SURVILLE.

Très-sérieusement, monsieur ; je ne puis souffrir plus long-temps vos brusqueries, votre paresse, votre indifférence envers moi...

ALFRED.

Mon indifférence envers toi !

Mme DE SURVILLE.

Si vous m'aimiez, mon fils, m'affligeriez-vous sans cesse ?

ALFRED, ému, à part.

Quel langage !... Elle ne m'a jamais parlé aussi sévèrement.

Mme DE SURVILLE.

Vous maltraitez les domestiques, vous vous rendez odieux à tout le monde, vos maîtres renoncent à votre éducation.

ALFRED, s'emportant.

Ah! parbleu! j'y suis; ce sont ces drôles qui sont venus se plaindre à toi.

Mme DE SURVILLE.

Vous vous trompez; mes gens ne m'ont rien dit contre vous, ils souffrent et ne se plaignent pas; je ne les en estime que davantage.

ALFRED, à part.

De l'estime pour des domestiques!

Mme DE SURVILLE.

Réfléchissez bien, Alfred; si vous ne changez pas promptement de conduite et de caractère, si le précepteur que j'ai fait demander vous quitte comme les autres, je prendrai un parti; il sera violent pour mon cœur... mais j'y suis résolue, je me séparerai de vous... et une pension...

ALFRED, ému.

Une pension...

Mme DE SURVILLE.

Oui... je m'y déciderai.

ALFRED, plus ému.

Air : *Hier, à la fin du combat*, de Blanchard (*ou de* Garrick).

Ah ! que dis-tu ? nous séparer !
Se peut-il, ô mère chérie !
Non, crois-moi, je veux réparer
Les torts de mon étourderie.

Mme DE SURVILLE, à part.

S'il disait vrai, quel serait mon bonheur !..
A l'affliger que j'éprouve de peine !..

ALFRED, pleurant.

Te quitter, briserait mon cœur ;
Songes-tu bien à ma douleur ?

Mme DE SURVILLE, tendrement.

Tu ne songes pas à la mienne.

ALFRED.

O chère maman ! ne me parle plus ainsi, tu me déchires le cœur. Oh ! je le vois bien dans tes yeux, tu dis cela pour m'effrayer... D'ailleurs, je te promets de me corriger... je ferai tout mon possible.

Mme DE SURVILLE.

Cher petit, je veux bien encore te croire.... Alfred, ne me trompe pas.

(*Elle l'embrasse.*)

ALFRED, à part, joyeux.

Elle m'embrasse ! je suis pardonné.

Mme DE SURVILLE.

Pour commencer l'heureuse réforme que tu me promets, mon enfant, il faut lire les livres que je t'ai

achetés dernièrement ; ils sont à ta portée, ce sont les *Œuvres de Berquin ;* tu y trouveras une morale douce mise en action. J'espère beaucoup de cette lecture ; si tu sais t'y plaire, cela prouvera déjà en ta faveur.

ALFRED, minaudant.

Lire tout seul, maman, c'est un peu ennuyeux.

Mme DE SURVILLE.

Au contraire, c'est le moyen de ne jamais s'ennuyer ; heureux celui qui aime la lecture ! un livre est un ami.

ALFRED, à part.

C'est étonnant comme elle moralise aujourd'hui. (*Haut.*) Tu as sans doute raison, maman.

Air de Julie.

Oh ! quelque bon que puisse être un ouvrage,
Tes soins maternels et touchants
Me corrigeront mieux, je gage,
De mes défauts, de mes mauvais penchants.
L'amitié d'un livre éphémère
Ne nous satisfait qu'à-demi ;
Oui, je le crois, un livre est un ami ;
Mais qui peut valoir une mère ?

Mme DE SURVILLE.

Tu me cajoles pour me désarmer, mais j'en reviens à mon conseil ; lis Berquin, mon fils, tu m'en remercieras après. Cet auteur doit être un homme bien estimable ; je serais flattée de le connaître.

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Jeunes enfants, que le goût de l'étude
Naisse en vos cœurs à ses douces leçons ;
Ne traitez pas avec ingratitude
Un précepteur qui vous parle en chansons.
Lisez du moins, lisez ce maître habile,
C'est un ami, comme vous, enfantin ;
Ne rendez pas son travail inutile,
Quand pour vous seuls a travaillé Berquin.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, un monsieur d'un certain âge demande à vous parler.

Mme DE SURVILLE.

Quel est son nom ?

FRANÇOIS.

Dumont ; faut-il faire passer ce monsieur dans le salon ?

Mme DE SURVILLE.

Non, je le recevrai ici.

ALFRED, à part.

Dumont ! Cela ressemble bien à un nom de précepteur. Si c'était celui qu'on me destine !

Mme DE SURVILLE.

Je pense que c'est la personne que la famille d'Orfeuil m'a recommandée.

BERQUIN.

C'est de son âge.

Mme DE SURVILLE.

Bien dissipé.

BERQUIN.

Tous les enfants le sont plus ou moins.

Mme DE SURVILLE.

Il aime beaucoup le jeu.

BERQUIN.

Je serais fâché qu'il ne l'aimât pas.

ALFRED.

Ah! par exemple, voilà un précepteur comme il m'en faut un.

Mme DE SURVILLE.

Il paraît, Monsieur, que vous n'êtes pas très-sévère envers vos élèves?

BERQUIN.

Je les regarde comme mes enfants; et un père, vous le savez, est toujours prêt à user d'indulgence. Récompenser souvent, punir à regret; voilà tout mon système d'éducation.

Mme DE SURVILLE.

Cela fait seul votre éloge.

ALFRED, à part.

Sa méthode est assez bonne... nous nous arrangerons peut-être.

BERQUIN.

Jusqu'à-présent, Madame, j'ai eu à me louer des élèves que j'ai formés.

Air : Eh! ma mère, est-ce que j' sais çà ?

La jeunesse et la folie
Se ressemblent assez bien ;
Ce n'est qu'une maladie,
Où la force ne peut rien.
Médecin de la nature,
Sans en tirer vanité,
Moi, je réponds de la cure,
Quand le cœur n'est pas gâté.

ALFRED, à part.

On dirait qu'il me connaît déjà.

Mme DE SURVILLE.

Monsieur, votre morale et vos discours m'enchantent ; je m'applaudis d'avance de vous confier mon fils. Voici le pavillon qui vous est destiné ; il est retiré, vous pourrez vous y livrer à vos sages méditations.

BERQUIN.

C'est trop d'attention, Madame.

Mme DE SURVILLE.

Voilà votre nouveau précepteur, Alfred ; songez à lui obéir en tout comme à moi-même. Tu sais ce que tu m'as promis !

BERQUIN.

Approchez, Alfred ; je veux que vous trouviez en moi moins un maître qu'un ami.

ALFRED, à part.

M. Dumont est familier.

Mme DE SURVILLE.

Vous avez un air de mauvaise humeur qui ne vous convient pas, mon fils, surtout envers la personne qui veut bien vous donner ses soins.

BERQUIN, avec bonté.

De grace, ne le grondez pas, Madame; c'est désormais mon ministère. J'espère ne pas user souvent de mon autorité. (*A Alfred.*) C'est à vous de tenir ma promesse, mon enfant.

Air du *Partage de la richesse.*

Sans doute le devoir d'un maître
Est bien maussade quelquefois;
Quelque pénible qu'il puisse être,
Je dois jouir de tous ses droits.
Je vous laisserai, tendre mère,
Un soin plus fait pour vous charmer;
C'est à moi seul d'être sévère,
Ne vous chargez que de l'aimer.

Mme DE SURVILLE.

J'ai hâte de voir mon Alfred recevoir vos leçons, Monsieur; si vous voulez bien prendre la peine de passer dans mon appartement, nous parlerons avec plus de détails de l'éducation de mon fils.

BERQUIN.

Je suis à vos ordres, Madame. Sans adieu, mon jeune ami.

ALFRED, à part.

Toujours son ami!... Au fait, c'est plus doux à entendre que monsieur.

BERQUIN, à Alfred.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi* (Pauvre diable).

Auprès de vous je reviendrai bientôt,
Attendez-moi, nous causerons, je pense;
Sans adieu donc, j'espère bien tantôt
Que nous ferons mieux connaissance. (bis.)

ALFRED, à part.

J'ai repoussé déjà maint précepteur,
J'en ai compté jusqu'à deux par semaine;
Monsieur Dumont aura bien du bonheur
S'il reste plus de la quinzaine. (bis.)

ENSEMBLE.

BERQUIN.

Auprès de vous je reviendrai bientôt,
Attendez-moi, nous causerons, je pense;
Sans adieu donc, j'espère bien tantôt
Que nous ferons mieux connaissance. (bis.)

Mme DE SURVILLE.

Auprès de lui vous reviendrez bientôt;
Mon cher Alfred vous aimera, je pense;
Restez, mon fils, j'espère bien tantôt
Que vous ferez mieux connaissance. (bis.)

ALFRED.

Adieu, Monsieur, revenez au plus tôt,
Je vous attends, nous causerons, je pense;
Sans adieu donc, j'espère bien tantôt
Que nous ferons mieux connaissance. (bis.)

(Mme de Surville et Berquin sortent.)

SCÈNE VII.

ALFRED, SEUL.

Ma foi, il a l'air bon homme, ce père Dumont; il me plaît assez; il fera tout ce que je voudrai; c'est le précepteur qu'il me fallait. . . S'il cachait son jeu cependant, si... hein ! la figure est souvent trompeuse. Il veut peut-être commencer par la douceur, et ensuite... Qu'il y prenne garde, je ne suis pas endurant; je ne prends pas un maître pour obéir, moi. Ah ! bah! que je suis enfant de m'alarmer ainsi; M. Dumont est le meilleur homme du monde, et je lui apprendrai facilement comment il faut me gouverner.

Air à faire.

Oui, pourvu qu'il m'obéisse,
Je me montrerai soumis;
Qu'il agisse
A mon caprice,
Et nous serons bons amis.

De son insipide grammaire
Qu'il ne m'entretienne jamais;
Il est surtout dans mes projets
De m'occuper à ne rien faire.
A quoi bon savoir le latin?
C'est en français que l'on s'exprime;
Et je veux aussi qu'il supprime
Et le calcul et le dessin.

Oui, pourvu qu'il m'obéisse, etc.

Que me fait la géographie?
Je n'aime pas à voyager;
Il ne doit pas non plus songer
A me parler philosophie :
La folie est plus de mon goût,
La sagesse est une chimère;
Je serai riche un jour, j'espère,
Et quand on est riche on sait tout.

Oui, pourvu qu'il m'obéisse, etc.

Le voilà; voyons un peu ce qu'il va me dire.

SCÈNE VIII.

ALFRED, BERQUIN.

ALFRED, d'un air assez cavalier.

Eh bien! mon cher précepteur, maman vous a sans doute rendu un mauvais compte de moi. Elle vous a dit que j'étais joueur, mutin, colère, n'est-ce pas?

BERQUIN.

Vous vous trompez, Alfred; elle ne m'a dit que du bien de son fils, sans me cacher quelques petits défauts que l'on peut corriger.

ALFRED.

C'est qu'elle était de bien mauvaise humeur, ce matin!

BERQUIN.

A qui devez-vous vous en prendre?

ALFRED.

Au fait, j'avais peut-être un peu tort, j'en conviens.

BERQUIN, à part.

Cet aveu naïf me fait plaisir.

ALFRED.

Mais, en vérité, tous ces domestiques sont si bêtes, si entêtés, qu'il n'est pas possible de garder sa patience.

BERQUIN.

Et la leur, Alfred, croyez-vous que vous ne la mettez pas à l'épreuve bien souvent?

ALFRED.

Oh! oui, je suis vif, c'est vrai, c'est mon caractère... Mais moi, c'est bien différent.

BERQUIN.

Pourquoi?

ALFRED.

Pourquoi? belle malice. J'ai le droit de leur commander; ils sont faits pour m'obéir, maman les paie pour cela.

BERQUIN.

Non, mon ami, ils échangent leurs services contre un salaire légitime; mais ils ne sont point esclaves. Répondez-moi, Alfred, c'est à votre cœur que je parle.

(Il lui prend la main avec bonté.)

Air d'*Aristippe*.

Toujours ordonner et se plaindre,
C'est le moyen qu'on vienne à nous haïr;
Ah! bien loin de nous faire craindre,
Cherchons plutôt à nous faire chérir. (bis.)
Le méchant passe sur la terre,
Son souvenir est éteint pour jamais;
(*Avec force et sensibilité.*)
Heureux qui dit, en fermant la paupière,
Je fus aimé, je laisse des regrets.

ALFRED, à lui-même.

Ses paroles me font une impression que je n'ai jamais éprouvée.

BERQUIN, à part.

Je vois qu'il m'a compris. (*Haut.*) Soyez juste, doux, peu exigeant, Alfred; vous serez aimé de tout le monde.

ALFRED, à part.

Ce n'est pas l'embarras, ce qu'il dit là est vrai; mais c'est un peu difficile à exécuter.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN, arrivant en pleurant.

Oh! là là! oh! là là!

BERQUIN et ALFRED.

Qu'est-ce?

ALFRED.

Que t'est-il arrivé, Bastien ?

BASTIEN.

Oh ! oh ! je m'ai enfoncé une épine dans le doigt. Oh ! oh !

ALFRED.

Pauvre garçon !... mais il faut la retirer.

BASTIEN.

Mais avec quoi ? je n'ai rien... Oh ! çà m' fait du mal !

ALFRED.

Attends, attends, j'ai justement mon canif.

BERQUIN, à lui-même.

Il y met de l'empressement, ma première leçon est profitable.

ALFRED, étourdiment.

Il est dur à ouvrir, voilà la première fois que je m'en sers depuis un mois... Attends, je vais te retirer ton mal... Oh ! voyez donc, monsieur Dumont, comme il doit souffrir !

BASTIEN.

Quoi ! monsieur Alfred, vous-même vous daignez...

ALFRED, brusquement.

Pourquoi pas ? Tu souffres, mon devoir est de te soulager.

BASTIEN.

Votre devoir ! (*A part.*) C'est drôle comme il me parle doucement ; moi qui croyais qu'il allait me gronder de m'être fait du mal.

ALFRED.

Tiens bien ta main.

BASTIEN.

Comment ! vous ne m'appelez pas butor, maladroit, imbécille ?

ALFRED, lui enlevant l'épine.

Cela te guérira-t-il, nigaud !... Ne bouge pas... Là ! voilà... Comme elle est grosse !... Oh ! son sang coule. Tiens, tiens, voilà mon mouchoir.

BERQUIN, à part.

Bravo ! bravo ! je réussirai.

BASTIEN, lui baisant la main avec émotion.

Oh ! merci, merci, monsieur Alfred ; je n'oublierai jamais çà... Je vous pardonne de bien bon cœur le soufflet de tantôt... Oh ! merci, mon cher maître.

ALFRED.

Cela n'en vaut pas la peine, mon petit !

BASTIEN.

Cela n'en vaut pas la peine, mon petit !.... Oh ! que si... Oh ! que si... (*A part.*) Ma foi, je ne le reconnais plus ; il a mauvaise tête, mais il a vraiment bon cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

BERQUIN, ALFRED.

BERQUIN.

Vous venez de me prouver, Alfred, que mes avis sont salutaires.

ALFRED.

Oui, monsieur Dumont, et même je vous avouerai que, pour la première fois, j'éprouve le plaisir d'être content de moi.

BERQUIN.

Ah! donnez-vous souvent ce plaisir-là, cher enfant! Si vous voulez, mon ami, passons dans la salle d'étude, je vais vous donner ma première leçon.

ALFRED.

Ma foi, tenez, je ne suis pas en train.

BERQUIN.

Pourquoi, mon cher Alfred?

ALFRED.

C'est que... c'est que... je suis un peu malade... et je ne peux pas travailler; j'aimerais mieux jouer.

BERQUIN.

C'est très-juste, nous commencerons demain nos leçons.

ALFRED.

Oui, nous verrons çà demain. Vous me permettez de jouer, n'est-ce pas?

BERQUIN.

Certainement, mon ami.

ALFRED.

Mais c'est que je m'ennuie tout seul à jouer.

BERQUIN.

Si vous voulez, nous jouerons ensemble.

ALFRED.

Vous! jouer avec moi!... vous plaisantez, monsieur Dumont?

BERQUIN.

Non, si cela peut vous faire plaisir.

ALFRED.

Ah! beaucoup, je vous assure.... Eh bien! nous allons jouer à saute-mouton, ou à la corde... Preu...

(Il tire une corde de sa poche.)

BERQUIN, souriant.

Mon ami, je suis fâché de vous refuser; mais vous concevez que de tels exercices ne sont point de mon âge. Choisissez un autre jeu, un jeu tranquille.

ALFRED.

Eh bien! voyons, un jeu tranquille.... au diable boiteux!... à cache-cache!... aux dominos?

BERQUIN.

Aux dominos, volontiers.

ALFRED, appelant à la cantonnade.

Holà!... François!... Julien!... Bastien!... Hé!



vite! un jeu de dominos!... Mais, voyez donc si aucun de ces drôles-là viendra!

BERQUIN, à part.

Le caractère perce toujours. *(Haut.)* Vous leur avez peut-être donné sujet de vous éviter?

ALFRED.

Moi!... oh! mon Dieu! je suis doux comme un agneau avec eux. *(Trépignant et appelant encore.)* François!... Bastien!

BERQUIN.

Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, Alfred? Dans mille occasions, le moins que vous le pourrez, dépendez du zèle d'un domestique; l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même; allez chercher les dominos.

ALFRED.

Je crois que vous avez raison; ce sera plus tôt fait... J'y cours... Oh! les maudits valets!... *(Il sort en criant.)* François! Bastien! Julien!

SCÈNE XI.

BERQUIN, SEUL.

Il se corrige déjà sans s'en apercevoir. Oh! il est bien tel qu'on me l'avait dit; il y a de la besogne pour l'amener où je le veux. N'importe, je suis en bon chemin, continuons... Excellente mère, je te rendrai, je l'espère, ton fils digne de toi. Le voilà déjà

de retour ; il aurait mis moins d'empressement à aller chercher un livre.

SCÈNE XII.

BERQUIN, ALFRED.

ALFRED.

Voilà les dominos !

BERQUIN.

Je ne suis pas très-fort à ce jeu ; mais vous serez mon maître.

ALFRED.

C'est drôle, tout de même, un élève qui donne des leçons de dominos à son précepteur. Voici justement une petite table ; asseyons-nous et commençons. (*Ils placent la table au milieu du théâtre, s'asseoient et prennent les dominos.*) Vous savez qu'on en donne sept et que l'on ne pêche pas ?

BERQUIN.

Cela suffit. (*Riant.*) Et vous ne tricherez pas?

ALFRED, regardant son jeu et posant ensuite.

Non, non ; vous non plus, j'espère. Double six.

BERQUIN.

Six et as.

ALFRED.

Bon ! as partout.... Mais cachez donc votre jeu, monsieur Dumont.

BERQUIN, souriant.

Je manque un peu d'habitude... As et quatre.

ALFRED.

Quatre et cinq... Vous boudez. Bravo! bravo!... Cinq et trois, double trois; domino. J'ai gagné.

BERQUIN.

Je suis battu.

ALFRED.

N'est-ce pas que c'est amusant?

BERQUIN.

Vous le trouvez ennuyeux quand vous perdez.

ALFRED.

Quelquefois.

BERQUIN.

Je veux prendre une revanche!...

ALFRED.

Bah! vous n'êtes pas de force, mon cher précepteur; mais je vous remercie beaucoup de votre complaisance.

(Il se met à bâtir une tour avec les dominos.)

BERQUIN, à part.

Il est reconnaissant; je suis sûr de sa conversion.

ALFRED, bâtissant la tour.

Monsieur Dumont, vous ne savez pas une chose? Je m'ennuie de toujours jouer, et je veux dans mes récréations suivre les conseils de maman; nous lirons ensemble de petites histoires.

BERQUIN.

Très-volontiers.

ALFRED.

Maman m'a parlé des ouvrages d'un nommé Berquin; connaissez-vous çà?

BERQUIN, à part.

Je n'avais pas prévu cette question. (*Souriant.*) Je crois le connaître.

ALFRED.

Oh! tant mieux; quel homme est-ce que ce M. Berquin? a-t-il de l'esprit? est-il aimable?

BERQUIN.

Il est l'ami des enfants.

ALFRED, qui a continué à bâtir.

Vous lui ressemblez dans ce cas, monsieur Dumont; car je vois que vous les aimez aussi.

BERQUIN, souriant.

C'est vrai.

ALFRED.

Ah! voilà ma tour terminée; encore deux dominos.

BERQUIN.

Allez doucement!...

ALFRED.

Quel bonheur! voici le dernier... Ne remuez pas la table!... C'est moi qui ai fait cela. (*La tour s'écroule.*) Patatras!... Quel malheur!... Elle était si haute! et la voilà par terre!...

BERQUIN.

Encore une leçon !

Air : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Cette tour faisait votre gloire,
De sa hauteur vous étiez orgueilleux ;
C'était pour vous une victoire,
Un rien la détruit à vos yeux. (bis.)
Telle est du sort la règle trop commune ;
Hélas ! mon cher, il suffit d'un moment,
Pour renverser aussi rapidement
Un édifice, une fortune.

ALFRED.

Je n'oublierai pas l'application, mon cher maître. (*A part.*) Sa morale est vraiment fort douce.

BERQUIN, souriant.

Mais vous êtes bien gai, ce me semble, pour un malade.

ALFRED.

Oh ! je me trouve mieux maintenant.

BERQUIN.

Dans ce cas, allez faire un tour dans le jardin pour dissiper votre malaise ; la leçon a été un peu longue.

ALFRED.

Comment ! la leçon ?... Nous avons joué aux dominos ; vous appelez çà une leçon.

BERQUIN.

Oui, mon ami, c'est mon mode d'enseignement ; j'instruis toujours en amusant.

ALFRED.

S'il en est ainsi, mon cher précepteur, je vous promets de faire des progrès.

BERQUIN.

Je l'espère. Embrassez-moi, Alfred, le voulez-vous?

ALFRED, l'embrassant.

Oh! de grand cœur, monsieur Dumont. Je n'emporte pas les dominos, je reviendrai bientôt prendre une seconde leçon.

BERQUIN.

Quand vous voudrez; surtout amusez-vous bien.

ALFRED.

Je n'y manquerai pas. Oh! l'excellent homme que mon précepteur!

SCÈNE XIII.

BERQUIN, SEUL.

Je crois vraiment qu'il vient de m'embrasser avec amitié. Je n'ai pas à me plaindre; cela va fort bien pour le premier jour. Oh! je le croyais plus terrible; nous en viendrons à bout.

SCÈNE XIV.

BERQUIN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Eh! monsieur Berquin, je vous cherchais pour vous dire que vos amis sont bien inquiets de vous.

BERQUIN.

Mes amis !

FRANÇOIS.

Oui ! les enfants du voisinage, qui chaque jour viennent demander de vos nouvelles.

BERQUIN.

Je me rendrai le plus tôt possible à leurs vœux.

FRANÇOIS.

Eh bien ! je suis persuadé que vous êtes déjà las de votre élève ?

BERQUIN, souriant.

Non, pas encore.

FRANÇOIS.

Cela ne tardera pas... Car enfin, vous connaissez maintenant le personnage... Que pourrez-vous opposer à son insubordination, à sa paresse ?

BERQUIN.

Ma patience.

FRANÇOIS.

A ses emportemens continuels ?

BERQUIN.

Ma douceur.

FRANÇOIS.

A ses réponses hautaines ?

BERQUIN.

La raison.

FRANÇOIS.

Et à ses méchancetés?

BERQUIN.

Rien.

FRANÇOIS.

Mais, s'il vous manque ainsi qu'à ses autres précepteurs, comment prétendez-vous l'en punir?

BERQUIN.

En lui pardonnant.

FRANÇOIS.

Et vous croyez réussir?

BERQUIN.

Je l'espère.

FRANÇOIS.

Ah! monsieur Berquin, je crains bien que vous ne vous trompiez dans vos calculs. Quelle entreprise avez-vous formée là!... Eh! bon Dieu! j'aperçois votre petit lutin, je me sauve. (*A part.*) J'ai autre chose en tête dont il faut que je m'occupe...

SCÈNE XV.

BERQUIN, ALFRED, QUI PARAIT BLESSÉ A LA JAMBE ET DONT L'HABIT EST DÉCHIRÉ, S'APPUIE SUR BASTIEN ET JULIEN.

ALFRED.

Doucement! doucement donc! (*A part.*) Ah! pourquoi ai-je désobéi à maman, qui m'avait défendu de

monter sur les arbres? *(Apercevant Berquin.)* Voilà mon précepteur, il va sans doute me gronder; faisons le boîteux pour l'attendrir.

BERQUIN, à part.

Il est moins blessé qu'il veut le faire paraître, cela me rassure. Je vais le faire savoir à Mme de Surville.

(Il parle bas à Julien qui sort, et rentre ensuite dans le courant de la scène.)

ALFRED, à part.

Que peut-il dire bas à Julien?

BERQUIN.

Que vous est-il arrivé, mon cher Alfred?

ALFRED.

Je n'ose vous le dire, monsieur Dumont, vous allez me gronder.

BERQUIN.

Si vous me dites la vérité, comme j'en suis persuadé, vous n'avez rien à craindre.

ALFRED.

J'ai désobéi à maman.

BERQUIN.

Vous avez eu tort.

ALFRED.

Je suis monté sur un arbre, et je suis tombé.

BERQUIN.

Vous vous serez sans doute blessé dans votre chute?

ALFRED.

Oui, monsieur Dumont.

BERQUIN.

Eh bien! vous avez reçu la punition que vous méritiez... Vous gronder ne servirait à rien, ne le disiez-vous pas tantôt à Bastien? Continuez de vous divertir; je vais entrer dans le pavillon qui m'est destiné. Pendant mon absence, continuez de vous amuser, mon ami.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XVI.

ALFRED, BASTIEN, JULIEN, DANS LE FOND.

ALFRED.

Il faut convenir que mon précepteur est un bien bon enfant! je croyais être grondé, et, au contraire, il m'engage à m'amuser de nouveau. Quant à maman, je suis certain qu'elle va me plaindre de mon accident. Ma foi! je suis un heureux mortel! *(A Bastien et Julien.)* Que faites-vous ici, vous autres?

BASTIEN.

Nous étions inquiets, monsieur Alfred, et nous pensions que vous aviez peut-être besoin de nous.

ALFRED.

Pourquoi faire?

JULIEN.

Pour panser vos blessures.

ALFRED, riant.

Mes blessures!... Ah! c'est vrai, j'oubliais que j'étais blessé.

BASTIEN.

Comment vous trouvez-vous, dites, mon bon monsieur Alfred?

ALFRED.

Merci, merci... çà va mieux.

BASTIEN.

Tiens, vois-tu, y r'marcie, voilà du fruit nouviau. Je te le disais bien, ce n'est plus le même.

ALFRED.

Dites-moi, mes amis, maman est-elle instruite de ma chute?

BASTIEN, à part.

Il nous appelle ses amis, quel changement! (*Haut.*) Monsieur Alfred, je cours lui apprendre votre accident.

JULIEN.

Justement, la voici.

(*Les domestiques se retirent dans le fond du théâtre et disparaissent peu de temps après.*)

BASTIEN.

Tiens, tout-à-l'heure, y boîtait d'la jambe gauche, et, à-présent, y s'frotte la droite.

SCÈNE XVII.

ALFRED, Mme DE SURVILLE.

ALFRED, se mettant sur un banc.

Ah! ma petite maman, tu connais mon accident; que je souffre!

Mme DE SURVILLE, à part.

Continuons de me montrer sévère, c'est l'avis de monsieur Dumont. (*Haut.*) Vous n'avez eu, Alfred, que ce que vous avez mérité.

ALFRED.

Comment! tu ne me plains pas, petite maman? je souffre tant!

Mme DE SURVILLE.

Vous n'êtes pas à plaindre, mon fils.

ALFRED, se levant brusquement.

Ah! mon Dieu! est-ce que maman ne m'aimerait plus?... Comme tu es sévère aujourd'hui!

Mme DE SURVILLE.

Eh bien! vous oubliez que vous êtes dangereusement blessé.

ALFRED.

Pardon, petite maman, je le suis moins que je le croyais... mais tu n'as jamais été si sévère envers moi.

Mme DE SURVILLE.

J'ouvre enfin les yeux sur votre conduite... Où est votre précepteur?

ALFRED.

Il vient d'entrer chez lui.

Mme DE SURVILLE.

J'espère qu'il est content de vous.

ALFRED, riant.

Oh ! très-content ; il est tout-à-fait bon-homme, mon précepteur.

Mme DE SURVILLE.

De quelle expression vous servez-vous en ma présence, Alfred ? Savez-vous quel digne homme vous avez pour précepteur ?

ALFRED, honteux.

Pardon, maman, je n'ai pas dit cela dans l'intention de lui manquer de respect.

Mme DE SURVILLE.

Apprenez que ce n'est que par amitié que M. Dumont veut bien vous donner des leçons.

ALFRED.

Comment cela ?

Mme DE SURVILLE.

Il ne veut rien accepter pour prix de ses soins.

ALFRED.

Il ne veut point recevoir d'argent !

Mme DE SURVILLE.

Non, mon fils, vous sentez bien que je n'accepterai pas cette offre généreuse ; mais cela vous montre que ce *bon-homme* mérite assez vos égards.

ALFRED, *ne revenant pas de sa surprise.*

Il ne veut point recevoir d'argent!... Oh! maman, j'ai répondu ce matin un peu légèrement à M. Dumont; j'ai presqu'envie d'aller lui faire des excuses.

Mme DE SURVILLE.

Vous ne ferez que votre devoir. (*A part.*) Courage, ne l'embrassons pas encore.

ALFRED.

Ah! oui, je vois maintenant que c'est un homme bien respectable.

Mme DE SURVILLE.

Allez, mon fils, rendez-vous près de votre maître, et demandez-lui pardon de l'avoir méconnu un instant.

ALFRED.

Oui, chère maman, j'y cours.

(*Alfred entre dans le pavillon de Berquin, et madame de Surville rentre chez elle.*)

SCÈNE XVIII.

FRANÇOIS, INTRODUISANT MYSTÉRIEUSEMENT ZOÉ, JULIETTE, VIRGINIE, EDOUARD, CHARLES ET FERDINAND.

TOUS LES ENFANTS.

Air de la *Sorbonne*.

Quel bonheur!
Pour mon cœur

Quel moment prospère !
De célébrer dans nos chants
Berquin, l'ami des enfants.
Pour fêter,
Pour chanter
Sa santé si chère
Mes amis, accourons tous,
C'est ici le rendez-vous.

EDOUARD.

Mais, êtes-vous certain, bon François, qu'on ne trouvera pas mauvais que nous venions dans cette maison sans y être connus ?

FRANÇOIS.

Vous êtes sous ma protection, et je prends tout sur moi.

VIRGINIE.

Vous savez que nous avions l'intention de fêter l'ami des enfants dans son jardin ; comment pourrons-nous exécuter notre dessein ?

FRANÇOIS.

Vous êtes ici dans son jardin. M. Berquin habite ce pavillon ; rien ne s'oppose à votre projet.

ZOÉ.

Mais pourquoi demeure-t-il dans cette maison ?

FRANÇOIS.

Ah ! pourquoi ! pourquoi !... Voilà justement ce que je ne puis vous dire. C'est le secret de votre ami.

EDOUARD.

Nous saurons le respecter... Mais convenez cepen-

dant que nous avons joué de malheur; car nous aurions pu célébrer la fête de la reconnaissance il y a quelques jours... Nous avons craint alors que sa santé ne fût pas entièrement rétablie.

FRANÇOIS.

Tranquillisez-vous; le médecin m'a assuré que M. Berquin était sauvé.

ZOÉ, sautant de joie.

Quel bonheur! Il pourra donc encore nous conter la Petite glaneuse, le Petit joueur de violon.

EDOUARD.

La Vanité punie, l'Ecole militaire.

JULIETTE.

Le Mouton, la Petite fille à moustaches.

FRANÇOIS.

Oui, mes amis, le ciel a conservé Berquin pour le bonheur des enfants... Mais, commencez votre petit concert, et bien d'accord surtout.

TOUS LES ENFANTS.

Oui, oui.

(Les enfants préparent leurs instruments. Alfred entre sans les voir et se trouve au milieu d'eux.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ALFRED, SORTANT DU PAVILLON.

ALFRED.

Tiens! qu'est-ce que c'est que çà!... Que font ici tous ces enfants?...

ZOÉ, intimidée.

Ah! mon Dieu!...

ALFRED.

Allons, voyons, répondez; c'est moi qui suis le maître de la maison. Qui êtes-vous? que demandez-vous?

FRANÇOIS, à part.

Le maître de la maison! c'en est plutôt le diable.

EDOUARD, hésitant.

Monsieur... nous sommes... vos voisins; et nous venons...

ALFRED.

Jouer avec moi?... c'est bon! je le veux bien; à la condition que je choisirai tous les jeux.

VIRGINIE.

Pardon, monsieur, nous ne sommes pas venus pour cela... et...

ALFRED.

En ce cas, allez-vous-en...

ZOÉ, bas à François.

Ce petit monsieur est bien malhonnête.

FRANÇOIS.

A qui le dites-vous?...

VIRGINIE.

C'est pour un concert que nous voulons donner à...

ALFRED.

Ah! ah! un concert. Je me moque bien de cela, moi; je n'aime pas la musique.

EDOUARD, s'avançant fièrement.

On le voit bien, monsieur, sans cela vous seriez plus poli.

Air de *Turenne* (ou de *Séliko*).

Je reconnais, à votre caractère,
Que de tels arts ne sont pas faits pour vous;
Car, monsieur le propriétaire,
Ils vous rendraient plus modeste et plus doux. (bis.)
Si vous saviez quels plaisirs vrais les suivent,
Pour nous, ici, vous auriez plus d'égards.
Celui qui sait admirer les beaux-arts,
Respecte ceux qui les cultivent. (bis.)

ALFRED, furieux.

Qu'est-ce que c'est? Ce petit drôle se permet des épigrammes. Il vient m'insulter chez moi!

EDOUARD.

Un drôle!... Monsieur, si vous n'étiez pas chez vous!...

VIRGINIE, ZOÉ, JULIETTE.

Grand Dieu! ils vont se battre.

ALFRED.

Oh! tu me menaces. Attends, attends, petit mauvais sujet; je vais le dire à maman, et vous allez décamper tous de la bonne façon.

(Il sort en menaçant Edouard.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, HORS ALFRED.

VIRGINIE.

Ah ! mon Dieu, voilà notre concert manqué.

ZOÉ.

Quel dommage ! une si belle fête !...

EDOUARD.

Ce petit méchant a tout gâté.

FRANÇOIS.

Au contraire, mes enfants ; c'est le moment de redoubler de courage ; croyez-moi, commencez votre petit concert. Je connais Mme de Surville, et c'est le petit méchant qui sera puni.

VIRGINIE et ZOÉ.

Nous n'osons plus.

JULIETTE, naïvement.

Comment chanter juste quand on tremble ?

FRANÇOIS.

Commencez, ne craignez rien.

EDOUARD.

Eh bien ! ma sœur, puisque le bon François nous encourage, faisons ce qu'il nous dit.

FRANÇOIS.

Bon, cela! bien, en face de la croisée.

(Ils reprennent leurs instruments, Zoé pince de la guitare, Virginie de la lyre, les garçons jouent de la flûte et du violon.)

ZOÉ chante en s'accompagnant.

Air : *Las! étais en si doux servage.*

Du tendre ami de notre enfance,
Qui nous fit verser tant de pleurs,
Célébrons la convalescence
Et calmons enfin nos douleurs;
Ah! chantons, chantons ce beau jour, } (bis.)
Qui rend Berquin à notre amour. }

(On reprend le couplet en quatuor au moment où Mme de Surville entre par la grille avec son fils; ils s'arrêtent tous les deux; Berquin, ému, paraît à la croisée du pavillon; François, attendri, pleure et bat des mains, tandis que Julien et Bastien témoignent aussi leur étonnement.)

TABLEAU.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

Mme DE SURVILLE.

Berquin!... Qu'entends-je!... Serait-ce lui?...

ALFRED, surpris et ému.

Ah! maman, je devine le mystère; c'est M. Ber-

quin qui était mon précepteur. Combien j'ai été coupable ! Je cours dans ses bras.

Mme DE SURVILLE.

Bien ! bien ! mon fils.

BERQUIN, entrant.

Viens, Alfred ; ta place est sur mon cœur.

ALFRED, dans les bras de Berquin.

Je veux en être digne. (*Donnant la main aux enfants.*) Oh ! mes bons petits amis, oubliez ma vivacité, mon étourderie. J'ai Berquin pour maître, désormais je veux vous ressembler; je vous prendrai pour modèles, aimez-moi comme je vous aimerai.

TOUS LES ENFANTS.

Oui, oui, nous t'aimerons toujours.

BERQUIN.

Très-bien, mes bons amis !...

Mme DE SURVILLE.

Ah ! Monsieur, comment vous témoigner assez ma reconnaissance ?

BERQUIN.

En oubliant les torts d'Alfred comme je les oublie.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

D'Alfred le bouillant caractère,
Sans doute, a pu vous chagriner ;
Ne vous montrez pas trop sévère,
Il est si doux de pardonner !

(*Aux enfants.*)

Cette leçon n'est pas nouvelle,
Chers enfants, retenez-la bien;
Vengez-vous en faisant le bien,
C'est la vengeance la plus belle.

Mme DE SURVILLE, à son fils.

Cher enfant, embrasse-moi donc!

ALFRED.

Oh! maman, je suis corrigé; que je suis heureux!

FRANÇOIS.

Là, je le disais bien que M. Berquin ferait cette cure-là.

JULIEN.

S'il l'a guéri, on peut dire qu' c'est un médecin qui fait des miràques.

BASTIEN.

Ma fin', j' crois qu'il est sorcier.

EDOUARD.

Il en a guéri bien d'autres.

ALFRED, prenant la main de Berquin.

Quant à moi, si je trouve des enfants méchants, moqueurs, paresseux ou volontaires comme je l'étais, je les enverrai à son école.

TOUS.

Vive Berquin! vive l'ami des enfants!

BERQUIN, très-ému.

Mes enfants, mes chers enfants; comment vous ex-

primer tout ce que mon cœur éprouve. Oui, c'est à vous seuls désormais que je veux consacrer mes travaux... Non, jamais Berquin n'aurait cru inspirer un si vif intérêt.

Mme DE SURVILLE.

Vous n'avez donc jamais relu vos ouvrages?

VAUDEVILLE FINAL.

Air du vaudeville de *la Fermière* (ou de *l'Artiste*).

Enfants, lorsqu'avec grace
Le modeste Berquin
De la vertu vous trace
Le facile chemin,
Pour prix de sa tendresse,
Soyez reconnaissants;
Chérissez-le sans cesse,
C'est *l'Ami des enfants*.

ALFRED.

J'étais brusque, maussade,
Indiscret et brouillon;
Je faisais le malade
Au seul mot de leçon;
Déjà je me corrige,
Je ne perds plus mon temps;
Et qui fit ce prodige?
C'est *l'Ami des enfants*.

ZOÉ.

Tous ces joujoux futiles
Ne plaisent plus du tout,
Et les objets utiles
Sont plus de notre goût.

Que le jour de l'an vienne,
Sachons nos compliments;
Qu'aurons-nous pour étrennes?
C'est *l'Ami des enfants.*

BASTIEN.

L's enfants, avec adresse,
Vous font cent malins tours;
Celui-ci rit sans cesse,
L'autre pleure toujours.
Ils n' sont pas tous aimables,
C'pendant de temps en temps,
Quand ils n' sont pas trop diables,
J' suis *l'ami des enfants.*

VIRGINIE.

Ce vieillard vénérable,
Jadis fol écolier,
Aime l'auteur aimable
Qu'il a lu le premier.
O Berquin! il t'honore,
Car, même en ses vieux ans,
Il se souvient encore
De *l'Ami des enfants.*

EDOUARD.

Depuis que je sais lire,
Du poète enfantin
Je médite et j'admire
L'esprit sage et badin.
Berquin, mon cœur te nomme,
Car chaque jour j'apprends
A deviner un homme
Dans *l'Ami des enfants.*

BERQUIN, au public.

Si l'esquisse légère
Qu'on vient de vous offrir,
Malgré son ton sévère,
A pu vous divertir ;
Vous, appuis de l'enfance,
Tendres et bons parents,
Montrez de l'indulgence
Pour *l'Ami des enfants.*

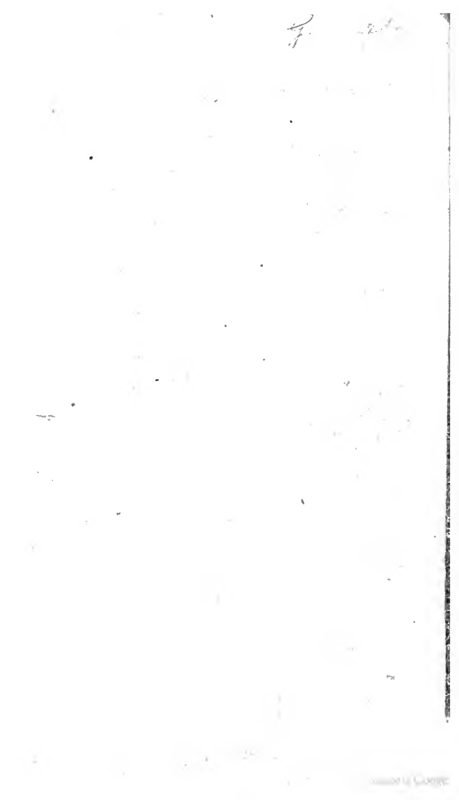




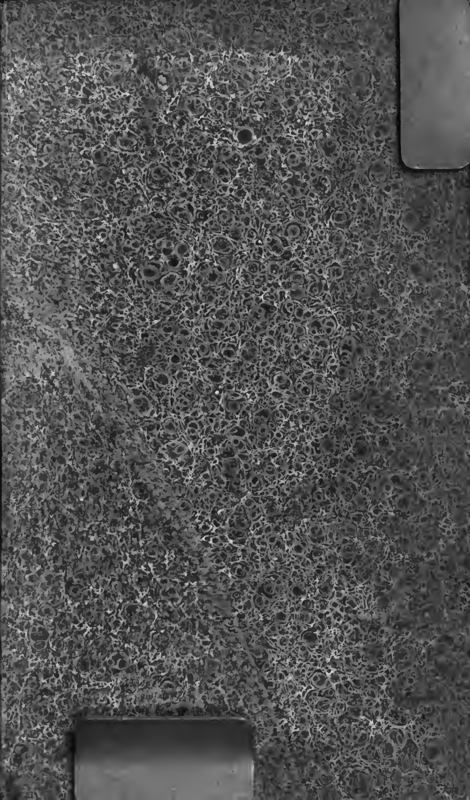
TABLE

DU TOME 1er DU THÉATRE DE LA JEUNESSE.

Fin de la table et du premier volume.









BIBL